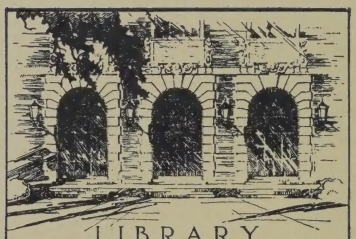


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

252
B65e

BOSSUET

Les Éditions Originales

DES

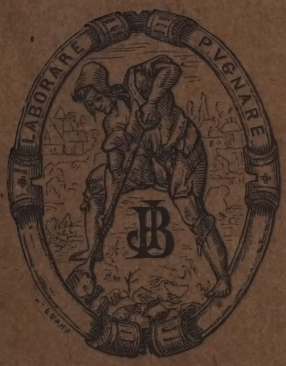
ORAISONS FUNÈBRES

PORTRAIT SUR ACIER

D'après HÉQUET & SAVARD par

PAQUIEN

LETTRES ORNÉES, FLEURONS, CULS-DE-LAMPE, PAR L. M.



PARIS

JULES BONNASSIES, 32, RUE SERPENTE

M. DCCC. LXXVII

ORAISONS FUNÈBRES

DE

BOSSUET

IL A ÉTÉ TIRÉ :

2	Exemplaires	fur *parchemin* (1 & 2).
10	—	papier du *Japon* (1 à 10).
20	—	— *Whatman* (1 à 20).
16	—	— de *Chine véritable* (1 à 16).
754	—	— de *Hollande*.
802		

Les exemplaires fur *parchemin, Japon, Whatman* & *Chine* contiennent une épreuve, *avant lettre*, fur leur papier refpectif.

Paris. — Imprimerie Motteroz, rue du Dragon, 31.

Paquien d'après Fioquet et Savard *Houiste imp. Paris*

BOSSUET

Les Éditions Originales

DES

ORAISONS FUNÈBRES

PORTRAIT SUR ACIER

D'après FICQUET & SAVARD par

PAQUIEN

LETTRES ORNÉES, FLEURONS, CULS-DE-LAMPE, PAR L. M.

PARIS

JULES BONNASSIES, 32, RUE SERPENTE

M. DCCC. LXXVII

ORAISON FVNEBRE

DE

HENRIETTE MARIE

DE FRANCE

Reine de la Grand' Bretagne

Prononcée le 16. Novembre 1669. en presence de MONSIEUR, *Frere unique du Roi, & de* MADAME

EN L'ÉGLISE DES RELIGIEUSES DE SAINCTE MARIE DE CHALLIOT OU REPOSE LE CŒUR DE SA MAJESTÉ

Par MONSIEUR L'ABBÉ BOSSUET

Nommé à l'Evesché de Condom.

A PARIS

CHEZ SÉBASTIEN MABRE-CRAMOISY

IMPRIMEUR DU ROY, RUE S. JACQUES

Aux Cicognes

M DC LXIX

Avec Privilege de Sa Maiesté

252
B65e

ORAISON FVNE'BRE
DE LA REINE
DE LA
GRAND'BRETAGNE

Et nunc Reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram. Pſal. 2.

Maintenant, ô Rois, apprenez; inſtruiſez-vous, Juges de la Terre.

MONSEIGNEVR,

CELUI qui regne dans les Cieux, & de qui relevent tous les Empires, à qui ſeul appartient la gloire, la Majeſté, & l'indépendance, eſt auſſi le ſeul qui ſe glorifie de faire la loi aux Rois, & de leur donner, quand il lui plaît, de grandes & de terribles leçons. Soit qu'il éleve les Trônes, ſoit qu'il les abaiſſe; ſoit qu'il communique ſa puiſſance aux Princes, ſoit qu'il la retire à lui-même, & ne leur laiſſe

que leur propre foibleſſe : il leur apprend leurs devoirs d'une maniére ſouveraine & digne de lui. Car en leur donnant ſa puiſſance, il leur commande d'en uſer comme il fait lui-même pour le bien du monde ; & il leur fait voir en la retirant que toute leur Majeſté eſt empruntée, & que pour être aſſis ſur le Trône, ils n'en ſont pas moins ſous ſa main, & ſous ſon autorité ſuprême. C'eſt ainſi qu'il inſtruit les Princes, non-ſeulement par des diſcours & par des paroles, mais encore par des effets, & par des exemples. *Et nunc Reges intelligite; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la memoire d'une grande Reine, Fille, Femme, Mere de Rois ſi puiſſans, & Souveraine de trois Roiaumes, appelle de tous côtez à cette triſte cérémonie; ce diſcours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde ſa vanité toute entiére. Vous verrez dans une ſeule vie toutes les extrémitez des choſes humaines : La félicité ſans bornes, auſſi bien que les miſeres; une longue & paiſible jouïſſance d'une des plus nobles Couronnes de l'Univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naiſſance & la grandeur accumulé ſur une teſte, qui en ſuite eſt expoſée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cauſe d'abord ſuivie de bons ſuccés, & depuis, des retours ſoudains; des changemens inouïs; la rebellion long-temps retenüe, à la fin tout-à-fait maîtreſſe; nul frein à la licence; les Loix abolies; la Majeſté violée par des attentats juſques alors inconnus; l'uſurpation & la tirannie ſous le nom de liberté; une Reine fugitive, qui ne trouve aucune retraitte dans trois Roiaumes, & à qui ſa propre Patrie n'eſt plus qu'un triſte lieu d'éxil; neuf voiages ſur Mer entrepris par une Princeſſe malgré les tempeſtes : l'Ocean étonné de ſe voir tra-

verſé tant de fois en des appareils ſi divers, & pour des cauſes ſi différentes; un Trône indignement renverſé, & miraculeuſement rétabli. Voilà les enſeignemens que Dieu donne aux Rois : Ainſi fait-il voir au monde le néant de ſes pompes, & de ſes grandeurs. Si les paroles nous manquent, ſi les expreſſions ne répondent pas à un ſujet ſi vaſte, & ſi relevé; les choſes parleront aſſez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine, autrefois élevé par une ſi longue ſuite de proſpéritez, & puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera aſſez haut : Et s'il n'eſt pas permis aux particuliers de faire des leçons aux Princes ſur des évenemens ſi étranges, un Roi me preſte ſes paroles pour leur dire; *Et nunc Reges intelligite; erudimini qui judicatis terram:* Entendez, ô Grands de la terre, inſtruiſez-vous arbitres du monde.

Mais la ſage & religieuſe Princeſſe qui fait le ſujet de ce diſcours, n'a pas été ſeulement un ſpectacle propoſé aux hommes, pour y eſtudier les conſeils de la Divine Providence, & les fatales revolutions des Monarchies; elle s'eſt inſtruite elle-même, pendant que Dieu inſtruiſoit les Princes par ſon exemple fameux. J'ay déjà dit que ce grand Dieu les enſeigne, & en leur donnant, & en leur oſtant leur puiſſance. La Reine, dont nous parlons, a également entendu deux leçons ſi oppoſées; c'eſt à dire, qu'elle a uſé chrétiennement de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Dans l'une elle a été bienfaiſante, dans l'autre elle s'eſt montrée toûjours invincible. Tant qu'elle a été heureuſe, elle a fait ſentir ſon pouvoir au monde par des bontez infinies; quand la fortune l'eût abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus : Tellement qu'elle a perdu pour ſon propre bien cette puiſſance Roiale qu'elle avoit pour le bien des autres; & ſi ſes Sujets, ſi ſes

Alliez, ſi l'Egliſe univerſelle a profité de ſes grandeurs, elle-même a ſçeu profiter de ſes malheurs & de ſes diſgraces plus qu'elle n'avoit fait de toute ſa gloire. C'eſt ce que nous remarquerons dans la vie éternellement memorable de tres-haute, tres-excellente & tres-puiſſante Princeſſe HENRIETTE MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRAND'BRETAGNE.

Quoi que perſonne n'ignore les grandes qualitez d'une Reine, dont l'Hiſtoire a rempli tout l'Univers, je me ſens obligé d'abord à les rappeler en vôtre memoire, afin que cette idée nous ſerve pour toute la ſuite du diſcours. Il ſeroit ſuperflu de parler au long de la glorieuſe naiſſance de cette Princeſſe : On ne void rien ſous le Soleil qui en égale la grandeur. Le Pape S. Gregoire a donné dés les premiers ſiécles cét Eloge ſingulier à la Couronne de France ; qu'elle eſt autant au-deſſus des autres Couronnes du monde, que la Dignité Roiale ſurpaſſe les fortunes particuliéres. Que s'il a parlé en ces termes du temps du Roi Childebert, & s'il a élevé ſi haut la race de Merovée : jugez ce qu'il auroit dit du Sang de S. Louis, & de Charlemagne. Iſſuë de cette race, fille de Henry le Grand, & de tant de Rois, ſon grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſſance. Toute autre place qu'un Trône eût été indigne d'elle. A la verité elle eût de quoi ſatisfaire à ſa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la Maiſon de France, à la Roiale Famille des Stuarts, qui eſtoient venus à la ſucceſſion de la Couronne d'Angleterre par une fille de HENRY VII. mais qui tenoient de leur Chef, depuis pluſieurs ſiécles, le Sceptre d'Ecoſſe, & qui deſcendoient de ces Rois Antiques, dont l'origine ſe cache ſi avant dans l'obſcurité des premiers temps. Mais ſi elle eût de la joye de regner ſur une grande Nation, c'eſt parce qu'elle pouvoit contenter le deſir immenſe, qui ſans ceſſe la ſollicitoit à

faire du bien. Elle eût une magnificence Roiale, & l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidele dépoſitaire des plaintes & des ſecrets, elle diſoit que les Princes devoient garder le même ſilence que les Confeſſeurs, & avoir la même diſcrétion. Dans la plus grande fureur des Guerres Civiles, jamais on n'a douté de ſa parole, ni deſeſperé de ſa clemence. Quelle autre a mieux pratiqué cét art obligeant, qui fait qu'on ſe rabaiſſe ſans ſe dégrader, & qui accorde ſi heureuſement la liberté avec le reſpect? Douce, familiére, agréable, autant que ferme & vigoureuſe, elle ſçavoit perſuader &, convaincre, auſſi bien que commander, & faire valoir la raiſon non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; & une main ſi habile eût ſauvé l'Etat, ſi l'Etat eût pu eſtre ſauvé. On ne peut aſſez louër la magnanimité de cette Princeſſe. La fortune ne pouvoit rien ſur elle; ni les maux qu'elle a préveûs, ni ceux qui l'ont ſurpriſe, n'ont abatu ſon courage. Que diray-je de ſon attachement immuable à la Religion de ſes Anceſtres? Elle a bien ſçeû reconnoître que cét attachement faiſoit la gloire de ſa Maiſon, auſſi bien que celle de toute la France, ſeule Nation de l'Univers, qui depuis douze ſiécles preſque accomplis, que ſes Rois ont embraſſé le Chriſtianiſme, n'a jamais veû ſur le Trône que des Princes enfans de l'Egliſe. Auſſi a-t-elle toûjours déclaré, que rien ne ſeroit capable de la détacher de la Foi de S. Louïs. Le Roi ſon mari lui a donné, juſques à la mort, ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le ſeul point de la Religion, où leurs cœurs fuſſent deſunis; & confirmant par ſon témoignage la piété de la Reine, ce Prince très-éclairé a fait connoître en même temps à toute la terre, la tendreſſe, l'amour conjugal, la ſainte

& inviolable fidelité de ſon Epouſe incomparable.

Dieu qui rapporte tous ſes conſeils à la conſervation de ſa ſainte Egliſe, & qui fecond en moiens, employe toutes choſes à ſes fins cachées, s'eſt ſervi autrefois des chaſtes attraits de deux ſaintes Heroïnes, pour delivrer ſes fideles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut ſauver la ville de Béthulie, il tendit en la beauté de Judith un piége impréveû, & inévitable à l'aveugle brutalité d'Holoferne. Les graces pudiques de la Reine Eſther eurent un effet auſſi ſalutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi ſon mari; & fit d'un Prince infidele, un illuſtre protecteur du Peuple de Dieu. Par un conſeil à peu prés ſemblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au Roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la Reine ſon Épouſe. Comme elle poſſedoit ſon affection (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bientôt diſſipez) & que ſon heureuſe fécondité redoubloit tous les jours les ſacrez liens de leur amour mutuelle : ſans commettre l'autorité du Roi ſon Seigneur, elle emploioit ſon crédit à procurer un peu de repos aux Catholiques accablez. Dés l'âge de quinze ans elle fut capable de ces ſoins : & ſeize années d'une proſpérité accomplie, qui coulérent ſans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent ſeize années de douceur pour cette Egliſe affligée. Le crédit de la Reine obtint aux Catholiques ce bonheur ſingulier & preſque incroiable, d'être gouvernez ſucceſſivement par trois Nonces Apoſtoliques qui leur apportoient les conſolations, que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le Saint Siége. Le Pape Saint Grégoire écrivant au pieux Empereur Maurice, lui repreſente en ces termes les devoirs des Rois Chrétiens : *Sçachez, ô grand Empereur, que la Souveraine Puiſſance vous eſt accordée d'enhaut, afin que*

la Vertu ſoit aidée, que les voies du Ciel ſoient élargies, & que l'Empire de la Terre ſerve à l'Empire du Ciel. C'eſt la vérité elle même qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t'il de plus convenable à la puiſſance, que de ſecourir la Vertu? A quoi la force doit-elle ſervir, qu'à défendre la raiſon? Et pourquoi commandent les hommes, ſi ce n'eſt pour faire que Dieu ſoit obéi? Mais ſurtout, il faut remarquer l'obligation ſi glorieuſe que ce grand Pape impoſe aux Princes, d'élargir les voies du Ciel. JESVS-CHRIST a dit dans ſon Evangile, que le chemin eſt étroit qui méne à la vie; & voici ce qui le rend ſi étroit. C'eſt que le Juſte, ſevére à lui-même, & perſecuteur irreconciliable de ſes propres paſſions, ſe trouve encore perſecuté par les injuſtes paſſions des autres; & ne peut pas même obtenir que le monde le laiſſe en repos dans ce ſentier ſolitaire & rude, où il grimpe plûtôt qu'il ne marche. Accourez, dit Saint Gregoire, Puiſſances du ſiécle : voiez dans quel ſentier la vertu chemine; doublement à l'étroit, & par elle-même, & par l'effort de ceux qui la perſecutent : ſecourez-la, tendez-lui la main : puiſque vous la voiez déjà fatiguée du combat qu'elle ſoûtient au-dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des inſultes du dehors. Ainſi vous élargirez un peu les voies du Ciel, & rétablirez ce chemin, que ſa hauteur & ſon aſpreté rendront toûjours aſſez difficile.

Mais ſi jamais l'on peut dire que la voie du Chrétien eſt étroite; c'eſt, MESSIEVRS, durant les perſecutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conſerver la foi, ſans s'expoſer au ſupplice, ni ſacrifier ſans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel eſtoit l'état déplorable des Catholiques Anglois. L'erreur, & la nouveauté ſe faiſoient entendre dans toutes

les Chaires; & la doctrine ancienne, qui, felon l'oracle de l'Evangile, doit être prêchée jufques fur les toits, pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étoient étonnez de ne voir plus ni l'Autel, ni le Sanctuaire, ni ces Tribunaux de mifericorde, qui juftifient ceux qui s'accufent. O douleur! Il falloit cacher la pénitence avec le même foin qu'on eût fait les crimes; & Jesvs-Christ même fe voioit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles, & d'autres tenebres, que ces voiles, & ces tenebres myftiques, dont il fe couvre volontairement dans l'Euchariftie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur fe ralentît, & les Catholiques refpirerent. Cette Chapelle Roiale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans fon palais de Sommerfet, rendoit à l'Eglife fa premiére forme. Henriette digne fille de S. Louis, y animoit tout le monde par fon exemple; & y foûtenoit avec gloire par fes retraites, par fes priéres, & par fes dévotions, l'ancienne réputation de la Tres-Chrétienne Maifon de France. Les Prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avoit conduits avec elle, & aprés eux les Peres Capucins, y donnerent par leur piété, aux Autels, leur veritable décoration; & au Service Divin, fa Majefté naturelle. Les Prêtres & les Religieux, zelez & infatigables Pafteurs de ce troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre pauvres, errans, traveftis, *defquels auffi le monde n'eftoit pas digne*, venoient reprendre avec joie les marques glorieufes de leur profeffion dans la Chappelle de la Reine; & l'Eglife defolée, qui autrefois pouvoit à peine gemir librement, & pleurer fa gloire paffée, faifoit retentir hautement les Cantiques de Sion dans une terre étrangére. Ainfi la pieufe Reine confoloit la captivité des Fideles, & relevoit leur efpérance.

Quand Dieu laiffe fortir du puis de l'abîme la fumée

qui obſcurcit le Soleil, ſelon l'expreſſion de l'Apocalypſe, c'eſt à dire, l'erreur & l'heréſie; quand pour punir les ſcandales, ou pour réveiller les Peuples & les Paſteurs, il permet à l'eſprit de ſeduction de tromper les ames hautaines, & de répandre par tout un chagrin ſuperbe, une indocile curioſité, & un eſprit de révolte ; il détermine dans ſa ſageſſe profonde les limites qu'il veut donner au malheureux progrés de l'erreur, & aux ſouffrances de ſon Egliſe. Je n'entreprends pas, Chrétiens, de vous dire la deſtinée des Heréſies de ces derniers ſiécles, ni de marquer le terme fatal, dans lequel Dieu a reſolu de borner leur cours. Mais ſi mon jugement ne me trompe pas ; ſi rapellant la memoire des ſiécles paſſez, j'en fais un juſte rapport à l'état preſent : j'oſe croire, & je voi les ſages concourir à ce ſentiment, que les jours d'aveuglement ſont écoulez, & qu'il eſt temps deſormais que la lumiére revienne. Lorſque le Roi Henri VIII, Prince en tout le reſte accompli, s'égara dans les paſſions qui ont perdu Salomon, & tant d'autres Rois, & commença d'ébranler l'autorité de l'Egliſe : les ſages lui dénoncerent qu'en remuant ce ſeul point, il mettoit tout en peril, & qu'il donnoit contre ſon deſſein une licence effrénée aux âges ſuivans. Les ſages le prévirent; mais les ſages ſont-ils crûs en ces temps d'emportement, & ne ſe rit-on pas de leurs Propheties ? Ce qu'une judicieuſe prévoiance n'a pû mettre dans l'eſprit des hommes, une maîtreſſe plus impérieuſe, je veux dire l'expérience, les a forcez de le croire. Tout ce que la Religion a de plus ſaint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne ſçait plus elle-même à quoi s'en tenir; & plus agitée en ſa terre & dans ſes ports mêmes, que l'Ocean qui l'environne, elle ſe voit inondée par l'effroiable débordement de mille Sectes bizarres. Qui ſçait ſi étant revenuë de ſes erreurs prodigieuſes

touchant la Roiauté, elle ne pouſſera pas plus loin ſes réfléxions ; & ſi ennuiée de ſes changemens, elle ne regardera pas avec complaiſance l'état qui a précédé ? Cependant admirons ici la piété de la Reine, qui a ſçeû ſi bien conſerver les précieux reſtes de tant de perſécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de famille ruïnées pour la cauſe de la Foi, ont ſubſiſté pendant tout le cours de ſa vie, par l'immenſe profuſion de ſes aumônes ! Elles ſe répandoient de toutes parts juſqu'aux derniéres extrémitez de ſes trois Roiaumes ; & s'étendant par leur abondance, même ſur les ennemis de la Foi, elles adouciſſoient leur aigreur, & les ramenoient à l'Egliſe. Ainſi non ſeulement elle conſervoit, mais encore elle augmentoit le peuple de Dieu. Les converſions eſtoient innombrables ; & ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris, que pendant trois ans de ſéjour qu'elle a fait dans la Cour du Roi ſon Fils, ſa ſeule Chapelle Roiale a veû plus de trois cens convertis, ſans parler des autres, abjurer ſaintement leurs erreurs entre les mains de ſes Aumôniers. Heureuſe d'avoir conſervé ſi ſoigneuſement l'étincelle de ce feu divin que Jesvs eſt venu allumer au monde ! Si jamais l'Angleterre revient à ſoi, ſi ce levain précieux vient un jour à ſanctifier toute cette maſſe, où il a eſté mêlé par ces Roiales mains : la poſtérité la plus éloignée n'aura pas aſſez de loüanges pour célébrer les vertus de la religieuſe Henriette, & croira devoir à ſa piété l'ouvrage ſi mémorable du rétabliſſement de l'Egliſe.

Que ſi l'Hiſtoire de l'Egliſe garde chérement la memoire de cette Reine ; noſtre Hiſtoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurez à ſa Maiſon & à ſa Patrie. Femme & Mere tres-cherie & tres-honorée, elle a reconcilié avec la France le Roi ſon Mari, & le Roi ſon Fils. Qui ne ſçait qu'aprés la memorable action de

l'Iſle de Ré, & durant ce fameux ſiége de la Rochelle, cette Princeſſe promte à ſe ſervir des conjonctures importantes, fît conclure la paix, qui empeſcha l'Angleterre de continuer ſon ſecours aux Calviniſtes revoltez? Et dans ces derniéres années, aprés que noſtre grand Roi, plus jaloux de ſa parole & du ſalut de ſes Alliez que de ſes propres intereſts, eût déclaré la guerre aux Anglois; ne fut-elle pas encore une ſage & heureuſe Médiatrice? Ne réünit-elle pas les deux Roiaumes? Et depuis encore ne s'eſt-elle pas appliquée en toutes rencontres à conſerver cette même intelligence? Ces ſoins regardent maintenant vos Altesses Roiales : & l'exemple d'une grande Reine, auſſi bien que le ſang de France & d'Angleterre, que vous avez uni par vôtre heureux mariage, vous doit inſpirer le deſir de travailler ſans ceſſe à l'union de deux Rois qui vous ſont ſi proches, & de qui la puiſſance & la vertu peuvent faire le deſtin de toute l'Europe.

Monseignevr, ce n'eſt plus ſeulement par cette vaillante main & par ce grand cœur que vous acquererez de la gloire. Dans le calme d'une profonde Paix vous aurez des moiens de vous ſignaler; & vous pouvez ſervir l'Etat, ſans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en expoſant au milieu des plus grands hazards de la guerre une vie auſſi précieuſe, & auſſi néceſſaire que la vôtre. Ce ſervice, Monseignevr, n'eſt pas le ſeul qu'on attend de vous; & l'on peut tout eſperer d'un Prince que la ſageſſe conſeille, que la valeur anime, & que la juſtice accompagne dans toutes ſes actions. Mais où m'emporte mon zéle, ſi loin de mon triſte ſujet? Je m'arreſte à conſidérer les vertus de Philippes, & ne ſonge pas que je vous dois l'hiſtoire des malheurs de Henriette.

J'avouë en la commençant, que je ſens plus que ja-

mais la difficulté de mon entreprife. Quand j'envifage de prés les infortunes inouïes d'une fi grande Reine, je ne trouve plus de paroles : & mon efprit rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la majefté & à la vertu, ne fe réfoudroit jamais à fe jetter parmi tant d'horreurs; fi la conftance admirable avec laquelle cette Princeffe a foûtenu fes calamitez, ne furpaffoit de bien loin les crimes qui les ont caufées. Mais en même temps, Chrétiens, un autre foin me travaille. Ce n'eft pas un ouvrage humain que je médite. Je ne fuis pas ici un Hiftorien qui doive vous développer le fecret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intereftes des partis : Il faut que je m'éleve au-deffus de l'homme, pour faire trembler toute créature fous les jugemens de Dieu. *J'entrerai* avec David *dans les puiffances du Seigneur* : & j'ai à vous faire voir les merveilles de fa main & de fes confeils; confeils de jufte vengeance fur l'Angleterre; confeils de mifericorde pour le falut de la Reine : mais confeils marquez par le doigt de Dieu, dont l'empreinte eft fi vive & fi manifefte dans les événemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut réfifter à cette lumiére.

Quelque haut qu'on puiffe remonter, pour rechercher dans les hiftoires, les exemples des grandes mutations; on trouve que jufques ici elles font caufées, ou par la molleffe, ou par la violence des Princes. En effet, quand les Princes négligeant de connoître leurs affaires & leurs armées, ne travaillent qu'à la chaffe, comme difoit cét Historien ; n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'efprit que pour inventer des plaifirs ; ou quand emportez par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni loix ni mefures, & qu'ils ôtent les égards & la crainte aux hommes, en faifant que les maux qu'ils fouffrent, leur paroiffent plus infuportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la li-

cence exceſſive, ou la patience pouſſée à l'extrémité, menacent terriblement les Maiſons regnantes. CHARLES I. Roi d'Angleterre étoit juſte, modéré, magnanime, tres-inſtruit de ſes affaires & des moiens de regner. Jamais Prince ne fut plus capable de rendre la Roiauté, non-ſeulement venérable & ſainte, mais encore aimable & chere à ſes Peuples. Que lui peut-on reprocher, ſinon ſa clemence ? Je veux bien avouër de lui ce qu'un auteur celebre a dit de Ceſar, qu'il a eſté clement, juſqu'à être obligé de s'en repentir : *Cæſari proprium & peculiare ſit clementiæ inſigne, quâ uſque ad pœnitentiam omnes ſuperavit.* Que ce ſoit donc là, ſi l'on veut, l'illuſtre defaut de CHARLES auſſi bien que de Ceſar : mais que ceux qui veulent croire que tout eſt foible dans les malheureux & dans les vaincus, ne penſent pas pour cela nous perſuader que la force ait manqué à ſon courage, ni la vigueur à ſes conſeils. Pourſuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les ſiens, il ne s'eſt pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais ſuccés de ſes armes infortunées, ſi on a pû le vaincre, on n'a pas pû le forcer : & comme il n'a jamais refuſé ce qui étoit raiſonnable, étant vainqueur ; il a toûjours rejetté ce qui étoit foible & injuſte, étant captif. J'ai peine à contempler ſon grand cœur dans ces derniéres épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'eſt pas permis aux rebelles de faire perdre la majeſté à un Roi qui ſçait ſe connoître : & ceux qui ont veû de quel front il a paru dans la ſale de Weſtminſter & dans la place de Witthal, peuvent juger aiſément combien il étoit intrépide à la teſte de ſes armées, combien auguſte & majeſtueux au milieu de de ſon Palais & de ſa Cour. Grande Reine, je ſatisfais à vos plus tendres deſirs, quand je celebre ce Monarque : & ce cœur qui n'a jamais vêcu que pour lui, ſe ré-

veille tout cendre qu'il eſt, & devient ſenſible, même ſous ce drap mortuaire, au nom d'un Epoux ſi cher; à qui ſes ennemis mêmes accorderont le titre de ſage & celui de juſte, & que la poſterité mettra au rang des grands Princes, ſi ſon Hiſtoire trouve des Lecteurs, dont le jugement ne ſe laiſſe pas maîtriſer aux événemens ni à la fortune.

Ceux qui ſont inſtruits des affaires, étant obligez d'avouër que le Roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excés ſacrileges dont nous abhorrons la memoire, en accuſent la fierté indomtable de la Nation : & je confeſſe que la haine des parricides pourroit jetter les eſprits dans ce ſentiment. Mais quand on conſidére de plus prés l'hiſtoire de ce grand Roiaume, & particuliérement les derniers Regnes, où l'on voit non ſeulement les Rois Majeurs, mais encore les Pupilles, & les Reines même ſi abſoluës, & ſi redoutées; quand on regarde la facilité incroiable avec laquelle la Religion a été, ou renverſée, ou rétablie par Henri, par Edoüard, par Marie, par Elizabeth : on ne trouve, ni la Nation ſi rebelle, ni ſes Parlemens ſi fiers & ſi factieux. Au contraire on eſt obligé de reprocher à ces Peuples, d'avoir été trop ſoûmis; puis qu'ils ont mis ſous le joug leur foi même & leur conſcience. N'accuſons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'Iſle la plus celébre du monde, qui, ſelon les plus fideles Hiſtoires, tirent leur origine des Gaules : & ne croions pas que les Merciens, les Danois, & les Saxons, aient tellement corrompu en eux ce que nos Peres leur avoient donné de bon ſang, qu'ils ſoient capables de s'emporter à des procedez ſi barbares, s'il ne s'y eſtoit mêlé d'autres cauſes. Qu'eſt-ce donc qui les a pouſſez? Quelle force, quel tranſport, quelle intemperie a cauſé ces agitations & ces violences? N'en doutons pas,

Chrétiens: Les fauſſes Religions, le libertinage d'eſprit, la fureur de diſputer des choſes divines ſans fin, ſans regle, ſans ſoûmiſſion, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eû à combattre, & que ni ſa prudence, ni ſa douceur, ni ſa fermeté, n'ont pû vaincre.

J'ai déja dit quelque choſe de la licence où ſe jettent les eſprits, quand on ébranle les fondemens de la Religion, & qu'on remuë les bornes une fois poſées. Mais comme la matiére que je traite me fournit un exemple manifeſte & unique dans tous les ſiécles de ces extrémitez furieuſes : il eſt, Messievrs, de la neceſſité de mon ſujet, de remonter juſques au principe, & de vous conduire pas à pas par tous les excés où le mépris de la Religion ancienne, & celui de l'autorité de l'Egliſe, ont été capables de pouſſer les hommes.

Donc la ſource de tout le mal eſt, que ceux qui n'ont pas craint de tenter au ſiécle paſſé la reformation par le ſchiſme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautez, que la ſainte autorité de l'Egliſe, ont été obligez de la renverſer. Ainſi les Decrets des Conciles, la doctrine des Peres, & leur ſainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint Siége & de l'Egliſe Catholique, n'ont plus été comme autrefois des Lois ſacrées & inviolables. Chacun s'eſt fait à ſoi-même un tribunal, où il s'eſt rendu l'arbitre de ſa croiance : & encore qu'il ſemble que les novateurs aient voulu retenir les eſprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture Sainte; comme ce n'a été qu'à condition que chaque Fidele en deviendroit l'interpréte, & croiroit que le Saint Eſprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne ſe voie autoriſé par cette doctrine à adorer ſes inventions, à conſacrer ſes erreurs, à appeller Dieu tout ce qu'il penſe. Dés lors on

a bien préveû que la licence n'aiant plus de frein, les Sectes ſe multiplieroient juſqu'à l'infini; que l'opiniâtreté ſeroit invincible; & que tandis que les uns ne ceſſeroient de diſputer, ou donneroient leurs reſveries pour inſpirations, les autres fatiguez de tant de folles viſions, & ne pouvant plus reconnoître la majeſté de la Religion, dechirée par tant de Sectes, iroient enfin chercher un repos funeſte, & une entiére indépendance, dans l'indifférence des Religions, ou dans l'Athéiſme.

Tels, & plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la ſuite, ſont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas par tout les mêmes ravages, parce que ſa rapidité ne trouve pas par tout les mêmes panchans & les mêmes ouvertures : ainſi quoi que cét eſprit d'indocilité & d'indépendance, ſoit également répandu dans toutes les Heréſies de ces derniers ſiécles, il n'a pas produit univerſellement les mêmes effets; il a reçeû diverſes limites, ſuivant que la crainte, ou les intereſts, ou l'humeur des particuliers & des nations, ou enfin la puiſſance Divine, qui donne quand il lui plaît des bornes ſecrettes aux paſſions des hommes les plus emportées, l'ont differemment retenu. Que s'il s'eſt montré tout entier à l'Angleterre, & ſi ſa malignité s'y eſt déclarée ſans reſerve; les Rois en ont ſouffert, mais auſſi les Rois en ont été cauſe. Ils ont trop fait ſentir aux Peuples que l'ancienne Religion ſe pouvoit changer. Les Sujets ont ceſſé d'en réverer les maximes, quand ils les ont veû ceder aux paſſions, & aux intereſts de leurs Princes. Ces terres trop remuées, & devenuës incapables de conſiſtance, ſont tombées de toutes parts, & n'ont fait voir que d'effroiables précipices. J'appelle ainſi tant d'erreurs témeraires & extravagantes qu'on voioit paroître tous les jours. Ne croiez pas que ce

ſoit ſeulement la querelle de l'Epiſcopat, ou quelques chicanes ſur la Liturgie Anglicane, qui aient émeû les Communes. Tout cela n'étoit encore que de foibles commencemens, par où ces eſprits turbulens faiſoient comme un eſſai de leur liberté. Mais quelque choſe de plus violent ſe remuoit dans le fond des cœurs : c'étoit un dégoût ſecret de tout ce qui a de l'autorité, & une demangeaiſon d'innover ſans fin, aprés qu'on en a veû le premier exemple.

Ainſi les Calviniſtes plus hardis que les Luthériens, ont ſervi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, & dont ils groſſiſſent tous les jours le parti. Les Sectes infinies des Anabaptiſtes ſont ſorties de cette même ſource: & leurs opinions mèlées au Calviniſme ont fait naître les Indépendans, qui n'ont point eû de bornes; parmi leſquels on voit les Trembleurs gens Fanatiques, qui croient que toutes leurs reſveries leur ſont inſpirées; & ceux qu'on nomme Chercheurs, à cauſe que dix-ſept cens ans aprés Jesus-Christ ils cherchent encore la Religion, & n'en ont point d'arrêtée.

C'eſt, Messievrs, en cette ſorte que les eſprits une fois émûs tombant de ruines en ruines, ſe ſont diviſez en tant de ſectes. En vain les Rois d'Angleterre ont crû les pouvoir retenir ſur cette pante dangereuſe, en conſervant l'Epiſcopat. Car que peuvent des Evêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur Chaire, & la reverence qu'on doit à la ſucceſſion, en condamnant ouvertement leurs Prédeceſſeurs, juſques à la ſource même de leur Sacre; c'eſt-à-dire juſqu'au pape S. Gregoire, & au Saint Moine Auguſtin ſon Diſciple, & le premier Apoſtre de la Nation Angloiſe? Qu'eſt-ce que l'Epiſcopat, quand il ſe ſépare de l'Egliſe, qui eſt ſon tout, auſſi bien que du Saint Siége, qui eſt ſon centre,

pour s'attacher contre ſa nature à la Roiauté comme à ſon chef? Ces deux puiſſances d'un ordre ſi different ne s'uniſſent pas, mais s'embaraſſent mutuellement, quand on les confond enſemble : & la Majeſté des Rois d'Angleterre ſeroit demeurée plus inviolable, ſi contente de ſes droits ſacrez, elle n'avoit point voulu attirer à ſoi les droits, & l'autorité de l'Egliſe. Ainſi rien n'a retenu la violence des eſprits feconds en erreurs : & Dieu, pour punir l'irreligieuſe inſtabilité de ces Peuples, les a livrez à l'intemperance de leur folle curioſité; en ſorte que l'ardeur de leurs diſputes inſenſées, & leur Religion arbitraire, eſt devenuë la plus dangereuſe de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le reſpect de la Majeſté, & des Loix, ni s'ils devinrent factieux, rebelles, & opiniâtres. On énerve la Religion quand on la change, & on lui oſte un certain poids, qui ſeul eſt capable de tenir les Peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne ſçai quoi d'inquiet qui s'échape, ſi on leur oſte ce frein neceſſaire; & on ne leur laiſſe plus rien à mênager, quand on leur permet de ſe rendre maîtres de leur Religion. C'eſt de là que nous eſt né ce prétendu regne de Christ, inconnu juſques alors au Chriſtianiſme, qui devoit anéantir toute Roiauté, & égaler tous les hommes ; ſonge ſeditieux des Indépendans, & leur chimere impie & ſacrilege. Tant il eſt vrai que tout ſe tourne en revoltes, & en penſées ſeditieuſes, quand l'autorité de la Religion eſt anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une verité que le S. Eſprit a prononcée par une ſentence manifeſte ? Dieu même menace les Peuples qui alterent la Religion qu'il a établie, de ſe retirer du milieu d'eux, & par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du Prophete Zacharie : *Leur ame*, dit le Seigneur,

a varié envers moi, quand ils ont ſi ſouvent changé la Religion; *& je leur ai dit, je ne ſerai plus vôtre Paſteur* : c'eſt-à-dire, je vous abandonneray à vous-mêmes, & à vôtre cruelle deſtinée; & voiez la ſuite. *Que ce qui doit mourir, aille à la mort; que ce qui doit être retranché, ſoit retranché*. Entendez-vous ces paroles? *Et que ceux qui demeureront, ſe devorent les uns les autres*. O Prophetie trop réelle, & trop veritablement accomplie! La Reine avoit bien raiſon de juger qu'il n'y avoit point de moien d'ôter les cauſes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité Catholique, qui a fait fleurir durant tant de ſiécles l'Egliſe & la Monarchie d'Angleterre, autant que les plus ſaintes Egliſes, & les plus illuſtres Monarchies du monde. Ainſi quand cette pieuſe Princeſſe ſervoit l'Egliſe, elle croioit ſervir l'Etat, & aſſeurer au Roi des ſerviteurs, en conſervant à Dieu des Fideles. L'expérience a juſtifié ſes ſentimens; & il eſt vrai que le Roi ſon fils n'a rien trouvé de plus ferme dans ſon ſervice, que ces Catholiques ſi haïs, ſi perſecutez, que lui avoit ſauvez la Reine ſa mere. En effet il eſt viſible, que puiſque la ſeparation, & la revolte contre l'autorité de l'Egliſe, a été la ſource d'où ſont dérivez tous les maux; on n'en trouvera jamais les remédes que par le retour à l'unité, & par la ſoûmiſſion ancienne. C'eſt le mépris de cette unité qui a diviſé l'Angleterre. Que ſi vous me demandez comment tant de factions oppoſées, & tant de Sectes incompatibles, qui ſe devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pû ſi opiniâtrément conſpirer enſemble contre le Trône Roial, vous l'allez apprendre.

Un homme s'eſt rencontré d'une profondeur d'eſprit incroiable, hypocrite rafiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre,

qui ne laiſſoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conſeil & par prévoiance ; mais au reſte ſi vigilant, & ſi preſt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occaſions qu'elle lui a preſentées ; enfin un de ces eſprits remuans & audacieux, qui ſemblent être nez pour changer le monde. Que le ſort de tels eſprits eſt hazardeux, & qu'il en paroît dans l'hiſtoire à qui leur audace a été funeſte ! Mais auſſi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en ſervir ? Il fut donné à celui-ci de tromper les Peuples, & de prévaloir contre les Rois. Car comme il eût apperçeû que dans ce mélange infini de Sectes, qui n'avoient plus de regles certaines, le plaiſir de dogmatiſer ſans être repris ni contraint par aucune autorité Eccleſiaſtique ni ſeculiere, étoit le charme qui poſſedoit les eſprits : il ſçeût ſi bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cét aſſemblage monſtrueux. Quand une fois on a trouvé le moien de prendre la multitude par l'apas de la liberté, elle ſuit en aveugle, pourveû qu'elle en entende ſeulement le nom. Ceux-ci occupez du premier objet qui les avoit tranſportez, alloient toûjours, ſans regarder qu'ils alloient à la ſervitude : & leur ſubtil conducteur, qui en combattant, en dogmatiſant, en mêlant mille perſonnages divers, en faiſant le Docteur & le Prophete, auſſi bien que le ſoldat & le Capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un Chef envoié de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'appercevoir qu'il pouvoit encore les pouſſer plus loin. Je ne vous raconterai pas la ſuite trop fortunée de ſes entrepriſes, ni ſes fameuſes victoires dont la vertu eſtoit indignée, ni cette longue tranquilité qui a étonné l'Univers. C'étoit le Conſeil de Dieu d'inſtruire les Rois à ne point quitter ſon Egliſe. Il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que

peut l'hereſie, combien elle eſt naturellement indocile & indépendante, combien fatale à la Roiauté, & à toute autorité legitime. Au reſte, quand ce grand Dieu a choiſi quelqu'un pour être l'inſtrument de ſes deſſeins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il domte tout ce qui eſt capable de reſiſtance. *Je ſuis le Seigneur*, dit-il par la bouche de Jeremie; *c'eſt moi qui ai fait la terre avec les hommes, & les animaux, & je la mets entre les mains de qui il me plaiſt. Et maintenant j'ai voulu ſoûmettre ces terres à Nabuchodonoſor Roi de Babylone, mon ſerviteur*. Il l'appelle ſon ſerviteur quoiqu'infidele, à cauſe qu'il l'a nommé pour exécuter ſes decrets. *Et j'ordonne*, pourſuit-il, *que tout lui ſoit ſoûmis, juſqu'aux animaux*. Tant il eſt vrai que tout ploie, & que tout eſt ſouple quand Dieu le commande. Mais écoutez la ſuite de la Prophetie. *Je veux que ces peuples lui obeïſſent, & qu'ils obeïſſent encore à ſon fils, juſqu'à ce que le temps des uns & des autres vienne*. Voiez, Chrétiens, comme les temps ſont marquez, comme les generations ſont comtées: Dieu détermine juſques quand doit durer l'aſſoupiſſement, & quand auſſi ſe doit réveiller le monde.

Tel a été le ſort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroiable confuſion de toutes choſes, il eſt beau de conſiderer ce que la grande HENRIETTE a entrepris pour le ſalut de ce Roiaume; ſes voiages, ſes negotiations, ſes traittez, tout ce que ſa prudence & ſon courage oppoſoient à la fortune de l'Etat, & enfin ſa conſtance par laquelle n'aiant pû vaincre la violence de la deſtinée, elle en a ſi noblement ſoûtenu l'effort. Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des rebelles; & de peur qu'ils ne fuſſent malheureuſement engagez à faillir toûjours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvaſſent leur refuge dans ſa bonté, & leur ſûreté dans

ſa parole. Ce fut entre ſes mains que le Gouverneur de Scarborougk remit ce Port, & ce Château inacceſſible. Les deux Hothams pere & fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refuſant au Roi même les portes de la Forterefſe, & du Port de Hull, choiſirent la Reine pour médiatrice, & devoient rendre au Roi cette Place avec celle de Béverlei. Mais ils furent prévenus, & décapitez : & Dieu qui voulut punir leur honteuſe deſobeïſſance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un Maire de Londres, dont le credit étoit grand, & pluſieurs autres Chefs de la faction. Preſque tous ceux qui lui parloient, ſe rendoient à elle : & ſi Dieu n'eût point été inflexible, ſi l'aveuglement des Peuples n'eût pas été incurable, elle auroit gueri les eſprits ; & le parti le plus juſte auroit été le plus fort.

On ſçait, Messievrs, que la Reine a ſouvent expoſé ſa perſonne dans ces conférences ſecretes ; mais j'ay à vous faire voir de plus grands hazards. Les Rebelles s'étoient ſaiſis des Arſenaux & des Magazins ; & malgré la défection de tant de Sujets, malgré l'infame deſertion de la milice même, il étoit encore plus aiſé au Roi de lever des ſoldats que de les armer. Elle abandonne pour avoir des armes & des munitions, non ſeulement ſes joiaux, mais encore le ſoin de ſa vie. Elle ſe met en mer au mois de Fevrier, malgré l'hiver & les tempeſtes ; & ſous prétexte de conduire en Hollande la Princeſſe Roiale, ſa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume Prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intereſts du Roi, lui gagner des Officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effraiée, quand elle partit d'Angleterre ; l'hiver ne l'arreſte pas onze mois aprés, quand il faut retourner auprés du Roi : mais le ſuccés n'en fut pas ſemblable. Je tremble

au ſeul recit de la tempeſte furieuſe, dont ſa flotte fut batuë durant dix jours. Les Matelots allarmez en perdirent l'eſprit de fraieur, & quelques-uns d'entre eux ſe précipitérent dans les ondes. Elle toûjours intrépide, autant que les vagues étoient émeuës, raſſûroit tout le monde par ſa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à eſpérer en Dieu qui faiſoit toute ſa confiance; & pour éloigner de leur eſprit les funeſtes idées de la mort qui ſe preſentoit de tous côtez, elle diſoit avec un air de ſérénité qui ſembloit déja ramener le calme, que les Reines ne ſe noioient pas. Hélas! elle eſt réſervée à quelque choſe de bien plus extraordinaire : & pour s'être ſauvée des flots, ſon naufrage n'en ſera pas moins déplorable. Elle vit perir ſes vaiſſeaux, & preſque toute l'eſpérance d'un ſi grand ſecours. L'Amiral, où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine ſur la profondeur de la mer, & qui domte ſes flots ſoûlevez, fut repouſſé aux Ports de Hollande; & tous les Peuples furent étonnez d'une delivrance ſi miraculeuſe.

Ceux qui ſont échapez du naufrage, diſent un éternel adieu à la mer & aux vaiſſeaux; ils n'en peuvent même ſupporter la veuë. Ce ſont les paroles de Tertullien. Cependant onze jours aprés, ô réſolution étonnante! la Reine à peine ſortie d'une tourmente ſi épouventable, preſſée du deſir de revoir le Roi, & de le ſecourir, oſe encore ſe commettre à la furie de l'Ocean, & à la rigueur de l'hiver. Elle ramaſſe quelques vaiſſeaux qu'elle charge d'Officiers & de munitions, & repaſſe enfin en Angleterre. Mais qui ne ſeroit étonné de la cruelle deſtinée de cette Princeſſe? Aprés s'eſtre ſauvée des flots, une autre tempeſte lui fut preſque fatale. Cent piéces de canon tonnérent ſur elle à ſon

arrivée, & la maiſon où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eût d'aſſeurance dans cét effroiable peril! Mais qu'elle eût de clemence pour l'auteur d'un ſi noir attentat! On l'amena priſonnier peu de temps aprés; elle lui pardonna ſon crime, le livrant pour tout ſupplice à ſa conſcience, & à la honte d'avoir entrepris ſur la vie d'une Princeſſe ſi bonne & ſi généreuſe. Tant elle étoit au deſſus de la vengeance, auſſi bien que de la crainte. Mais ne la verrons nous jamais auprés du Roi, qui ſoûhaite ſi ardemment ſon retour? Elle brûle du même deſir, & déja je la voi paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un Général à la teſte d'une armée Roiale, pour traverſer des Provinces que les Rebelles tenoient preſque toutes. Elle aſſiége & prend d'aſſaut en paſſant une Place conſidérable qui s'oppoſoit à ſa marche; elle triomphe, elle pardonne; & enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne, où il avoit remporté l'année précédente une victoire ſignalée ſur le Général Eſſex. Une heure aprés on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout ſembloit proſpérer par ſa preſence; les Rebelles étoient conſternez: & ſi la Reine en eût été cruë, ſi au lieu de diviſer les armées Roiales, & de les amuſer contre ſon avis aux ſiéges infortunez de Hull & de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée, & cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit; & le Ciel qui ſembloit ſuſpendre, en faveur de la piété de la Reine, la vengeance qu'il méditoit, commença à ſe déclarer. *Tu ſçais vaincre*, diſoit un brave Africain au plus rufé Capitaine qui fut jamais, *mais tu ne ſçais pas uſer de ta victoire: Rome que tu tenois, t'échape; & le deſtin ennemi t'a ôté tantôt le moien, tantôt la penſée de la prendre.* Depuis ce malheureux moment tout alla viſiblement en déca-

dence, & les affaires furent ſans retour. La Reine qui ſe trouva groſſe, & qui ne pût par tout ſon crédit faire abandonner ces deux ſiéges, qu'on vit enfin ſi mal réüſſir, tomba en langueur, & tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de ſe ſeparer d'avec le Roi, qui étoit preſque aſſiégé dans Oxford, & ils ſe dirent un adieu bien triſte, quoiqu'ils ne ſçeuſſent pas que c'étoit le dernier. Elle ſe retire à Exeter, ville forte, où elle fut elle-même bien-tôt aſſiégée; elle y accoucha d'une Princeſſe & ſe vit douze jours aprés contrainte de prendre la fuite pour ſe refugier en France.

Princesse, dont la deſtinée eſt ſi grande & ſi glorieuſe, faut-il que vous naiſſiez en la puiſſance des ennemis de vôtre Maiſon? O Eternel, veillez ſur elle; Anges ſaints rangez à l'entour vos eſcadrons inviſibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princeſſe ſi grande & ſi delaiſſée. Elle eſt deſtinée au ſage & valeureux Philippes, & doit des Princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle, & dignes de leurs Ayeux. Dieu l'a protégée, Messievrs. Sa Gouvernante deux ans aprés tire ce précieux enfant des mains des Rebelles : & quoiqu'ignorant ſa captivité, & ſentant trop ſa grandeur, elle ſe découvre elle-même; quoi que refuſant tous les autres noms, elle s'obſtine à dire qu'elle eſt la Princeſſe; elle eſt enfin amenée auprés de la Reine ſa mere, pour faire ſa conſolation durant ſes malheurs, en attendant qu'elle faſſe la félicité d'un grand Prince, & la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon Hiſtoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à ſe retirer de ſon Roiaume : en effet elle partit des Ports d'Angleterre à la veuë des vaiſſeaux des Rebelles, qui la pourſuivoient de ſi prés, qu'elle entendoit preſque leurs cris & leurs menaces inſolentes. O voiage bien different de celui qu'elle avoit fait ſur la même mer, lors que ve-

nant prendre poſſeſſion du Sceptre de la Grand'Bretagne, elle voioit, pour ainſi dire, les ondes ſe courber ſous elle, & ſoûmettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chaſſée, pourſuivie par ſes ennemis implacables, qui avoient eû l'audace de lui faire ſon procés, tantôt ſauvée, tantôt preſque priſe, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'aiant pour elle que Dieu, & ſon courage inébranlable elle n'avoit ni aſſez de vents ni aſſez de voiles pour favoriſer ſa fuïte précipitée. Mais enfin elle arrive à Breſt, où aprés tant de maux il lui fut permis de reſpirer un peu.

Quand je conſidére en moi-même les perils extrêmes & continuels, qu'a couru cette Princeſſe ſur la mer & ſur la terre, durant l'eſpace de prés de dix ans ; & que d'ailleurs je vois que toutes les entrepriſes ſont inutiles contre ſa Perſonne, pendant que tout réüſſit d'une maniére ſurprenante contre l'Etat: que puiſ-je penſer autre choſe, ſinon que la Providence, autant attachée à lui conſerver la vie, qu'à renverſer ſa puiſſance, a voulu qu'elle ſurvêquît à ſes grandeurs, afin qu'elle pût ſurvivre aux attachemens de la terre, & aux ſentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les ames, qu'elles ſont plus grandes, & plus élevées? Ce fut un Conſeil à peu prés ſemblable, qui abaiſſa autrefois David ſous la main du rebelle Abſalom. *Le voiez-vous ce grand Roi*, dit le ſaint & éloquent Prêtre de Marſeille, *le voiez-vous ſeul, abandonné, tellement déchû dans l'eſprit des ſiens, qu'il devient un objet de mépris aux uns, &, ce qui eſt plus inſuportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne ſçachant,* pourſuit Salvien, *de laquelle de ces deux choſes il avoit le plus à ſe plaindre, ou de ce que Siba le nourriſſoit, ou de ce que Sémei avoit l'inſolence de le maudire.* Voila, Messievrs, une image, mais imparfaite, de la Reine d'Angleterre,

quand aprés de ſi étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, & d'étaler, pour ainſi dire, à la France même, & au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étenduë de ſa miſére. Alors elle put bien dire avec le Prophete Iſaie : *Le Seigneur des armées a fait ces choſes, pour anéantir tout le faſte des grandeurs humaines, & tourner en ignominie ce que l'Vnivers a de plus auguſte.* Ce n'eſt pas que la France ait manqué à la fille de HENRI LE GRAND. ANNE la magnanime, la pieuſe, que nous ne nommerons jamais ſans regret, la receut d'une maniére convenable à la Majeſté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette ſage Regente pût proportionner le remede au mal; jugez de l'état de ces deux Princeſſes. HENRIETTE d'un ſi grand cœur, eſt contrainte de demander du ſecours : ANNE d'un ſi grand cœur, ne peut en donner aſſez. Si l'on eût pû avancer ces belles années, dont nous admirons maintenant le cours glorieux : LOVIS, qui entend de ſi loin les gemiſſemens des Chrétiens affligez ; qui aſſûré de ſa gloire, dont la ſageſſe de ſes Conſeils, & la droiture de ſes intentions lui répondent toûjours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui ſeul la cauſe commune, & porte ſes armes redoutées à travers des eſpaces immenſes de mer & de terre ; auroit-il refuſé ſon bras à ſes voiſins, à ſes alliez, à ſon propre ſang, aux droits ſacrez de la Roiauté qu'il ſçait ſi bien maintenir? Avec quelle puiſſance l'Angleterre l'auroit-elle veu invincible defenſeur, ou vangeur preſent de la Majeſté violée ? Mais Dieu n'avoit laiſſé aucune reſource au Roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui eſt contraire. Les Ecoſſois, à qui il ſe donne, le livrent aux Parlementaires Anglois; & les Gardes fideles de nos Rois, trahiſſent le leur. Pendant que le Parlement d'Angleterre

ſonge à congédier l'armée ; cette armée toute indépendante, reforme elle-même à ſa mode le Parlement, qui eût gardé quelques meſures, & ſe rend Maîtreſſe de tout. Ainſi le Roi eſt mené de captivité en captivité ; & la Reine remuë en vain la France, la Hollande, la Pologne même, & les Puiſſances du Nort les plus éloignées. Elle ranime les Ecoſſois, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le Duc de Lorraine une entrepriſe pour la delivrance du Roi ſon Seigneur, dont le ſuccés paroît infaillible, tant le concert en eſt juſte : elle retire ſes chers enfans, l'unique eſpérance de ſa Maiſon ; & confeſſe, à cette fois, que parmi les plus mortelles douleurs, on eſt encore capable de joie. Elle conſole le Roi, qui lui écrit de ſa priſon même, qu'elle ſeule ſoûtient ſon eſprit, & qu'il ne faut craindre de lui aucune baſſeſſe, parce que ſans ceſſe il ſe ſouvient qu'il eſt à elle. O mere, ô femme, ô Reine admirable, & digne d'une meilleure fortune, ſi les fortunes de la terre étoient quelque choſe ; enfin il faut ceder à vôtre ſort. Vous avez aſſez ſoûtenu l'Etat, qui eſt attaqué par une force invincible & divine : il ne reſte plus deſormais, ſinon que vous teniez ferme parmi ſes ruines.

Comme on voit une colonne, ouvrage d'une antique architecture, qui paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lors que ce grand édifice qu'elle ſoûtenoit, fond ſur elle ſans l'abattre : ainſi la Reine ſe montre le ferme ſoûtien de l'Etat, lors qu'aprés en avoir longtemps porté le faix, elle n'eſt pas même courbée ſous ſa chûte.

Qui cependant pourroit exprimer ſes juſtes douleurs ? Qui pourroit raconter ſes plaintes ? Non, Messievrs, Jeremie lui-même, qui ſeul ſemble être capable d'égaler les Lamentations aux calamitez, ne ſuffiroit pas à

de tels regrets. Elle s'écrie avec ce Prophete : *Voiez, Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'eſt fortifié, & mes enfans ſont perdus. Le cruel a mis ſa main ſacrilege ſur ce qui m'étoit le plus cher. La Roiauté a été profanée, & les Princes ſont foulez aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amérement; n'entreprenez pas de me conſoler. Le glaive a frapé au dehors, mais je ſens en moi-même une mort ſemblable.*

Mais aprés que nous avons écoûté ſes plaintes : Saintes Filles, ſes cheres amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainſi) vous qui l'avez veuë ſi ſouvent gémir devant les autels de ſon unique Protecteur, & dans le ſein deſquelles elle a verſé les ſecretes conſolations qu'elle en recevoit; mettez fin à ce diſcours, en nous racontant les ſentimens Chrétiens, dont vous avez été les témoins fideles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes graces; l'une de l'avoir fait Chrétienne; l'autre, MESSIEVRS : qu'attendez-vous? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi ſon fils? Non. C'eſt de l'avoir fait Reine malheureuſe. Ha je commence à regretter les bornes étroittes du lieu où je parle! Il faut éclatter, percer cette enceinte, & faire retentir bien loin une parole qui ne peut être aſſez entenduë. Que ſes douleurs l'ont renduë ſçavante dans la ſcience de l'Evangile, & qu'elle a bien connû la Religion, & la vertu de la Croix, quand elle a uni le Chriſtianiſme avec les malheurs! Les grandes proſpéritez nous aveuglent, nous tranſportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, & les ſentimens de la Foi. De là naiſſent des monſtres de crimes, des rafinemens de plaiſir, des délicateſſes d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions, que JESVS-CHRIST a prononcées dans ſon Evangile : *Malheur à vous qui riez; malheur à vous qui eſtes*

pleins, & contens du monde. Au contraire, comme le Chriſtianiſme a pris ſa naiſſance de la Croix, ce ſont auſſi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ſes pechez; là on épure ſes intentions; là on tranſporte ſes deſirs de la Terre au Ciel; là on perd tout le goût du monde, & on ceſſe de s'appuier ſur ſoi-même & ſur ſa prudence. Il ne faut pas ſe flatter; les plus experimentez dans les affaires ſont des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aiſément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne! & que nous nous croions bientôt les plus éclairez & les plus habiles, quand nous ſommes les plus élevez & les plus heureux! Les mauvais ſuccés ſont les ſeuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, & nous arracher cét aveu d'avoir failli, qui coûte tant à nôtre orgueil. Alors quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repaſſons avec amertume ſur tous nos faux pas: nous nous trouvons également accablez de ce que nous avons fait, & de ce que nous avons manqué de faire; & nous ne ſçavons plus par où excuſer cette prudence préſomptueuſe, qui ſe croioit infaillible. Nous voions que Dieu ſeul eſt ſage; & en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu nôtre éternité, avec cette ſinguliére conſolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans ſans relâche, ſans aucune conſolation de la part des hommes, nôtre malheureuſe Reine; (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un ſujet d'actions de graces) lui faiſant étudier ſous ſa main ces dures, mais ſolides leçons. Enfin fléchi par ſes vœux & par ſon humble patience, il a rétabli la Maiſon Roiale. CHARLES II. eſt reconnû, & l'injure des Rois a été vangée. Ceux que les armes n'avoient pû vaincre,

ni les conſeils ramener, ſont revenus tout à coup d'eux-mêmes : déçeûs par leur liberté, ils en ont à la fin déteſté l'excés ; honteux d'avoir tant pû & leurs propres ſuccés leur faiſant horreur. Nous ſçavons que ce Prince magnanime eût pû hâter ſes affaires, en ſe ſervant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un ſeul coup. Sa grande ame a dédaigné ces moiens trop bas ; il a crû qu'en quelque état que fuſſent les Rois, il étoit de leur Majeſté de n'agir que par les Loix, ou par les armes. Ces Loix qu'il a protegées, l'ont rétabli preſque toutes ſeules : il regne paiſible & glorieux ſur le Trône de ſes Ancêtres ; & fait regner avec lui la juſtice, la ſageſſe, & la clemence.

Il eſt inutile de vous dire combien la Reine fut conſolée par ce merveilleux événement ; mais elle avoit appris par ſes malheurs, à ne changer pas dans un ſi grand changement de ſon état. Le monde une fois banni, n'eût plus de retour dans ſon cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avoit rendu inutiles tant d'entrepriſes & tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre, comme par la main, le Roi ſon fils, pour le conduire à ſon Trône. Elle ſe ſoûmit plus que jamais à cette main ſouveraine, qui tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les Empires ; & dédaignant les Trônes qui peuvent être uſurpez, elle attacha ſon affection au Roiaume, où l'on ne craint point d'avoir des égaux, & où l'on voit ſans jalouſie ſes concurrens. Touchée de ces ſentimens, elle aima cette humble Maiſon plus que ſes Palais. Elle ne ſe ſervit plus de ſon pouvoir, que pour proteger la Foi Catholique ; pour multiplier ſes aumônes ; & pour ſoulager plus abondamment les familles refugiées de ſes trois Roiaumes, & tous ceux qui avoient été ruïnez pour la cauſe de la Religion, ou

pour le ſervice du Roi. Rappellez en vôtre memoire, avec quelle circonſpection elle ménageoit le prochain, & combien elle avoit d'averſion pour les diſcours empoiſonnez de la médiſance. Elle ſçavoit de quel poids eſt non ſeulement la moindre parole, mais le ſilence même des Princes; & combien la médiſance ſe donne d'empire, quand elle a oſé ſeulement paroître en leur auguſte preſence. Ceux qui la voioient attentive à peſer toutes ſes paroles, jugeoient bien qu'elle étoit ſans ceſſe ſous la veuë de Dieu; & que fidele imitatrice de l'Inſtitut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la ſainte preſence de la Majeſté divine. Auſſi rappelloit-elle ſouvent ce précieux ſouvenir par l'Oraiſon, & par la lecture du livre de l'Imitation de Jesvs, où elle apprenoit à ſe conformer au veritable modéle des Chrétiens. Elle veilloit ſans relâche ſur ſa conſcience. Aprés tant de maux, & tant de traverſes, elle ne connut plus d'autres ennemis que ſes pechez. Aucun ne lui ſembla leger: elle en faiſoit un rigoureux examen; & ſoigneuſe de les expier par la pénitence & par les aumônes, elle étoit ſi bien préparée, que la mort n'a pû la ſurprendre, encore qu'elle ſoit venuë ſous l'apparence du ſommeil. Elle eſt morte, cette grande Reine; & par ſa mort elle a laiſſé un regret éternel, non ſeulement à Monsievr & à Madame, qui fideles à tous leurs devoirs, ont eû pour elle des reſpects ſi ſoûmis, ſi ſincéres, ſi perſeverans, mais encore à tous ceux qui ont eû l'honneur de la ſervir, ou de la connoître. Ne plaignons plus ſes diſgraces, qui font maintenant ſa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, ſon hiſtoire ſeroit plus pompeuſe, mais ſes œuvres ſeroient moins pleines; & avec des titres ſuperbes, elle auroit peut-être parû vuide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préferé la Croix au Trône, & qu'elle a mis ſes malheurs au nombre des plus grandes

graces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de misericorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable : puisse-t-il la placer au sein d'Abraham ; & content de ses maux, épargner désormais à sa famille & au monde de si terribles leçons.

ORAISON FVNEBRE

DE

HENRIETTE ANNE

D'ANGLETERRE

DUCHESSE D'ORLEANS

PRONONCÉE A SAINT DENIS

le 21. jour d'Aouſt 1670.

Par MESSIRE JACQUES BENIGNE BOSSUET,

Conſeiller du Roi en ſes Conſeils,
Evêque de Condom,
Précepteur de Monſeigneur LE DAUPHIN.

A PARIS

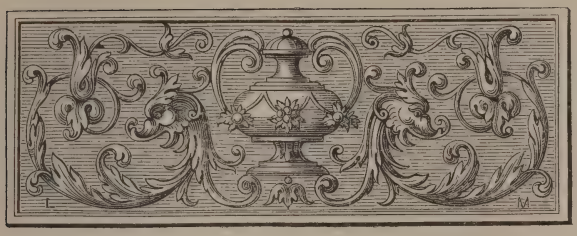
CHEZ SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY

IMPRIMEUR DU ROY, RUE S. JACQUES

Aux Cicognes

M. DC. LXX.

Avec Privilege de Sa Maieſté



ORAISON FVNEBRE
DE HENRIETTE ANNE
D'ANGLETERRE,
DUCHESSE D'ORLEANS.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes : vanitas vanitatum, & omnia vanitas. Ecc. I.

Vanité des vanitez, a dit l'Ecclesiaste : vanité des vanitez, & tout est vanité.

MONSEIGNEVR, (M. LE PRINCE)

J'ÉTOIS donc encore destiné à rendre ce devoir funébre à tres-Haute & tres-Puissante Princesse HENRIETTE ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLEANS. Elle, que j'avois vûë si attentive, pendant que je rendois le même devoir à la Reine sa Mere, devoit être si-tôt-aprés le sujet d'un discours semblable ; & ma triste voix étoit reservée à ce déplorable ministere. O vanité! ô neant! ô mortels ignorans de leurs destinées! L'eût-elle crû,

il y a dix mois? Et vous, MESSIEURS, euſſiez-vous penſé, pendant qu'elle verſoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle deût ſi-tôt vous y raſſembler, pour la pleurer elle-même? PRINCESSE, le digne objet de l'admiration de deux grands Roiaumes, n'étoit-ce pas aſſez que l'Angleterre pleurât vôtre abſence, ſans être encore réduite à pleurer vôtre mort? Et la France, qui vous revit avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes & d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voiage fameux, d'où vous aviez remporté tant de gloire, & de ſi belles eſperances? *Vanité des vanitez, & tout eſt vanité.* C'eſt la ſeule parole qui me reſte; c'eſt la ſeule reflexion que me permet, dans un accident ſi étrange, une ſi juſte & ſi ſenſible douleur. Auſſi n'ai-je point parcouru les Livres ſacrez, pour y trouver quelque texte que je pûſſe appliquer à cette Princeſſe. J'ai pris ſans étude & ſans choix les premieres paroles que me préſente l'Eccleſiaſte, où quoi que la vanité ait été ſi ſouvent nommée, elle ne l'eſt pas encore aſſez à mon gré pour le deſſein que je me propoſe. Je veux dans un ſeul malheur déplorer toutes les calamitez du genre humain, & dans une ſeule mort faire voir la mort & le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états & à tous les évenemens de nôtre vie, par une raiſon particuliere devient propre à mon lamentable ſujet; puiſque jamais les vanitez de la terre n'ont été ſi clairement découvertes, ni ſi hautement confonduës. Non, aprés ce que nous venons de voir, la ſanté n'eſt qu'un nom, la vie n'eſt qu'un ſonge, la gloire n'eſt qu'une apparence, les graces & les plaiſirs ne ſont qu'un dangereux amuſement: tout eſt vain en nous, excepté le ſincere aveu que nous faiſons devant Dieu de nos vanitez, & le jugement arrêté qui nous fait mépriſer tout ce que nous ſommes.

Mais, dis-je la verité? L'homme que Dieu a fait à ſon image, n'eſt-il qu'une ombre? Ce que JESUS-CHRIST eſt venu chercher du Ciel en la Terre, ce qu'il a crû pouvoir, ſans ſe ravilir, acheter de tout ſon ſang, n'eſt-ce qu'un rien? Reconnoiſſons nôtre erreur. Sans doute ce triſte ſpectacle des vanitez humaines nous impoſoit; & l'eſpérance publique, fruſtrée tout à coup par la mort de cette Princeſſe, nous pouſſoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de ſe mépriſer tout entier, de peur que croiant avec les impies, que nôtre vie n'eſt qu'un jeu où regne le hazard, il ne marche ſans regle & ſans conduite au gré de ſes aveugles deſirs. C'eſt pour cela que l'Eccleſiaſte, aprés avoir commencé ſon divin ouvrage par les paroles que j'ai recitées, aprés en avoir rempli toutes les pages du mépris des choſes humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque choſe de plus ſolide, & conclut tout ſon diſcours, en lui diſant: *Crains Dieu, & garde ſes Commandemens; car c'eſt là tout l'homme: & ſçache que le Seigneur examinera dans ſon Jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal.* Ainſi tout eſt vain en l'homme, ſi nous regardons ce qu'il donne au monde; mais au contraire, tout eſt important, ſi nous conſidérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout eſt vain en l'homme, ſi nous regardons le cours de ſa vie mortelle; mais tout eſt précieux, tout eſt important, ſi nous contemplons le terme où elle aboutit, & le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la veuë de cét Autel & de ce Tombeau, la premiére & la derniére parole de l'Ecléſiaſte; l'une qui montre le néant de l'homme; l'autre qui établit ſa grandeur. Que ce Tombeau nous convainque de nôtre néant, pourveû que cét Autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un ſi grand prix, nous apprenne en même temps nôtre dignité. La Prin-

ceſſe que nous pleurons, ſera un témoin fidele de l'un & de l'autre. Voions ce qu'une mort ſoudaine lui a ravi; voions ce qu'une ſainte mort lui a donné. Ainſi nous apprendrons à mépriſer ce qu'elle a quitté ſans peine, afin d'attacher toute nôtre eſtime à ce qu'elle a embraſſé avec tant d'ardeur, lors que ſon ame épurée de tous les ſentimens de la terre, & pleine du Ciel où elle touchoit, a vû la lumiére toute manifeſte. Voilà les veritez que j'ai à traiter, & que j'ai crû dignes d'être propoſées à un ſi grand Prince, & à la plus illuſtre Aſſemblée de l'Univers.

Nous mourons tous, diſoit cette femme, dont l'Ecriture a loüé la prudence au ſecond Livre des Rois; *& nous allons ſans ceſſe au tombeau, ainſi que des eaux qui ſe perdent ſans retour.* En effet, nous reſſemblons tous à des eaux courantes. De quelque ſuperbe diſtinction que ſe flattent les hommes, ils ont tous une même origine; & cette origine eſt petite. Leurs années ſe pouſſent ſucceſſivement, comme des flots : ils ne ceſſent de s'écouler ; tant qu'enfin, aprés avoir fait un peu plus de bruit, & traverſé un peu plus de païs les uns que les autres, ils vont tous enſemble ſe confondre dans un abîme, où l'on ne reconnoît plus ni Princes, ni Rois, ni toutes ces autres qualitez ſuperbes qui diſtinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantez demeurent ſans nom & ſans gloire, mêlez dans l'Ocean avec les riviéres les plus inconnuës.

Et certainement, Messieurs, ſi quelque choſe pouvoit élever les hommes au deſſus de leur infirmité naturelle; ſi l'origine, qui nous eſt commune, ſouffroit quelque diſtinction ſolide & durable entre ceux que Dieu a formez de la même terre : qui auroit-il dans l'Univers de plus diſtingué que la Princeſſe dont je parle? Tout ce que peuvent faire non ſeulement la

naiſſance & la fortune, mais encore les grandes qualitez de l'eſprit pour l'élevation d'une Princeſſe, ſe trouve raſſemblé, & puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je ſuive les traces de ſa glorieuſe origine, je ne découvre que des Rois, & par tout je ſuis ébloüi de l'éclat des plus Auguſtes Couronnes. Je vois la Maiſon de France, la plus grande, ſans comparaiſon, de tout l'Univers; & à qui les plus puiſſantes Maiſons peuvent bien ceder ſans envie, puis qu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette ſource. Je vois les Rois d'Ecoſſe, les Rois d'Angleterre, qui ont regné depuis tant de ſiécles ſur une des plus belliqueuſes Nations de l'Univers, plus encore par leur courage, que par l'autorité de leur Sceptre. Mais cette Princeſſe née ſur le Trône, avoit l'eſprit & le cœur plus hauts que ſa naiſſance. Les malheurs de ſa maiſon n'ont pû l'accabler dans ſa premiére jeuneſſe; & deſlors on voioit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous diſions avec joie, que le Ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du Roi ſon pere, pour la donner à la France : don précieux, ineſtimable preſent, ſi ſeulement la poſſeſſion en avoit été plus durable! Mais pourquoi ce ſouvenir vient-il m'interrompre? Helas, nous ne pouvons un moment arrêter les yeux ſur la gloire de la Princeſſe, ſans que la mort s'y mêle auſſi-tôt pour tout offuſquer de ſon ombre! O mort, éloigne toi de nôtre penſée; & laiſſe nous tromper pour un peu de temps la violence de nôtre douleur, par le ſouvenir de nôtre joie. Souvenez vous donc, MESSIEURS, de l'admiration que la Princeſſe d'Angleterre donnoit à toute la Cour. Vôtre memoire vous la peindra mieux avec tous ſes traits & ſon incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croiſſoit au milieu des benédictions

de tous les peuples; & les années ne ceſſoient de lui apporter de nouvelles graces. Auſſi la Reine ſa Mere, dont elle a toûjours été la conſolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faiſoit ANNE d'Eſpagne. ANNE, vous le ſçavez, MESSIEURS, ne trouvoit rien au deſſus de cette Princeſſe. Aprés nous avoir donné une Reine, ſeule capable par ſa piété, & par ſes autres vertus Roiales, de ſoutenir la réputation d'une Tante ſi illuſtre; elle voulut, pour mettre dans ſa famille ce que l'Univers avoit de plus grand, que PHILIPPE DE FRANCE ſon ſecond fils épouſât la PRINCESSE HENRIETTE : & quoi que le Roi d'Angleterre, dont le cœur égale la ſageſſe, ſçeût que la Princeſſe ſa ſœur, recherchée de tant de Rois, pouvoit honorer un Trône, il lui vit remplir avec joie la ſeconde place de France, que la dignité d'un ſi grand Roiaume peut mettre en comparaiſon avec les premiéres du reſte du monde.

Que ſi ſon rang la diſtinguoit, j'ai eû raiſon de vous dire qu'elle étoit encore plus diſtinguée par ſon merite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoiſſoit ſi bien la beauté des Ouvrages de l'eſprit, que l'on croioit avoir atteint la perfection, quand on avoit ſçeu plaire à MADAME. Je pourrois encore ajoûter, que les plus ſages & les plus experimentez admiroient cét eſprit vif & perçant, qui embraſſoit ſans peine les plus grandes affaires, & penetroit avec tant de facilité dans les plus ſecrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre ſur une matiére où je puis tout dire en un mot? Le Roi, dont le jugement eſt une regle toûjours ſûre, a eſtimé la capacité de cette Princeſſe, & l'a miſe par ſon eſtime au deſſus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette eſtime, ni tous ces grands avantages, n'ont pû donner atteinte à ſa modeſtie. Toute éclairée qu'elle étoit, elle n'a point préſumé de ſes con-

noiſſances; & jamais ſes lumiéres ne l'ont éblouïe. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princeſſe a honorez de ſa confiance. Quel eſprit avez vous trouvé plus élevé? Mais quel eſprit avez vous trouvé plus docile? Pluſieurs dans la crainte d'être trop faciles, ſe rendent infléxibles à la raiſon, & s'affermiſſent contre elle. Madame s'éloignoit toûjours autant de la préſomption que de la foibleſſe; également eſtimable, & de ce qu'elle ſçavoit trouver les ſages conſeils, & de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les ſçait bien connoître, quand on fait ſerieuſement l'étude, qui plaiſoit tant à cette Princeſſe. Nouveau genre d'étude, & preſque inconnu aux perſonnes de ſon âge & de ſon rang; ajoûtons, ſi vous voulez, de ſon ſexe. Elle étudioit ſes defauts; elle aimoit qu'on lui en fît des leçons ſinceres: marque aſſûrée d'une ame forte, que ſes fautes ne dominent pas, & qui ne craint point d'enviſager de prés ſes defauts, par une ſecrette confiance des reſſources qu'elle ſent pour les ſurmonter. C'étoit le deſſein d'avancer dans cette étude de la ſageſſe, qui la tenoit ſi attachée à la lecture de l'Hiſtoire, qu'on appelle avec raiſon la ſage Conſeillere des Princes. C'eſt là que les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, & que dégradez à jamais par les mains de la mort, ils viennent ſubir ſans cour & ſans ſuite le jugement de tous les peuples & de tous les ſiécles. C'eſt là qu'on découvre que le luſtre qui vient de la flaterie eſt ſuperficiel; & que les fauſſes couleurs, quelque induſtrieuſement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là nôtre admirable Princeſſe étudioit les devoirs de ceux dont la vie compoſe l'Hiſtoire: elle y perdoit inſenſiblement le goût des Romans, & de leurs fades Héros; & ſoigneuſe de ſe former ſur le vrai, elle mépriſoit ces froides & dangereuſes fictions. Ainſi ſous

un viſage riant, ſous cét air de jeuneſſe qui ſembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un ſens & un ſérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient ſurpris.

Auſſi pouvoit-on ſans crainte lui confier les plus grands ſecrets. Loin du commerce des affaires, & de la ſociété des hommes, ces ames ſans force, auſſi bien que ſans foi, qui ne ſavent pas retenir leur langue indiſcrette. *Ils reſſemblent*, dit le Sage, *à une ville ſans murailles, qui eſt ouverte de toutes parts*, & qui devient la proie du premier venu. Que MADAME étoit au deſſus de cette foibleſſe ! Ni la ſurpriſe, ni l'interêt, ni la vanité, ni l'appas d'une flaterie délicate, ou d'une douce converſation, qui ſouvent épanchant le cœur, en fait échaper le ſecret, n'étoit capable de lui faire découvrir le ſien ; & la ſûreté qu'on trouvoit en cette Princeſſe, que ſon eſprit rendoit ſi propre aux grandes affaires, lui faiſoit confier les plus importantes.

Ne penſez pas que je veüille, en interprete téméraire des ſécrets d'Etat diſcourir ſur le voiage d'Angleterre ; ni que j'imite ces politiques ſpeculatifs, qui arrangent, ſuivant leurs idées, les Conſeils des Rois, & compoſent, ſans inſtruction, les Annales de leur ſiécle. Je ne parlerai de ce voiage glorieux, que pour dire que MADAME y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec tranſport de la bonté de cette Princeſſe, qui malgré les diviſions trop ordinaires dans les Cours lui gagna d'abord tous les Eſprits. On ne pouvoit aſſez loüer ſon incroiable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guerir ces défiances cachées qui ſouvent les tiennent en ſuſpens, & à terminer tous les differends d'une maniere qui concilioit les interêts les plus oppoſez. Mais qui pourroit penſer, ſans verſer des larmes, aux marques d'eſtime & de tendreſſe, que lui donna le

Roi ſon frere ? Ce grand Roi, plus capable encore d'être touché par le merite, que par le ſang, ne ſe laſſoit point d'admirer les excellentes qualitez de MADAME. O plaie irrémédiable ! Ce qui fut en ce voiage le ſujet d'une ſi juſte admiration, eſt devenu pour ce Prince le ſujet d'une douleur qui n'a point de bornes. PRINCESSE, le digne lien des deux plus grands Rois du monde, pourquoi leur avez vous été ſi-tôt ravie ? Ces deux grands Rois ſe connoiſſent ; c'eſt l'effet des ſoins de MADAME : ainſi leurs nobles inclinations concilieront leurs eſprits, & la vertu ſera entre eux une immortelle mediatrice. Mais ſi leur union ne perd rien de ſa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu ſon agrément le plus doux ; & qu'une Princeſſe ſi chérie de tout l'Univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux ſi grands Rois l'élevoit au comble de la grandeur & de la gloire.

La Grandeur & la Gloire ? Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non, MESSIEURS, je ne puis plus ſoûtenir ces grandes paroles, par leſquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas appercevoir ſon néant. Il eſt temps de faire voir que tout ce qui eſt mortel, quoi qu'on ajoûte par le dehors pour le faire paroître grand, eſt par ſon fonds incapable d'élevation. Ecoutez à ce propos le profond raiſonnement, non d'un Philoſophe qui diſpute dans une Ecole, ou d'un Religieux qui médite dans un Cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révere le plus, par ceux qui le connoiſſent le mieux, & ne lui veux donner pour le convaincre que des Docteurs aſſis ſur le Trône. *O Dieu*, dit le Roi Prophete, *vous avez fait mes jours meſurables, & ma ſubſtance n'eſt rien devant vous*. Il eſt ainſi, CHRETIENS ; tout ce qui ſe meſure, finit, & tout

ce qui eſt né pour finir, n'eſt pas tout-à-fait ſorti du néant où il eſt ſi-tôt replongé. Si nôtre être, ſi nôtre ſubſtance n'eſt rien, tout ce que nous bâtiſſons deſſus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'eſt plus ſolide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient ſi bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paroiſſe plus effective, que celle qui releve le victorieux au deſſus des vaincus, qu'il voit étendus à ſes pieds. Cependant, ce vainqueur enflé de ſes titres tombera lui-même à ſon tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur ſuperbe triomphateur ; & du creux de leurs tombeaux ſortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : *Vous voilà bleſſé comme nous ; vous eſtes devenu ſemblable à nous.* Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la baſſeſſe de nôtre nature.

Mais peut-être au defaut de la fortune, les qualitez de l'eſprit, les grands deſſeins, les vaſtes penſées pourront nous diſtinguer du reſte des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos penſées qui n'ont pas Dieu pour objet ſont du domaine de la mort. *Ils mourront*, dit le Roi Prophete, *& en ce jour periront toutes leurs penſées.* C'eſt à dire les penſées des conquerans, les penſées des politiques, qui auront imaginé dans leurs cabinets, des deſſeins où le monde entier ſera compris : ils ſe ſeront munis de tous côtez par des précautions infinies ; enfin ils auront tout préveû, excepté leur mort, qui emportera en un moment toutes leurs penſées. C'eſt pour cela que l'Eccleſiaſte, le Roi Salomon fils du Roi David, (car je

ſuis bien aiſe de vous faire voir la ſucceſſion de la même doctrine dans un même trône ;) c'eſt, dis-je, pour cela que l'Ecclesiaſte faiſant le dénombrement des illuſions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la Sageſſe même. *Je me ſuis,* dit-il, *appliqué à la ſageſſe, & j'ai veû que c'étoit encore une vanité :* parce qu'il y a une fauſſe ſageſſe, qui ſe renfermant dans l'enceinte des choſes mortelles, s'enſevelit avec elles dans le néant. Ainſi je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai repreſenté tant de belles qualitez qui la rendoient admirable au monde, & capable des plus hauts deſſeins, où une Princeſſe puiſſe s'élever. Juſqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une ſi illuſtre Princeſſe ne paroîtra dans ce diſcours, que comme un exemple le plus grand qu'on ſe puiſſe propoſer, & le plus capable de perſuader aux ambitieux, qu'ils n'ont aucun moien de ſe diſtinguer, ni par leur naiſſance, ni par leur grandeur, ni par leur eſprit, puiſque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtez avec tant d'empire, & que d'une main ſi prompte & ſi ſouveraine elle renverſe les têtes les plus reſpectées.

Conſiderez, Messieurs, ces grandes puiſſances que nous regardons de ſi bas. Pendant que nous tremblons ſous leur main, Dieu les frape pour nous avertir. Leur élevation en eſt la cauſe, & il les épargne ſi peu, qu'il ne craint pas de les ſacrifier à l'inſtruction du reſte des hommes. Chre'tiens, ne murmurez pas ſi Madame a été choiſie pour nous donner une telle inſtruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puiſque, comme vous le verrez dans la ſuite, Dieu la ſauve par le même coup qui nous inſtruit. Nous devrions être aſſez convaincus de nôtre néant : mais s'il faut des coups de ſurpriſe à nos cœurs enchantez de l'amour

du monde, celui-ci eſt aſſez grand & aſſez terrible. O nuit deſaſtreuſe ! ô nuit effroiable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, MADAME ſe meurt, MADAME eſt morte. Qui de nous ne ſe ſentit frapé à ce coup, comme ſi quelque tragique accident avoit deſolé ſa famille ? Au premier bruit d'un mal ſi étrange, on accourut à S. Cloud de toutes parts ; on trouve tout conſterné, excepté le cœur de cette Princeſſe. Par tout on entend des cris, par tout on voit la douleur & le deſeſpoir, & l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monſieur, toute la Cour, tout le Peuple, tout eſt abatu, tout eſt deſeſperé ; & il me ſemble que je voi l'accompliſſement de cette parole du Prophete : *Le Roi pleurera, le Prince ſera deſolé, & les mains tomberont au Peuple de douleur & d'étonnement.*

Mais & les Princes & les Peuples gemiſſoient en vain. En vain Monſieur, en vain le Roi même tenoit Madame ſerrée par de ſi étroits embraſſemens. Alors ils pouvoient dire l'un & l'autre avec Saint Ambroiſe : *Stringebam brachia, ſed jam amiſeram quam tenebam;* je ſerrois les bras, mais j'avois déja perdu ce que je tenois. La Princeſſe leur échapoit parmi des embraſſemens ſi tendres, & la mort plus puiſſante nous l'enlevoit entre ces Roiales mains. Quoi donc, elle devoit perir ſi-tôt ! Dans la pluſpart des hommes, les changemens ſe font peu à peu, & la mort les prépare ordinairement à ſon dernier coup. MADAME cependant a paſſé du matin au ſoir, ainſi que l'herbe des champs. Le matin elle fleuriſſoit ; avec quelles graces, vous le ſçavez : le ſoir nous la vîmes ſeichée, & ces fortes expreſſions, par leſquelles l'Ecriture Sainte exagere l'inconſtance des choſes humaines, devoient être pour cette Princeſſe ſi préciſes, & ſi literales. Helas ! nous compoſions ſon

Hiſtoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le paſſé & le préſent nous garentiſſoient l'avenir, & on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualitez. Elle alloit s'aquerir deux puiſſans Roiaumes, par des moiens agréables : toûjours douce, toûjours paiſible, autant que genéreuſe & bienfaiſante, ſon credit n'y auroit jamais été odieux; on ne l'eût point veüe s'attirer la gloire avec une ardeur inquiéte & précipitée; elle l'eût attenduë ſans impatience, comme ſûre de la poſſeder. Cét attachement qu'elle a montré ſi fidele pour le Roi juſques à la mort, lui en donnoit les moiens. Et certes, c'eſt le bonheur de nos jours, que l'eſtime ſe puiſſe joindre avec le devoir; & qu'on puiſſe autant s'attacher au merite & à la perſonne du Prince, qu'on en révere la puiſſance & la Majeſté. Les inclinations de MADAME ne l'attachoient pas moins fortement à tous ſes autres devoirs. La paſſion qu'elle reſſentoit pour la gloire de MONSIEUR, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant ſur les pas de ſon invincible frere, ſecondoit avec tant de valeur & de ſuccez, ſes grands & heroïques deſſeins dans la Campagne de Flandre, la joie de cette Princeſſe étoit incroiable, C'eſt ainſi que ſes genéreuſes inclinations la menoient à la gloire, par les voies que le monde trouve les plus belles : & ſi quelque choſe manquoit encore à ſon bonheur, elle eût tout gagné par ſa douceur & par ſa conduite. Telle étoit l'agréable Hiſtoire que nous faiſions pour MADAME, & pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de ſa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pû ſeulement penſer que les années euſſent dû manquer à une jeuneſſe qui ſembloit ſi vive? Toutefois c'eſt par cét endroit que tout ſe diſſipe en un moment. Au lieu de l'Hiſtoire d'une belle vie, nous

ſommes réduits à faire l'Hiſtoire d'une admirable, mais triſte mort. A la verité, MESSIEURS, rien n'a jamais égalé la fermeté de ſon ame, ni ce courage paiſible, qui ſans faire effort pour s'élever, s'eſt trouvé par ſa naturelle ſituation au deſſus des accidens les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus avec fierté ; contente de l'enviſager ſans émotion, & de la recevoir ſans trouble. Triſte conſolation, puiſque malgré ce grand courage nous l'avons perduë! C'eſt la grande vanité des choſes humaines. Aprés que par le dernier effet de nôtre courage nous avons pour ainſi dire ſurmonté la mort, elle éteint en nous juſqu'à ce courage, par lequel nous ſemblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princeſſe ſi admirée, & ſi cherie ; la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reſte tel quel va-t-il diſparoître : cette ombre de gloire va s'évanouir ; & nous l'allons voir dépouïllée même de cette triſte décoration. Elle va deſcendre à ces ſombres lieux, à ces demeures ſoûterraines, pour y dormir dans la pouſſiére avec les grands de la terre, comme parle Job ; avec ces Rois & ces Princes anéantis, parmi leſquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y ſont preſſez, tant la mort eſt prompte à remplir ces places. Mais ici noſtre imagination nous abuſe encore. La mort ne nous laiſſe pas aſſez de corps pour occuper quelque place, & on ne voit là que les tombeaux qui faſſent quelque figure. Nôtre chair change bien-tôt de nature : nôtre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps : il devient un je ne ſçai quoi, qui n'a plus de nom dans

aucune langue; tant il eſt vrai que tout meurt en lui, juſqu'à ces termes funébres par leſquels on exprimoit ſes malheureux reſtes.

C'eſt ainſi que la puiſſance divine, juſtement irritée contre nôtre orgueil, le pouſſe juſqu'au néant; & que pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir ſur ces ruines? Peut-on appuier quelque grand deſſein ſur ce débris inévitable des choſes humaines? Mais quoi, MESSIEURS, tout eſt-il donc deſeſperé pour nous? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, juſqu'à les reduire en poudre, ne nous laiſſe-t-il aucune eſpérance? Lui, aux yeux de qui rien ne ſe perd, & qui ſuit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption, ou le hazard les jette, verra-t-il perir ſans reſſource ce qu'il a fait capable de le connoître & de l'aimer? Ici un nouvel ordre de choſes ſe preſente à moi : les ombres de la mort ſe diſſipent : *les voies me ſont ouvertes à la veritable vie :* MADAME n'eſt plus dans le tombeau : la mort qui ſembloit tout détruire, a tout établi : voici le ſecret de l'Eccleſiaſte, que je vous avois marqué dés le commencement de ce diſcours, & dont il faut maintenant découvrir le fonds.

Il faut donc penſer, CHRE'TIENS, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante & mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, & une ſecrette affinité avec Dieu, parce que Dieu-même a mis quelque choſe en nous, qui peut confeſſer la verité de ſon être, en adorer la perfection, en admirer la plenitude; quelque choſe qui peut ſe ſoumettre à ſa ſouveraine puiſſance, s'abandonner à ſa haute & incomprehenſible ſageſſe, ſe confier en ſa bonté, craindre ſa juſtice, eſperer ſon éternité. De ce côté, MESSIEURS, ſi l'homme croit avoir en lui de l'éle-

vation, il ne ſe trompera pas. Car comme il eſt néceſſaire que chaque choſe ſoit réünie à ſon principe, & que c'eſt pour cette raiſon, dit l'Eccleſiaſte, *que le corps retourne à la terre, dont il a été tiré;* il faut par la ſuite du même raiſonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui eſt capable de s'unir à Dieu, y ſoit auſſi rappellé. Or ce qui doit retourner à Dieu qui eſt la grandeur primitive & eſſentielle, n'eſt-il pas grand & élevé ? C'eſt pourquoi quand je vous ai dit, que la grandeur & la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vuides de ſens & de choſes, je regardois le mauvais uſage que nous faiſons de ces termes. Mais pour dire la verité dans toute ſon étenduë, ce n'eſt ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques ; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvez, ſi nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous faiſons, n'eſt donc pas de nous être ſervis de ces noms ; c'eſt de les avoir appliquez à des objets trop indignes. Saint Chriſoſtome a bien compris cette verité, quand il a dit : *Gloire, richeſſes, nobleſſe, puiſſance, pour les hommes du monde ne ſont que des noms ; pour nous, ſi nous ſervons Dieu, ce ſeront des choſes : au contraire la pauvreté, la honte, la mort, ſont des choſes trop effectives & trop réelles pour eux ; pour nous, ce ſont ſeulement des noms ;* parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ſes biens, ni ſon honneur, ni ſa vie. Ne vous étonnez donc pas ſi l'Eccleſiaſte dit ſi ſouvent : *Tout eſt vanité.* Il s'explique, *tout eſt vanité ſous le Soleil ;* c'eſt à dire, tout ce qui eſt meſuré par les années, tout ce qui eſt emporté par la rapidité du temps : ſortez du temps & du changement ; aſpirez à l'éternité ; la vanité ne vous tiendra plus aſſervis. Ne vous étonnez pas ſi le même

Eccleſiaſte mépriſe tout en nous, juſqu'à la ſageſſe, & ne trouve rien de meilleur, que de goûter en repos le fruit de ſon travail. La ſageſſe dont il parle en ce lieu, eſt cette ſageſſe inſenſée, ingenieuſe à ſe tourmenter, habile à ſe tromper elle-même, qui ſe corrompt dans le préſent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raiſonnemens & de grands efforts ne fait que ſe conſumer inutilement en amaſſant des choſes que le vent emporte. *Hé!* s'écrie ce ſage Roi, *y a-t-il rien de ſi vain?* Et n'a-t-il pas raiſon de préferer la ſimplicité d'une vie particuliere, qui goûte doucement & innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux ſoucis & aux chagrins des avares, aux ſonges inquiets des ambitieux? Mais *cela même,* dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, *eſt encore une vanité,* parce que la mort trouble, & emporte tout. Laiſſons lui donc mépriſer tous les états de cette vie, puiſqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toûjoûrs la mort en face, qui couvre de tenebres tous nos plus beaux jours. Laiſſons lui égaler le fol & le ſage; & même, je ne craindrai pas de le dire hautement en cette Chaire, laiſſons lui confondre l'homme avec la bête: *Unus interitus eſt hominis, & jumentorum.* En effet, juſqu'à ce que nous aions trouvé la veritable Sageſſe; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, ſans y démêler par l'intelligence, ce ſecret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit neceſſairement y retourner: que verrons nous autre choſe dans nôtre vie, que de folles inquiétudes? Et que verrons nous dans nôtre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des eſprits qui s'épuiſent, que des reſſorts qui ſe démontent & ſe déconcertent, enfin qu'une machine qui ſe diſſout, & qui ſe met en piéces: Ennuïez de ces vanitez, cherchons ce

qu'il y a de grand, & de ſolide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les derniéres paroles de l'Eccleſiaſte ; & bien-tôt MADAME nous le fera paroître dans les derniéres actions de ſa vie. *Crains Dieu, & obſerve ſes Commandemens, car c'eſt là tout homme :* comme s'il diſoit, ce n'eſt pas l'homme que j'ai mépriſé, ne le croiez pas ; ce ſont les opinions, ce ſont les erreurs par leſquelles l'homme abuſé ſe deshonore lui-même. Voulez-vous ſçavoir en un mot ce que c'eſt que l'homme ? Tout ſon devoir, tout ſon objet, toute ſa nature, c'eſt de craindre Dieu : tout le reſte eſt vain, je le déclare ; mais auſſi tout le reſte n'eſt pas l'homme. Voici ce qui eſt réel & ſolide, & ce que la mort ne peut enlever : car, ajoûte l'Eccleſiaſte, *Dieu examinera dans ſon Jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal.* Il eſt donc maintenant aiſé de concilier toutes choſes. Le Pſalmiſte dit, *qu'à la mort periront toutes nos penſées ;* ouï, celles que nous aurons laiſſé emporter au monde, dont la figure paſſe & s'évanouït. Car encore que nôtre eſprit ſoit de nature à vivre toûjours, il abandonne à la mort tout ce qu'il conſacre aux choſes mortelles ; de ſorte que nos penſées qui devoient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent periſſables du côté de leur objet. Voulez-vous ſauver quelque choſe de ce débris ſi univerſel, ſi inévitable ? Donnez à Dieu vos affections ; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez dépoſé en ces mains divines. Vous pourrez hardiment mépriſer la mort, à l'exemple de nôtre héroïne Chrétienne. Mais afin de tirer d'un ſi bel exemple toute l'inſtruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde conſidération des conduites de Dieu ſur elle, & adorons en cette Princeſſe le miſtére de la Prédeſtination & de la Grace.

Vous ſçavez que toute la vie Chrétienne, que tout

l'ouvrage de nôtre ſalut, eſt une ſuite continuelle de miſericordes : mais le fidele Interprete du miſtere de la Grace, je veux dire le grand Auguſtin, m'apprend cette veritable & ſolide Theologie, que c'eſt dans la premiere Grace, & dans la derniére, que la Grace ſe montre Grace; c'eſt à dire, que c'eſt dans la vocation qui nous prévient, & dans la perſéverance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous ſauve, paroît toute gratuite & toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en paſſant, premiérement des tenebres à la lumiére, & enſuite de la lumiére imparfaite de la Foi, à la lumiére conſommée de la gloire; comme c'eſt la vocation qui nous inſpire la Foi, & que c'eſt la perſeverance qui nous tranſmet à la gloire : il a plû à la divine bonté de ſe marquer elle-même au commencement de ces deux états, par une impreſſion illuſtre & particuliére, afin que nous confeſſions que toute la vie du Chrétien, & dans le temps qu'il eſpere, & dans le temps qu'il jouït, eſt un miracle de Grace. Que ces deux principaux momens de la Grace ont été bien marquez par les merveilles que Dieu a faites pour le ſalut éternel de HENRIETTE D'ANGLETERRE ! Pour la donner à l'Egliſe, il a fallu renverſer tout un grand Roiaume. La grandeur de la Maiſon d'où elle eſt ſortie, n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le ſchiſme de ſes Ancêtres; diſons des derniers de ſes Ancêtres, puiſque tout ce qui les précede, à remonter juſqu'aux premiers temps, eſt ſi pieux & ſi Catholique. Mais ſi les lois de l'Etat s'oppoſent à ſon ſalut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour l'affranchir de ces loix. Il met les ames à ce prix; il remuë le ciel & la terre pour enfanter ſes éleûs; & comme rien ne lui eſt cher que ces enfans de ſa dilection éternelle, que ces membres inſéparables de ſon Fils bien-aimé,

rien ne lui coûte, pourveû qu'il les ſauve. Nôtre Princeſſe eſt perſécutée avant que de naître, delaiſſée auſſitôt que miſe au monde, arrachée en naiſſant à la piété d'une Mere Catholique, captive dés le berceau des ennemis implacables de ſa Maiſon, & ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'Egliſe; par conſequent deſtinée premiérement par ſa glorieuſe naiſſance, & enſuite par ſa malheureuſe captivité, à l'erreur & à l'heréſie. Mais le ſceau de Dieu étoit ſur elle. Elle pouvoit dire avec le Prophete: *Mon pere & ma mere m'ont abandonnée; mais le Seigneur m'a receuë en ſa protection.* Délaiſſée de toute la terre dés ma naiſſance, *je fus comme jettée entre les bras de ſa providence paternelle; & dés le ventre de ma mere, il ſe déclara mon Dieu.* Ce fut à cette garde fidele que la Reine ſa mere commit ce précieux dépoſt. Elle ne fut point trompée dans ſa confiance. Deux ans aprés, un coup impréveu, & qui tenoit du miracle, delivra la Princeſſe des mains des rebelles. Malgré les tempeſtes de l'Ocean, & les agitations encore plus violentes de la Terre, Dieu la prenant ſur ſes ailes, comme l'aigle prend ſes petits, la porta lui-même dans ce Roiaume; lui-même la poſa dans le ſein de la Reine ſa mere, ou plûtôt dans le ſein de l'Egliſe Catholique. Là elle apprit les maximes de la piété veritable, moins par les inſtructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande & religieuſe Reine. Elle a imité ſes pieuſes liberalitez. Ses aumônes toûjours abondantes ſe ſont répanduës principalement ſur les Catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidele protectrice. Digne fille de Saint Edoüard & de Saint Louïs, elle s'attacha du fond de ſon cœur à la Foi de ces deux grands Rois. Qui pourroit aſſez exprimer le zele dont elle brûloit pour le rétabliſſement de cette Foi dans le Roiaume d'Angle-

terre, où l'on en conſerve encore tant de précieux monumens? Nous ſçavons qu'elle n'euſt pas craint d'expoſer ſa vie pour un ſi pieux deſſein : Et le Ciel nous l'a ravie! O Dieu! que prépare ici vôtre éternelle Providence? Me permettrez vous, ô Seigneur, d'enviſager en tremblant vos ſaints & redoutables conſeils? Eſt-ce que les temps de confuſion ne ſont pas encore accomplis? Eſt-ce que le crime qui fit ceder vos veritez ſaintes à des paſſions malheureuſes, eſt encore devant vos yeux, & que vous ne l'avez pas aſſez puni par un aveuglement de plus d'un ſiécle? Nous raviſſez-vous Henriette, par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la Reine Marie, & ſon regne ſi favorable à l'Egliſe? Ou bien voulez vous triompher ſeul? Et en nous ôtant les moiens dont nos deſirs ſe flattoient, reſervez vous dans les temps marquez par vôtre Prédeſtination éternelle, de ſecrets retours à l'Etat & à la Maiſon d'Angleterre? Quoi qu'il en ſoit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuſes prémices en la perſonne de cette Princeſſe. Puiſſe toute ſa Maiſon & tout le Roiaume ſuivre l'exemple de ſa Foi. Ce grand Roi, qui remplit de tant de vertus le Trône de ſes Ancêtres, & fait loüer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas nôtre zele, ſi nous ſouhaitons devant Dieu que lui & tous ſes peuples ſoient comme nous. *Opto apud Deum, non tantùm te, ſed etiam omnes fieri tales, qualis & ego ſum.* Ce ſouhait eſt fait pour les Rois, & Saint Paul étant dans les fers le fit la premiére fois en faveur du Roi Agrippa; mais Saint Paul en exceptoit ſes liens, *exceptis vinculis his :* & nous, nous ſouhaitons principalement, que l'Angleterre trop libre dans ſa croiance, trop licentieuſe dans ſes ſentimens, ſoit enchaînée comme nous de ces

bienheureux liens, qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ſes penſées, en le captivant ſous l'autorité du Saint Eſprit & de l'Egliſe.

Aprés vous avoir expoſé le premier effet de la Grace de Jesus-Christ en nôtre Princeſſe, il me reſte, Messieurs, de vous faire conſiderer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'eſt par cette derniére grace que la mort change de nature pour les Chrétiens, puiſqu'au lieu qu'elle ſembloit eſtre faite pour nous dépouïller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir, & nous aſſûre éternellement la poſſeſſion des biens veritables. Tant que nous ſommes detenus dans cette demeure mortelle, nous vivons aſſujetis aux changemens, parce que, ſi vous me permettez de parler ainſi, c'eſt la Loi du païs que nous habitons; & nous ne poſſedons aucun bien, même dans l'ordre de la Grace, que nous ne puiſſions perdre un moment aprés par la mutabilité naturelle de nos deſirs. Mais auſſi-tôt qu'on ceſſe pour nous de compter les heures, & de meſurer nôtre vie par les jours & par les années, ſortis des figures qui paſſent, & des ombres qui diſparoiſſent, nous arrivons au regne de la verité, où nous ſommes affranchis de la Loi des changemens. Ainſi nôtre ame n'eſt plus en peril; nos réſolutions ne vacillent plus; la mort, ou plûtôt la Grace de la perſeverance finale, a la force de les fixer : & de même que le Teſtament de Jesus-Christ, par lequel il ſe donne à nous, eſt confirmé à jamais, ſuivant le droit des Teſtamens & la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin Teſtateur; ainſi la mort du fidele fait que ce bienheureux Teſtament, par lequel de nôtre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, Messieurs, ſi je vous fais voir encore une fois Madame aux priſes avec la mort, n'apprehendez rien pour elle;

quelque cruelle que la mort vous paroiſſe, elle ne doit ſervir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la Grace, & ſceller en cette Princeſſe le conſeil de ſon éternelle prédeſtination. Voions donc ce dernier combat; mais encore un coup affermiſſons nous. Ne mêlons point de foibleſſe à une ſi forte action, & ne deshonorons point par nos larmes une ſi belle victoire. Voulez vous voir combien la Grace qui a fait triompher MADAME a été puiſſante? Voiez combien la mort a été terrible. Premiérement elle a plus de priſe ſur une Princeſſe qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeuneſſe! Que de joie elle enleve à cette fortune! Que de gloire elle ôte à ce merite! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle? C'eſt ramaſſer toutes ſes forces, c'eſt unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus impréveuë. Mais quoi que ſans menacer, & ſans avertir elle ſe faſſe ſentir toute entiere dés le premier coup, elle trouve la Princeſſe prête. La Grace plus active encore l'a déjà miſe en défenſe. Ni la gloire, ni la jeuneſſe n'auront un ſoûpir. Un regret immenſe de ſes pechez ne lui permet pas de regretter autre choſe. Elle demande le Crucifix ſur lequel elle avoit veû expirer la Reine ſa belle-mere, comme pour y recueïllir les impreſſions de conſtance & de piété, que cette ame vraiment Chrétienne y avoit laiſſées avec les derniers ſoûpirs. A la veuë d'un ſi grand objet, n'attendez pas de cette Princeſſe des diſcours étudiez & magnifiques : une ſainte ſimplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : *O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toûjours mis en vous ma confiance?* Elle s'afflige, elle ſe raſſûre, elle confeſſe humblement, & avec tous les ſentimens d'une profonde douleur, que de ce jour ſeulement elle com-

mence à connoître Dieu, n'appellant pas le connoître que de regarder encore tant ſoit peu le monde. Qu'elle nous parut au deſſus de ces lâches Chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort, quand ils préparent leur confeſſion; qui ne reçoivent les Saints Sacremens que par force : dignes certes de recevoir pour leur jugement ce miſtére de piété, qu'ils ne reçoivent qu'avec repugnance. MADAME appelle les Prêtres plûtôt que les Médecins. Elle demande d'elle-même les Sacremens de l'Egliſe; la penitence avec compunction; l'Euchariſtie avec crainte, & puis avec confiance; la ſainte Onction des mourans avec un pieux empreſſement. Bien loin d'en être effraiée, elle veut la recevoir avec connoiſſance : elle écoute l'explication de ces ſaintes cerémonies, de ces priéres Apoſtoliques, qui par une eſpéce de charme divin ſuſpendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai veû ſouvent) à qui les écoute avec foi; elle les ſuit, elle s'y conforme; on lui voit paiſiblement preſenter ſon corps à cette huile ſacrée, ou plûtôt au Sang de JESUS, qui coule ſi abondamment avec cette précieuſe liqueur. Ne croiez pas que ſes exceſſives & inſupportables douleurs aient tant ſoit peu troublé ſa grande ame. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquerans. MADAME m'a fait connoître la vérité de cette parole du Sage : *Le patient vaut mieux que le brave; & celui qui domte ſon cœur, vaut mieux que celui qui prend des Villes.* Combien a-t-elle été maîtreſſe du ſien? Avec quelle tranquillité a-t-elle ſatisfait à tous ſes devoirs? Rappelez en vôtre penſée ce qu'elle dit à MONSIEUR. Quelle force! quelle tendreſſe! O paroles qu'on voioit ſortir de l'abondance d'un cœur qui ſe ſent au deſſus de tout; paroles que la mort preſente, & Dieu plus preſent encore, ont conſacrées; ſincere

production d'une ame, qui tenant au Ciel, ne doit plus rien à la Terre que la verité, vous vivrez éternellement dans la memoire des hommes, mais ſur tout, vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. MADAME ne peut plus réſiſter aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle eſt contrainte de céder. Elle prie MONSIEUR de ſe retirer, parce qu'elle ne veut plus ſentir de tendreſſe que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous veû ? Qu'avons-nous oui? Elle ſe conformoit aux ordres de Dieu; elle lui offroit ſes ſouffrances, en expiation de ſes fautes; elle profeſſoit hautement la Foi Catholique, & la Reſurrection des morts, cette précieuſe conſolation des fideles mourans. Elle excitoit le zéle de ceux qu'elle avoit appellez pour l'exciter elle-même, & ne vouloit point qu'ils ceſſaſſent un moment de l'entretenir des veritez Chrétiennes. Elle ſouhaita mille fois d'être plongée au Sang de l'Agneau; c'étoit un nouveau langage que la Grace lui apprenoit. Nous ne voyons en elle, ni cette oſtentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame alarmée, par leſquelles on ſe trompe ſoi-même. Tout étoit ſimple, tout étoit précis, tout étoit tranquille; tout partoit d'une ame ſoumiſe, & d'une ſource ſanctifiée par le Saint Eſprit.

En cét état, MESSIEURS, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette Princeſſe, ſinon qu'il l'affermît dans le bien, & qu'il conſervât en elle les dons de ſa Grace ? Ce grand Dieu nous exauçoit; mais ſouvent, dit Saint Auguſtin, en nous exauçant il trompe heureuſement nôtre prévoiance. La Princeſſe eſt affermie dans le bien d'une maniére plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne vouloit plus expoſer aux illuſions du monde les ſentimens d'une piété ſi ſincére,

il a fait ce que dit le Sage : *Il s'eſt hâté* (En effet, quelle diligence? En neuf heures l'ouvrage eſt accompli) *Il s'eſt hâté de la tirer du milieu des iniquitez*. Voilà, dit le grand Saint Ambroiſe, la merveille de la mort dans les Chrétiens. Elle ne finit pas leur vie; elle ne finit que leur pechez, & les perils où ils ſont expoſez. Nous nous ſommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettoit la Princeſſe, les a ravagez dans la fleur; qu'elle a effacé, pour ainſi dire, ſous le pinceau même un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroiable diligence, dont les premiers traits, dont le ſeul deſſein montroit déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage; ne diſons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, & de l'Hiſtoire qui ſe commençoit le plus noblement. Diſons qu'elle a mis fin aux plus grands perils dont une ame Chrétienne peut être aſſaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la foibleſſe humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princeſſe dans ſa propre gloire? La gloire : Qui a-t-il pour le Chrétien de plus pernicieux & de plus mortel? Quel appas plus dangereux? Quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes? Conſiderez la Princeſſe; repreſentez-vous cét eſprit, qui répandu par tout ſon exterieur, en rendoit les graces ſi vives : tout étoit eſprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle ſçavoit eſtimer les uns ſans fâcher les autres; & quoi que le merite fût diſtingué, la foibleſſe ne ſe ſentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il ſembloit qu'elle eût oublié ſon rang pour ne ſe ſoûtenir que par ſa raiſon. On ne s'appercevoit preſque pas qu'on parlât à une perſonne ſi élevée; on ſentoit ſeulement au fonds de

ſon cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle ſe dépoüilloit ſi obligeamment. Fidele en ſes paroles, incapable de déguiſement, ſûre à ſes amis, par la lumiére & la droiture de ſon eſprit elle les mettoit à couvert des vains ombrages, & ne leur laiſſoit à craindre que leurs propres fautes. Trés-reconnoiſſante des ſervices, elle aimoit à prévenir les injures par ſa bonté; vive à les ſentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de ſa liberalité? Elle donnoit non ſeulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame, qui marquoit tout enſemble, & le mépris du don, & l'eſtime de la perſonne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par ſon ſilence elle relevoit ſes preſens; & cét art de donner agréablement, qu'elle avoit ſi bien pratiqué durant ſa vie, l'a ſuivie, je le ſçai, juſqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes & tant d'aimables qualitez, qui euſt pû lui refuſer ſon admiration? Mais avec ſon credit, avec ſa puiſſance, qui n'euſt voulu s'attacher à elle? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs? c'eſt à dire la ſeule choſe qui reſte à gagner à ceux à qui la naiſſance & la fortune ſemblent tout donner; & ſi cette haute élevation eſt un précipice affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, MESSIEURS, pour me ſervir des paroles fortes du plus grave des Hiſtoriens, *qu'elle alloit être précipitée dans la gloire?* Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne ſont-elles pas expoſées? La gloire, il eſt vrai, les défend de quelques foibleſſes; mais la gloire les défend-t-elle de la gloire même? Ne s'adorent-elles pas ſecretement? Ne veulent-elles pas être adorées? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour propre? Et que ſe peut refuſer la foibleſſe humaine, pendant

que le monde lui accorde tout? N'eſt-ce pas là qu'on apprend à faire ſervir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, & la Vertu, & la Religion, & le Nom de Dieu? La modération que le monde affecte, n'étoufe pas les mouvemens de la vanité; elle ne ſert qu'à les cacher; & plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux ſentimens les plus délicats & les plus dangereux de la fauſſe gloire. On ne compte plus que ſoi-même; & on dit au fonds de ſon cœur : *Je ſuis, & il n'y a que moi ſur la terre.* En cét état, MESSIEURS, la vie n'eſt-elle pas un peril? La mort n'eſt-elle pas une grace? Que ne doit-on craindre de ſes vices, ſi les bonnes qualitez ſont ſi dangereuſes? N'eſt-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abregé les tentations avec les jours de MADAME? De l'avoir arrachée à ſa propre gloire, avant que cette gloire par ſon excés eût mis en hazard ſa modération? Qu'importe que ſa vie ait été ſi courte? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ſes confeſſions plus exactes, ſes entretiens de devotion plus frequens, ſon application plus forte à la piété dans les derniers temps de ſa vie : ce peu d'heures ſaintement paſſées parmi les plus rudes épreuves, & dans les ſentimens les plus purs du Chriſtianiſme, tiennent lieu toutes ſeules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avouë; mais l'operation de la Grace a été forte; mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'eſt l'effet d'un art conſommé de reduire en petit tout un grand ouvrage; & la Grace, cette excellente ouvriére, ſe plaît quelquefois à renfermer en vn jour la perfection d'une longue vie. Je ſçai que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais ſi la temerité inſenſée des hommes abuſe de ſes bontez, ſon bras pour cela n'eſt pas racourci, & ſa main n'eſt pas affoiblie. Je me confie pour MADAME

en cette miſericorde, qu'elle a ſi ſincerement & ſi humblement reclamée. Il ſemble que Dieu ne lui ait conſervé le jugement libre juſques au dernier ſoûpir, qu'afin de faire durer les témoignages de ſa Foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jesus; les bras lui ont manqué plûtôt que l'ardeur d'embraſſer la Croix; j'ai veû ſa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces, pour appliquer ſur ſes lévres ce bienheureux ſigne de nôtre Redemption : n'eſt-ce pas mourir entre les bras & dans le baiſer du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce ſaint Sacrifice pour le repos de Madame, avec une pieuſe confiance. Ce Jesus en qui elle a eſpéré, dont elle a porté la Croix en ſon corps, par des douleurs ſi cruelles, lui donnera encore ſon Sang, dont elle eſt déjà toute teinte, toute penetrée, par la participation à ſes Sacremens, & par la Communion avec ſes ſouffrances. Mais en priant pour ſon ame, Chre'tiens, ſongeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Et quelle dureté eſt ſemblable à la nôtre, ſi un accident ſi étrange qui devroit nous penetrer juſqu'au fonds de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens? Attendons-nous que Dieu reſſuſcite des morts pour nous inſtruire? Il n'eſt point neceſſaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un ſorte du tombeau; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau, doit ſuffire pour nous convertir. Car ſi nous ſçavons nous connoître, nous confeſſerons, Chre'tiens, que les veritez de l'Eternité ſont aſſez bien établies; nous n'avons rien que de foible à leur oppoſer; c'eſt par paſſion, & non par raiſon, que nous oſons les combattre. Si quelque choſe les empêche de regner ſur nous, ces ſaintes & ſalutaires veritez, c'eſt que le monde nous occupe; c'eſt que les ſens nous enchantent; c'eſt que le

preſent nous entraîne. Faut-il un autre ſpectacle pour nous détromper, & des ſens, & du preſent, & du monde? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en veuë, ni de plus prés, ni plus fortement, la vanité des choſes humaines? Et ſi nos cœurs s'endurciſſent aprés un avertiſſement ſi ſenſible, que lui reſte-t-il autre choſe, que de nous fraper nous mêmes ſans miſericorde? Prévenons un coup ſi funeſte, & n'attendons pas toûjours des miracles de la Grace. Il n'eſt rien de plus odieux à la ſouveraine Puiſſance, que de la vouloir forcer par des exemples, & de lui faire une loi de ſes graces & de ſes faveurs. Recevez donc ſans differer ſes inſpirations, & ne tardez pas à vous convertir. Quoi? Le charme de ſentir eſt-il ſi fort que nous ne puiſſions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines, ſeront-ils ſatisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire paſſera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, & leurs dignitez peut-être à leurs envieux? Que ſi nous ſommes affûrez qu'il viendra vn dernier jour, où la mort nous forcera de confeſſer toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriſer par raiſon, ce qu'il faudra un jour mépriſer par force? Et quel eſt nôtre aveuglement, ſi toûjours avançans vers nôtre fin, & plûtôt mourans que vivans, nous attendons les derniers ſoûpirs pour prendre les ſentimens que la ſeule penſée de la mort nous devroit inſpirer à tous les momens de nôtre vie? Commencez aujourd'hui à mépriſer les faveurs du monde : & toutes les fois que vous ſerez dans ces lieux auguſtes, dans ces ſuperbes Palais, à qui Madame donnoit un éclat, que vos yeux recherchent encore; toutes les fois, que regardant cette grande place qu'elle rempliſſoit ſi bien, vous ſentirez

qu'elle y manque : ſongez que cette gloire que vous admiriez faiſoit ſon peril en cette vie, & que dans l'autre elle eſt deveneuë le ſujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la raſſûrer que cette ſincere reſignation qu'elle a euë aux ordres de Dieu, & les ſaintes humiliations de la Penitence.

EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROI.

PAR Lettres Patentes du Roi, données à Paris le 12. Octobre 1670. ſignées d'ALENCÉ, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune, il eſt permis à SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY Imprimeur de Sa Majeſté, & Directeur de ſon Imprimerie Roiale du Louvre, d'imprimer *l'Oraiſon Funébre de* MADAME, *Ducheſſe d'Orleans, prononcée à Saint Denis par Monſeigneur* L'EVESQUE DE CONDOM : Avec défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, ou faire imprimer ladite Oraiſon Funébre, ſous les peines portées par leſdites Lettres.

ORAISON FUNEBRE

DE

MARIE TERESE

D'AUSTRICHE

INFANTE D'ESPAGNE

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE

Prononcée à Saint Denis
le premier de Septembre 1683.

Par MESSIRE JACQUES BENIGNE BOSSUET

Evesque de Meaux,
Conseiller du Roy en ses Conseils,
Cy-devant Précepteur de Monseigneur LE DAUPHIN, Premier Aumosnier
de Madame LA DAUPHINE.

A PARIS

CHEZ SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY
IMPRIMEUR DU ROY, RUË S. JACQUES
Aux Cicognes
M. DC. LXXXIII.
Avec Privilege de Sa Maiesté

ORAISON FUNEBRE
DE MARIE TERESE
D'AUSTRICHE,
INFANTE D'ESPAGNE,
REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Sine macula enim ſunt ante thronum Dei.
Apoc. 14. 5.

Ils ſont ſans tache devant le thrône de Dieu.
Paroles de l'Apoſtre Saint Jean dans ſa révelation, *chap. 14.*

MONSEIGNEUR,

QUELLE aſſemblée l'Apoſtre Saint Jean nous fait paroiſtre. Ce grand Prophete nous ouvre le Ciel, & noſtre Foy y découvre *ſur la ſainte montagne de Sion,* dans la partie la plus élevée de la Jéruſalem bienheureuſe, l'Agneau qui oſte le peché du monde, avec une compagnie digne de luy. C'eſt ceux dont il eſt écrit au commencement de l'Apocalypſe : *Il y a dans l'Egliſe de Sardis un petit nombre de Fideles*, *pauca nomina*,

qui n'ont pas ſouïllé leurs veſtemens : ces riches veſtemens dont le Bapteſme les a reveſtus; veſtemens qui ne ſont rien moins que Jeſus-Chriſt meſme, ſelon ce que dit l'Apoſtre : *Vous tous qui avez eſté baptiſez, vous avez eſté reveſtus de Jeſus-Chriſt.* Ce petit nombre cheri de Dieu pour ſon innocence & remarquable par la rareté d'un don ſi exquis, a ſçeû conſerver ce précieux veſtement, & la grace du Bapteſme. Et quelle ſera la récompenſe d'une ſi rare fidelité? Ecoutez parler le Juſte & le Saint : *Ils marchent*, dit-il, *avec moy*, *reveſtus de blanc, parce qu'ils en ſont dignes;* dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau ſans tache, & de marcher toûjours avec luy, puis que jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans ſa compagnie : ames pures & innocentes; *ames vierges*, comme les appelle Saint Jean, au meſme ſens que Saint Paul diſoit à tous les Fideles de Corinthe : *Je vous ay promis, comme une vierge pudique, à un ſeul homme, qui eſt Jeſus-Chriſt.* La vraye chaſteté de l'ame, la vraye pudeur chreſtienne eſt de rougir du peché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jeſus-Chriſt, & de tenir toûjours ſes ſens épurez de la corruption du ſiecle. C'eſt dans cette troupe innocente & pure que la Reine a eſté placée : l'horreur qu'elle a toûjours eû du peché luy a merité cét honneur. La Foy qui pénetre juſqu'aux Cieux nous la fait voir aujourd'huy dans cette bienheureuſe compagnie. Il me ſemble que je reconnois cette modeſtie, cette paix, ce recueïllement que nous luy voyions devant les Autels, qui inſpiroit du reſpect pour Dieu & pour elle : Dieu ajouſte à ces ſaintes diſpoſitions le tranſport d'une joye celeſte. La mort ne l'a point changée, ſi ce n'eſt qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante & mortelle. Cette éclatante blancheur, ſymbole de ſon

innocence & de la candeur de ſon ame, n'a fait, pour ainſi parler, que paſſer au dedans où nous la voyons rehauſſée d'une lumiere divine. *Elle marche avec l'Agneau, car elle en eſt digne.* La ſincerité de ſon cœur ſans diſſimulation & ſans artifice la range au nombre de ceux dont Saint Jean a dit dans les paroles qui précedent celles de mon texte, que *le menſonge ne s'eſt point trouvé en leur bouche,* ni aucun déguiſement dans leur conduite : *ce qui fait qu'on les voit ſans tache devant le thrône de Dieu. Sine macula ſunt enim ante thronum Dei.* En effet, elle eſt ſans reproche devant Dieu & devant les hommes : la médiſance ne peut attaquer aucun endroit de ſa vie depuis ſon enfance juſqu'à ſa mort ; & une gloire ſi pure, une ſi belle réputation eſt un parfum précieux qui réjoûït le Ciel & la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand ſpectacle. Pouvois-je mieux eſſuyer vos larmes, celles des Princes qui vous environnent, & de cette Auguſte Aſſemblée, qu'en vous faiſant voir au milieu de cette troupe reſplendiſſante, & dans cét état glorieux une Mere ſi cherie & ſi regretée ? Louis meſme, dont la conſtance ne peut vaincre ſes juſtes douleurs, les trouveroit plus traitables dans cette penſée. Mais ce qui doit eſtre voſtre unique conſolation, doit auſſi, Monseigneur, eſtre voſtre exemple ; & ravi de l'éclat immortel d'une vie toûjours ſi reglée, & toûjours ſi irreprochable, vous devez en faire paſſer toute la beauté dans la voſtre.

Qu'il eſt rare, Chrestiens, qu'il eſt rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes ! mais ſur tout, qu'il eſt rare de la trouver parmi les Grands ! *Ceux que vous voyez reveſtus d'une robe blanche, ceux-là,* dit Saint Jean, *viennent d'une grande affliction, de tribulatione magna ;* afin que nous entendions que cette divine blancheur ſe forme ordinairement ſous la croix,

& rarement dans l'éclat trop plein de tentation, des grandeurs humaines.

Et toutefois il eſt vray, MESSIEURS, que Dieu, par un miracle de ſa Grace, ſe plaiſt à choiſir parmi les Rois, de ces ames pures. Tel a eſté Saint Louïs, toûjours pur & toûjours ſaint dés ſon enfance, & MARIE TERESE ſa fille a eû de luy ce bel héritage.

Entrons, MESSIEURS, dans les deſſeins de la Providence, & admirons les bontez de Dieu qui ſe répandent ſur nous & ſur tous les peuples dans la prédeſtination de cette Princeſſe. Dieu l'a élevée au faiſte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté & la perpetuelle régularité de ſa vie plus éclatante & plus exemplaire. Ainſi ſa vie & ſa mort également pleines de ſainteté & de grace, deviennent l'inſtruction du genre humain. Noſtre ſiecle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyoit nulle part dans une ſi haute élevation une pareille pureté. C'eſt ce rare & merveilleux aſſemblage que nous aurons à conſiderer dans les deux parties de ce diſcours. Voicy en peu de mots ce que j'ay à dire de la plus pieuſe des Reines, & tel eſt le digne abregé de ſon éloge : Il n'y a rien que d'auguſte dans ſa perſonne, il n'y a rien que de pur dans ſa vie. Accourez peuples : venez contempler dans la premiere place du monde la rare & majeſtueuſe beauté d'une vertu toûjours conſtante. Dans une vie ſi égale, il n'importe pas à cette Princeſſe où la mort frape ; on n'y voit point d'endroit foible par où elle puſt craindre d'eſtre ſurpriſe : toûjours vigilante, toûjours attentive à Dieu & à ſon ſalut, ſa mort ſi précipitée & ſi effroyable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainſi ſon élevation ne ſervira qu'à faire voir à tout l'Univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans ſon enceinte, cette importante verité : qu'il n'y a rien

de ſolide, ni de vrayment grand parmi les hommes que d'éviter le peché, & que la ſeule précaution contre les attaques de la mort, c'eſt l'innocence de la vie. C'eſt, Messieurs, l'inſtruction que nous donne dans ce tombeau, ou pluſtoſt du plus haut des Cieux, Tres-Haute, Tres-Excellente, Tres-Puissante, et Tres-Chrestienne Princesse Marie Terese d'Austriche, Infante d'Espagne, Reine de France et de Navarre.

Je n'ay pas beſoin de vous dire que c'eſt Dieu qui donne les grandes naiſſances, les grands mariages, les enfans, la poſterité. C'eſt luy qui dit à Abraham : *Les Rois ſortiront de vous*, & qui fait dire par ſon Prophete à David : *Le Seigneur vous fera une maiſon. Dieu qui d'un ſeul homme a voulu former tout le genre humain*, comme dit Saint Paul, & de cette ſource commune *le répandre ſur toute la face de la terre*, en a veû & prédeſtiné dés l'éternité les alliances & les diviſions, *marquant les temps*, pourſuit-il, *& donnant des bornes à la demeure des peuples*, & enfin un cours reglé à toutes ces choſes. C'eſt donc Dieu qui a voulu élever la Reine par une auguſte naiſſance à un auguſte mariage, afin que nous la viſſions honorée au deſſus de toutes les femmes de ſon ſiecle, pour avoir eſté cherie, eſtimée, & trop toſt, helas, regretée par le plus grand de tous les hommes !

Que je mépriſe ces Philoſophes, qui meſurant les conſeils de Dieu à leurs penſées ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reſte ſe dévelope comme il peut? Comme s'il avoit à noſtre maniere des veûës générales & confuſes, & comme ſi la ſouveraine Intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ſes deſſeins les choſes particulieres qui ſeules ſubſiſtent veritablement. N'en doutons pas, Chrestiens : Dieu a préparé dans ſon conſeil éternel les premieres familles qui ſont

la ſource des nations, & dans toutes les nations les qualitez dominantes qui en devoient faire la fortune. Il a auſſi ordonné dans les nations les familles particulieres dont elles ſont compoſées, mais principalement celles qui devoient gouverner ces nations, & en particulier dans ces familles tous les hommes par leſquels elles devoient ou s'élever, ou ſe ſouſtenir, ou s'abbatre.

C'eſt par la ſuite de ces conſeils que Dieu a fait naiſtre les deux puiſſantes Maiſons d'où la Reine devoit ſortir, celle de France & celle d'Auſtriche, dont il ſe ſert pour balancer les choſes humaines : juſqu'à quel degré & juſqu'à quel temps, il le ſçait, & nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture que Dieu donne aux Maiſons Royales certains caracteres propres, comme celuy que les Syriens, quoy qu'ennemis des Rois d'Iſraël, leur attribuent par ces paroles : *Nous avons appris que les Rois de la Maiſon d'Iſraël ſont clemens.*

Je n'examineray pas les caracteres particuliers qu'on a donnez aux Maiſons de France & d'Auſtriche : & ſans dire que l'on redoutoit davantage les conſeils de celle d'Auſtriche, ni qu'on trouvoit quelque choſe de plus vigoureux dans les armes & dans le courage de celle de France, maintenant que par une grace particuliere ces deux caracteres ſe réüniſſent viſiblement en noſtre faveur, je remarqueray ſeulement ce qui faiſoit la joye de la Reine, c'eſt que Dieu avoit donné à ces deux Maiſons d'où elle eſt ſortie, la pieté en partage ; de ſorte que *ſanctifiée*, qu'on m'entende bien, c'eſt-à-dire conſacrée à la ſainteté par ſa naiſſance ſelon la doctrine de Saint Paul, elle diſoit avec cét Apoſtre : *Dieu, que ma famille a toûjours ſervi*, & à qui je ſuis dédiée *par mes Anceſtres: Deus cui ſervio à progenitoribus.*

Que s'il faut venir au particulier de l'auguſte Maiſon d'Auſtriche, que peut-on voir de plus illuſtre que ſa

defcendance immediate, où durant l'efpace de quatre cens ans on ne trouve que des Rois & des Empereurs, & une fi grande affluence de Maifons Royales, avec tant d'Etats & tant de Royaumes, qu'on a préveû il y a long-temps qu'elle en feroit furchargée ?

Qu'eft-il befoin de parler de la Tres-Chreftienne Maifon de France, qui par fa noble conftitution eft incapable d'eftre affujetie à une famille étrangere : qui eft toûjours dominante dans fon Chef : qui feule dans tout l'Univers & dans tous les fiecles fe voit aprés fept cens ans d'une Royauté établie (fans compter ce que la grandeur d'une fi haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux obfervateurs des antiquitez) feule, dis-je, fe voit aprés tant de fiecles encore dans fa force & dans fa fleur, & toûjours en poffeffion du Royaume le plus illuftre qui fut jamais fous le foleil, & devant Dieu & devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inalterable dans la Foy ; & devant les hommes, d'une fi grande dignité, qu'il a pû perdre l'Empire fans perdre fa gloire ni fon rang ?

La Reine a eû part à cette Grandeur, non feulement par la riche & fiere Maifon de Bourgogne, mais encore par Ifabelle de France fa mere, digne fille de Henri le Grand, & de l'aveu de l'Efpagne, la meilleure Reine, comme la plus regretée, qu'elle euft jamais veûë fur le thrône : trifte rapport de cette Princeffe avec la Reine fa fille. Elle avoit à peine quarante-deux ans quand l'Efpagne la pleura ; & pour noftre malheur la vie de Marie Terese n'a guéres eû un plus long cours. Mais la fage, la courageufe & la pieufe Ifabelle devoit une partie de fa gloire aux malheurs de l'Efpagne, dont on fçait qu'elle trouva le remede par un zele & par des confeils qui ranimerent les Grands & les peuples, &, fi on le peut dire, le Roy mefme. Ne nous plaignons pas,

Chrestiens, de ce que la Reine ſa fille dans un état plus tranquille donne auſſi un ſujet moins vif à nos diſcours, & contentons-nous de penſer que dans des occaſions auſſi malheureuſes dont Dieu nous a préſervez, nous y euſſions pû trouver les meſmes reſſources.

Avec quelle application & quelle tendreſſe Philippe IV. ſon pere ne l'avoit-il pas élevée! On la regardoit en Eſpagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant; car c'eſt ainſi qu'on y appelle la Princeſſe qu'on reconnoiſt comme héritiere de tant de Royaumes. Dans cette veûë on approcha d'elle tout ce que l'Eſpagne avoit de plus vertueux & de plus habile. Elle ſe vit, pour ainſi parler, dés ſon enfance toute environnée de vertus; & on voyoit paroiſtre en cette jeune Princeſſe plus de belles qualitez qu'elle n'attendoit de couronnes. Philippe l'éleve ainſi pour ſes Eſtats : Dieu qui nous aime la deſtine à Louis.

Ceſſez, Princes & Potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce Mariage. Que l'Amour qui ſemble auſſi le vouloir troubler, cede luy-meſme. L'Amour peut bien remuer le cœur des Heros du monde; il peut bien y ſoulever des tempeſtes & y exciter des mouvemens qui faſſent trembler les Politiques, & qui donnent des eſperances aux inſenſez : mais il y a des ames d'un ordre ſuperieur à ſes loix, à qui il ne peut inſpirer des ſentimens indignes de leur rang. Il y a des meſures priſes dans le Ciel qu'il ne peut rompre; & l'Infante non-ſeulement par ſon auguſte naiſſance, mais encore par ſa vertu & par ſa réputation eſt ſeule digne de Louis.

C'eſtoit *la femme prudente qui eſt donnée proprement par le Seigneur*, comme dit le Sage. Pourquoy *donnée proprement par le Seigneur*, puis que c'eſt le Seigneur qui donne tout; & quel eſt ce merveilleux avantage qui

merite d'eſtre attribué d'une façon ſi particuliere à la divine bonté? Il ne faut pour l'entendre que conſiderer ce que peut dans les Maiſons la prudence temperée d'une femme ſage pour les ſouſtenir, pour y faire fleurir dans la pieté la veritable ſageſſe, & pour calmer des paſſions violentes qu'une réſiſtance emportée ne feroit qu'aigrir.

Iſle pacifique où ſe doivent terminer les differends de deux grands Empires à qui tu ſers de limites : Iſle éternellement mémorable par les Conferences de deux grands Miniſtres; où l'on vit développer toutes les adreſſes & tous les ſecrets d'une politique ſi differente; où l'un ſe donnoit du poids par ſa lenteur, & l'autre prenoit l'aſcendant par ſa pénetration : auguſte Journée où deux fieres nations long-temps ennemies, & alors réconciliées par Marie Terese s'avancent ſur leurs confins, leurs Rois à leur teſte, non plus pour ſe combattre, mais pour s'embraſſer; où ces deux Rois avec leur Cour d'une grandeur, d'une politeſſe, & d'une magnificence auſſi-bien que d'une conduite ſi differente, furent l'un à l'autre & à tout l'Univers un ſi grand ſpectacle : Feſtes ſacrées, Mariage fortuné, Voile nuptial, Benediction, Sacrifice, puis-je meſler aujourd'huy vos céremonies & vos pompes avec ces pompes funebres, & le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Eſpagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tous les uns & les autres; & Marie Terese perit pour toute la terre. L'Eſpagne pleuroit ſeule : maintenant que la France & l'Eſpagne meſlent leurs larmes, & en verſent des torrens, qui pourroit les arreſter? Mais ſi l'Eſpagne pleuroit ſon Infante qu'elle voyoit monter ſur le thrône le plus glorieux de l'Univers, quels ſeront nos gemiſſemens à la veûë de ce tombeau, où tous enſemble nous ne

voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taiſons-nous : ce n'eſt pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je poſe les fondemens des inſtructions que je veux graver dans vos cœurs : auſſi-bien la vanité des choſes humaines tant de fois étalée dans cette chaire, ne ſe montre que trop d'elle-meſme ſans le ſecours de ma voix, dans ce Sceptre ſitoſt tombé d'une ſi royale main, & dans une ſi haute Majeſté ſi promptement diſſipée.

Mais ce qui en faiſoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une Reine ſi grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du Roy & par le continuel accroiſſement de ſa gloire. Sous luy la France a appris à ſe connoiſtre. Elle ſe trouve des forces que les ſiecles précedens ne ſçavoient pas : l'ordre & la diſcipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les François peuvent tout, c'eſt que leur Roy eſt par tout leur Capitaine ; & aprés qu'il a choiſi l'endroit principal qu'il doit animer par ſa valeur, il agit de tous coſtez par l'impreſſion de ſa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puis qu'en mépriſant les ſaiſons, il a oſté juſqu'à la défenſe à ſes ennemis. Les ſoldats ménagez & expoſez quand il faut, marchent avec confiance ſous ſes étendarts : nul fleuve ne les arreſte, nulle forterreſſe ne les effraye. On ſçait que Louis foudroye les villes plûtoſt qu'il ne les aſſiege, & tout eſt ouvert à ſa puiſſance.

Les Politiques ne ſe meſlent plus de deviner ſes deſſeins. Quand il marche, tout ſe croit également menacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une expedition redoutable à ſes ennemis. Gand tombe avant qu'on penſe à le munir : Louis y vient par de longs détours ; & la Reine qui l'accompagne au cœur de l'hyver, joint au plai-

ſir de le ſuivre celuy de ſervir ſecrettement à ſes deſſeins.

Par les ſoins d'un ſi grand Roy, la France entiere n'eſt plus, pour ainſi parler, qu'une ſeule forteresſe qui montre de tous coſtez un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle eſt capable de tenir la paix avec ſeûreté dans ſon ſein, mais auſſi de porter la guerre par tout où il faut, & de fraper de prés & de loin avec une égale force. Nos ennemis le ſçavent bien dire, & nos alliez ont reſſenti dans le plus grand éloignement, com bien la main de Louis eſtoit ſecourable.

Avant luy, la France preſque ſans vaiſſeaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le Levant juſqu'au Couchant de nos Flotes victorieuſes, & la hardieſſe Françoiſe porte par tout la terreur avec le nom de Louis. Tu cederas, ou tu tomberas ſous ce vainqueur, Alger riche des dépouïlles de la Chreſtienté. Tu diſois en ton cœur avare ; Je tiens la mer ſous mes loix, & les nations ſont ma proye. La legereté de tes vaiſſeaux te donnoit de la confiance : mais tu te verras attaquée dans tes murailles, comme un oiſeau raviſſant qu'on iroit chercher parmi ſes rochers & dans ſon nid, où il partage ſon butin à ſes petits. Tu rends déja tes eſclaves. Louis a briſé les fers dont tu accablois ſes Sujets qui ſont nez pour eſtre libres ſous ſon glorieux Empire. Tes maiſons ne ſont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toy-meſme, & tu ne ſçais comment aſſouvir ta rage impuiſſante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les Pilotes étonnez s'écrient par avance, *Qui eſt ſemblable à Tyr? & toutefois elle s'eſt tuë dans le milieu de la mer ;* & la navigation va eſtre aſſeûrée par les armes de Louis.

L'éloquence s'eſt épuiſée à loûër la ſageſſe de ſes loix & l'ordre de ſes Finances. Que n'a-t-on pas dit de

ſa fermeté, à laquelle nous voyons ceder juſqu'à la fureur des Duels? La ſévere Juſtice de Louis jointe à ſes inclinations bienfaiſantes fait aimer à la France l'autorité ſous laquelle heureuſement réünie elle eſt tranquille & victorieuſe. Qui veut entendre combien la raiſon préſide dans les conſeils de ce Prince, n'a qu'à preſter l'oreille quand il luy plaiſt d'en expliquer les motifs. Je pourrois icy prendre à témoin les ſages Miniſtres des Cours étrangeres, qui le trouvent auſſi convaincant dans ſes diſcours que redoutable par ſes armes. La nobleſſe de ſes expreſſions vient de celle de ſes ſentimens, & ſes paroles préciſes ſont l'image de la juſteſſe qui regne dans ſes penſées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur ſurprenante luy ouvre les cœurs, & donne je ne ſçay comment un nouvel éclat à la Majeſté qu'elle tempere.

N'oublions pas ce qui faiſoit la joye de la Reine. Louis eſt le rempart de la Religion : c'eſt à la Religion qu'il fait ſervir ſes armes redoutées par mer & par terre. Mais ſongeons qu'il ne l'établit par tout au dehors que parce qu'il la fait regner au dedans & au milieu de ſon cœur. C'eſt là qu'il abbat des ennemis plus terribles que ceux que tant de Puiſſances jalouſes de ſa grandeur, & l'Europe entiere pourroit armer contre luy. Nos vrais ennemis ſont en nous-meſmes, & Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les Temples de l'Héreſie : ce qu'il renverſe au dedans eſt un ſacrifice bien plus agréable; & l'ouvrage du Chreſtien, c'eſt de détruire les paſſions qui feroient de nos cœurs un Temple d'Idoles. Que ſerviroit à Louis d'avoir étendu ſa gloire par tout où s'étend le genre humain? Ce ne luy eſt rien d'eſtre l'homme que les autres hommes admirent : il veut eſtre, avec David, *l'homme ſelon le cœur de Dieu.*

C'eſt pourquoy Dieu le benit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, ſi ce n'eſt qu'on veuïlle compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, & les bornes qu'il a données à ſa puiſſance. Adorez donc, O GRAND ROY, celuy qui vous fait regner, qui vous fait vaincre, & qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inſpire, des ſentimens ſi moderez! Puiſſe la Chreſtienté ouvrir les yeux, & reconnoiſtre le vengeur que Dieu luy envoye. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juſte punition de nos pechez! pendant, dis-je, qu'elle eſt ravagée par les Infideles qui pénetrent juſqu'à ſes entrailles; que tarde-t-elle à ſe ſouvenir & des ſecours de Candie, & de la fameuſe Journée du Raab, où LOUIS renouvella dans le cœur des Infideles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes Françoiſes fatales à leur tyrannie, & par des exploits inouïs devint le rempart de l'Auſtriche dont il avoit eſté la terreur?

Ouvrez donc les yeux, CHRESTIENS, & regardez ce Heros, dont nous pouvons dire, comme Saint Paulin diſoit du Grand Theodoſe, que nous voyons en LOUIS, *non un Roy, mais un ſerviteur de Jeſus-Chriſt, & un Prince qui s'éleve audeſſus des hommes plus encore par ſa Foy que par ſa Couronne. In Theodoſio non Imperatorem, ſed Chriſti ſervum, nec regno, ſed fide Principem prædicamus.*

C'eſtoit, MESSIEURS, d'un tel Heros que MARIE TERESE devoit partager la gloire d'une façon particuliere, puis que non contente d'y avoir part comme compagne de ſon thrône, elle ne ceſſoit d'y contribuer par la perſeverance de ſes vœux.

Pendant que ce grand Roy la rendoit la plus illuſtre de toutes les Reines, vous la faiſiez, MONSEIGNEUR, la plus illuſtre de toutes les Meres. Vos reſpects l'ont

conſolée de la perte de ſes autres enfans. Vous les luy avez rendus : elle s'eſt veûë renaiſtre dans ce Prince qui fait vos délices & les noſtres ; & elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguſte Princeſſe, qui par ſon rare mérite autant que par les droits d'un nœud ſacré ne fait avec vous qu'un meſme cœur. Si nous l'avona admirée dés le moment qu'elle parut, le Roy a confirmé noſtre jugement ; & maintenant devenuë, malgré ſes ſouhaits, la principale décoration d'une Cour dont un ſi grand Roy fait le ſouſtien, elle eſt la conſolation de toute la France.

Ainſi noſtre Reine, heureuſe par ſa naiſſance, qui luy rendoit la pieté auſſi-bien que la grandeur comme héréditaire, par ſa ſainte éducation, par ſon mariage, par la gloire & par l'amour d'un ſi grand Roy, par le mérite & par les reſpects de ſes enfans, & par la vénération de tous les peuples, ne voyoit rien ſur la terre qui ne fuſt audeſſous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, & mes penſées & ma voix ! Que je puiſſe repreſenter à cette auguſte Audiance l'incomparable beauté d'une ame que vous avez toûjours habitée, qui n'a jamais *affligé voſtre Eſprit Saint,* qui jamais n'a perdu *le gouſt du don celeſte ;* afin que nous commencions malheureux pecheurs à verſer ſur nous-meſmes un torrent de larmes, & que ravis des chaſtes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous laſſions d'en pleurer la perte.

A la verité, Chrestiens, quand on voit dans l'Evangile la brebis perduë préferée par le bon Paſteur à tout le reſte du troupeau ; quand on y lit cét heureux retour du Prodigue retrouvé, & ce tranſport d'un pere attendri qui met en joye toute ſa famille : on eſt tenté de croire que la penitence eſt préferée à l'innocence meſme, & que le Prodigue retourné reçoit plus de graces que

ſon aiſné, qui ne s'eſt jamais échapé de la maiſon paternelle. Il eſt l'aiſné toutefois, & deux mots que luy dit ſon pere luy font bien entendre qu'il n'a pas perdu ſes avantages : *Mon fils,* luy dit-il, *vous eſtes toûjours avec moy, & tout ce qui eſt à moy eſt à vous.* Cette parole, MESSIEURS, ne ſe traite gueres dans les chaires, parce que cette inviolable fidelité ne ſe trouve gueres dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puis que noſtre illuſtre ſujet nous y conduit, & qu'elle a une parfaite conformité avec noſtre texte. Une excellente doctrine de Saint Thomas nous la fait entendre, & concilie toutes choſes. Dieu témoigne plus d'amour au juſte toûjours fidele; il en témoigne davantage auſſi au pecheur réconcilié; mais en deux manieres differentes. L'un paroiſtra plus favoriſé, ſi l'on a égard à ce qu'il eſt; & l'autre, ſi l'on remarque d'où il eſt ſorti. Dieu conſerve au juſte un plus grand don; il retire le pecheur d'un plus grand mal. Le juſte ſemblera plus avantagé, ſi l'on peſe ſon mérite; & le pecheur plus cheri, ſi l'on conſidere ſon indignité. Le pere du Prodigue l'explique luy-meſme : *Mon fils, vous eſtes toûjours avec moy, & tout ce qui eſt à moy eſt à vous ;* c'eſt ce qu'il dit à celuy à qui il conſerve un plus grand don : *Il falloit ſe réjoüïr parce que voſtre frere eſtoit mort, & il eſt reſſuſcité ;* c'eſt ainſi qu'il parle de celuy qu'il retire d'un plus grand abiſme de maux. Ainſi les cœurs ſont ſaiſis d'une joye ſoudaine par la grace ineſperée d'un beau jour d'hiver, qui aprés un temps pluvieux vient réjoüïr tout d'un coup la face du monde; mais on ne laiſſe pas de luy préferer la conſtante ſerenité d'une ſaiſon plus benigne : & s'il nous eſt permis d'expliquer les ſentimens du Sauveur par ces ſentimens humains, il s'émeut plus ſenſiblement ſur les pecheurs convertis, qui ſont ſa nouvelle conqueſte; mais il réſerve une plus douce fa-

miliarité aux juſtes, qui ſont ſes anciens & perpetuels amis : puis que s'il dit, parlant du Prodigue : *Qu'on luy rende ſa premiere robe*, il ne luy dit pas toutefois : *Vous eſtes toûjours avec moy ;* ou, comme Saint Jean le répete dans l'Apocalypſe : *Ils ſont toûjours avec l'Agneau, & paroiſſent ſans tache devant ſon thrône. Sine macula ſunt ante thronum Dei.*

Comment ſe conſerve cette pureté dans ce lieu de tentations, & parmi les illuſions des grandeurs du monde, vous l'apprendrez de la Reine. Elle eſt de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypſe : *Celuy qui ſera victorieux, je le feray comme une colonne dans le temple de mon Dieu. Faciam illum columnam in templo Dei mei.* Il en ſera l'ornement, il en ſera le ſouſtien par ſon exemple : il ſera haut, il ſera ferme. Voilà déja quelque image de la Reine, *Il ne ſortira jamais du temple. Foras non egredietur amplius.* Immobile comme une colonne, il aura ſa demeure fixe dans la maiſon du Seigneur, & n'en ſera jamais ſeparé par aucun crime. *Je le feray*, dit Jeſus-Chriſt, & c'eſt l'ouvrage de ma grace. Mais comment affermira-t-il cette colonne ? Ecoutez, voicy le myſtere : & *J'écriray deſſus*, pourſuit le Sauveur : j'éleveray la colonne ; mais en meſme temps je mettray deſſus une inſcription mémorable. Hé, qu'écrirez-vous, ô Seigneur ! Trois noms ſeulement, afin que l'inſcription ſoit auſſi courte que magnifique : *J'y écriray*, dit-il, *le nom de mon Dieu, & le nom de la cité de mon Dieu la nouvelle Jeruſalem, & mon nouveau nom.* Ces noms, comme la ſuite le fera paroiſtre, ſignifient une foy vive dans l'interieur, les pratiques exterieures de la pieté dans les ſaintes obſervances de l'Egliſe, & la frequentation des ſaints Sacremens : trois moyens de conſerver l'innocence, & l'abregé de la vie de noſtre ſainte Princeſſe. C'eſt ce que vous verrez

écrit ſur la colonne, & vous lirez dans ſon inſcription les cauſes de ſa fermeté : & d'abord : *J'y écriray*, dit-il, *le nom de mon Dieu*, en luy inſpirant une Foy vive. C'eſt, MESSIEURS, par une telle Foy que le nom de Dieu eſt gravé profondement dans nos cœurs. Une Foy vive eſt le fondement de la ſtabilité que nous admirons : car d'où viennent nos inconſtances, ſi ce n'eſt de noſtre Foy chancelante ? Parce que ce fondement eſt mal affermi, nous craignons de baſtir deſſus, & nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La Foy ſeule a de quoy fixer l'eſprit vacillant ; car écoutez les qualitez que Saint Paul luy donne : *Fides ſperandarum ſubſtantia rerum.* La *Foy*, dit-il, *eſt une ſubſtance*, un ſolide fondement, un ferme ſouſtien. Mais de quoy ? De ce qui ſe voit dans le monde. Comment donner une conſiſtence, ou, pour parler avec Saint Paul, *une ſubſtance*, & un corps à cette ombre fugitive ? La Foy eſt donc un ſouſtien, mais des choſes *qu'on doit eſperer*. Et quoy encore ? *Argumentum non apparentium. c'eſt une pleine conviction de ce qui ne paroiſt pas*. La Foy doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en ſçay la cauſe ; c'eſt que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'eſt pourquoy tout tombe en ruine dans vos mœurs, & vos ſens trop déciſifs emportent ſi facilement votre raiſon incertaine & irréſoluë. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apoſtre, ſi ce n'eſt, comme il dit ailleurs, une ſoumiſſion de *l'intelligence entierement captivée* ſous l'autorité d'un Dieu qui parle ? Conſiderez la pieuſe Reine devant les Autels ; voyez comme elle eſt ſaiſie de la preſence de Dieu : ce n'eſt pas par ſa ſuite qu'on la connoiſt, c'eſt par ſon attention & par cette reſpectueuſe immobilité qui ne luy permet pas meſme de lever les yeux. Le Sacrement

adorable approche : ha, la Foy du Centurion admirée par le Sauveur mesme, ne fut pas plus vive, & il ne dît pas plus humblement, *Je ne suis pas digne.* Voyez comme elle frape cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres pechez, comme elle abbaisse cette teste auguste devant laquelle s'incline l'Univers. La terre, son origine & sa sepulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir : elle voudroit disparoistre toute entiere devant la Majesté du Roy des Rois. Dieu luy grave par une Foy vive dans le fonds du cœur ce que disoit Isaïe : *Cherchez des antres profonds, cachez-vous dans les ouvertures de la terre devant la face du Seigneur & devant la gloire d'une si haute Majesté.*

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le thrône. O spectacle merveilleux, et qui ravit en admiration le Ciel & la terre ! Vous allez voir une Reine, qui, à l'exemple de David, attaque de tous costez sa propre grandeur, & tout l'orgueïl qu'elle inspire : vous verrez dans les paroles de ce grand Roy la vive peinture de la Reine, & vous en reconnoistrez tous les sentimens : *Domine, non est exaltatum cor meum! O Seigneur, mon cœur ne s'est point haussé!* voilà l'orgueïl attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei ; mes regards ne se sont pas élevez :* en voilà l'ostentation & le faste réprimé. Ha, Seigneur, je n'ay pas eû ce dédain qui empesche de jetter les yeux sur les mortels trop rampans, & qui fait dire à l'ame arrogante : *Il n'y a que moy sur la terre.* Combien estoit éloignée la pieuse Reine de ces regards dédaigneux ; & dans une si haute élevation, qui vit jamais paroistre en cette Princesse ou le moindre sentiment d'orgueïl ou le moindre air de mépris ? David poursuit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me : Je ne marche point dans de vastes pensées, ni dans des merveilles qui me passent.*

Il combat icy les excés où tombent naturellement les grandes puiſſances. L'orgueïl, qui *monte toûjours*, aprés avoir porté ſes prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus ſolide, ou plûtoſt de moins ruineux, pouſſe ſes deſſeins juſqu'à l'extravagance, & donne témerairement dans des projets inſenſez; comme faiſoit ce Roy ſuperbe (digne figure de l'ange rebelle) lors *qu'il diſoit en ſon cœur : Je m'éleveray audeſſus des nuës, je poſeray mon thrône ſur les aſtres, & je ſeray ſemblable au Tres-haut.* Je ne me perds point, dit David, dans de tels excés; & voilà l'orgueïl mépriſé dans ſes égaremens. Mais aprés l'avoir ainſi rabatu dans tous les endroits par où il ſembloit vouloir s'élever, David l'aterre tout-à-fait par ces paroles : *Si*, dit-il, *je n'ay pas eû d'humbles ſentimens, & que j'aye exalté mon ame : Si non humiliter ſentiebam, ſed exaltavi animam meam;* ou, comme traduit Saint Jerôme : *Si non ſilere feci animam meam : Si je n'ay pas fait taire mon ame :* ſi je n'ay pas impoſé ſilence à ces flateuſes penſées qui ſe preſentent ſans ceſſe pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainſi ce beau Pſeaume : *Sicut ablactatus ad matrem ſuam, ſic ablactata eſt anima mea. Mon ame a eſté*, dit-il, *comme un enfant ſevré.* Je me ſuis arraché moy-meſme aux douceurs peu capables de me ſouſtenir, pour donner à mon eſprit une nourriture plus ſolide. Ainſi l'ame ſuperieure domine de tous coſtez cette imperieuſe grandeur, & ne luy laiſſe dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes freres, les Philiſtins défaits, & les Ours meſme dechirez de ſes mains ne ſont rien à comparaiſon de ſa grandeur qu'il a domptée. Mais la ſainte Princeſſe que nous célebrons, l'a égalé dans la gloire d'un ſi beau triomphe.

Elle ſçeût pourtant ſe preſter au monde avec toute la dignité que demandoit ſa grandeur. Les Rois doivent

cét éclat à l'Univers comme le Soleil luy doit ſa lumiere; & pour le repos du genre humain, ils doivent ſouſtenir une majeſté qui n'eſt qu'un rayon de celle de Dieu. Il eſtoit aiſé à la Reine de faire ſentir une grandeur qui luy eſtoit naturelle. Elle eſtoit née dans une Cour où la majeſté ſe plaiſt à paroiſtre avec tout ſon appareil, & d'un pere qui ſçeût conſerver avec une grace, comme avec une jalouſie particuliere, ce qu'on appelle en Eſpagne les couſtumes de qualité & les bienſeances du Palais. Mais elle aimoit mieux temperer la majeſté, & l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainſi nous la voyions courir aux Autels, pour y gouſter avec David un humble repos, & s'enfoncer dans ſon Oratoire, où malgré le tumulte de la Cour elle trouvoit le Carmel d'Elie, le deſert de Jean, & la montagne ſi ſouvent témoin des gemiſſemens de Jeſus.

J'ay appris de Saint Auguſtin que *l'ame attentive ſe fait elle-meſme une ſolitude. Gignit enim ſibi ipſa mentis intentio ſolitudinem.* Mais, mes Freres, ne nous flatons pas, il faut ſçavoir ſe donner des heures d'une ſolitude effective, ſi l'on veut conſerver les forces de l'ame. C'eſt icy qu'il faut admirer l'inviolable fidelite que la Reine gardoit à Dieu. Ni les divertiſſemens, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne luy faiſoit perdre ces heures particulieres qu'elle deſtinoit à la méditation & à la priere. Auroit-elle eſté ſi perſeverante dans cét exercice, ſi elle n'y euſt gouſté la manne cachée que *nul ne connoiſt que celuy qui en reſſent les ſaintes douceurs? Manna absconditum quod nemo ſcit, niſi qui accipit.* C'eſt là qu'elle diſoit avec David : *O Seigneur, voſtre ſervante a trouvé ſon cœur pour vous faire cette priere! Invenit ſervus tuus cor ſuum, ut oraret te oratione hac.* Où allez-vous, cœurs égarez? Quoy meſme pendant la priere vous laiſſez errer voſtre imagination

vagabonde ; vos ambitieuſes penſées vous reviennent devant Dieu ; elle font meſme le ſujet de voſtre priere ! Par l'effet du meſme tranſport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire ſervir le Ciel & la terre à vos intereſts. Ainſi, voſtre ambition que la priere devoit éteindre, s'y échauffe : feu bien different de celuy que *David ſentoit allumer dans ſa méditation.* Ha, plûtoſt puiſſiez-vous dire avec ce grand Roy, & avec la pieuſe Reine que nous honorons : *O Seigneur, voſtre ſerviteur a trouvé ſon cœur.* J'ay rappellé ce fugitif, & le voila tout entier devant voſtre face.

Ange Saint, qui préſidiez à l'Oraiſon de cette ſainte Princeſſe, & qui portiez cét encens audeſſus des nuës pour le faire bruſler ſur l'Autel que Saint Jean a veû dans le Ciel, racontez-nous les ardeurs de ce cœur bleſſé de l'amour divin : faites-nous paroiſtre ces torrens de larmes que la Reine verſoit devant Dieu pour ſes pechez. Quoy donc, les ames innocentes ont-elles auſſi les pleurs & les amertumes de la penitence ? Oüï ſans doute, puis qu'il eſt écrit, que *rien n'eſt pur ſur la terre,* & que *celuy qui dit qu'il ne peche pas ſe trompe luy-meſme.* Mais c'eſt des pechez legers : legers, par comparaiſon, je le confeſſe : legers en eux-meſmes ; la Reine n'en connoiſt aucun de cette nature. C'eſt ce que porte en ſon fonds toute ame innocente. La moindre ombre ſe remarque ſur ces veſtemens qui n'ont pas encore eſté ſalis, & leur vive blancheur en accuſe toutes les taches. Je trouve icy les Chreſtiens trop ſçavans. Chreſtien, tu ſçais trop la diſtinction des pechés veniels d'avec les mortels. Quoy, le nom commun de peché ne ſuffira pas pour te les faire déteſter les uns & les autres ? Sçais-tu que ces pechez qui ſemblent legers deviennent accablans par leur multitude & par les funeſtes diſpoſitions qu'ils

mettent dans les conſciences? C'eſt ce qu'enſeignent d'un commun accord tous les ſaints Docteurs aprés Saint Auguſtin & Saint Gregoire. Sçais-tu que les pechez qui ſeroient veniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excés de l'attachement? Les plaiſirs innocens le deviennent bien, ſelon la doctrine des Saints; & ſeuls ils ont pû damner le mauvais Riche pour avoir eſté trop gouſtez. Mais qui ſçait le degré qu'il faut pour leur inſpirer ce poiſon mortel? Et n'eſt-ce pas une des raiſons qui fait que David s'écrie, *Delicta quis intelligit? Qui peut connoiſtre ſes pechez?* Que je hay donc ta vaine ſcience, & ta mauvaiſe ſubtilité, ame témeraire qui prononces ſi hardiment : Ce peché que je commets ſans crainte eſt veniel. L'ame vrayment pure n'eſt pas ſi ſçavante. La Reine ſçait en général qu'il y a des pechez veniels, car la Foy l'enſeigne : mais la Foy ne luy enſeigne pas que les ſiens le ſoient. Deux choſes vous vont faire voir l'éminent degré de ſa vertu. Nous le ſçavons, Chrestiens, & nous ne donnons point de fauſſes loûanges devant ces Autels. Elle a dit ſouvent dans cette bienheureuſe ſimplicité qui lui eſtoit commune avec tous les Saints, qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit commettre volontairement un ſeul peché, pour petit qu'il fuſt. Elle ne diſoit donc pas, Il eſt veniel : elle diſoit, Il eſt peché, & ſon cœur innocent ſe ſoulevoit. Mais comme il échape toûjours quelque peché à la fragilité humaine, elle ne diſoit pas, Il eſt leger : encore une fois, Il eſt peché, diſoit-elle. Alors penetrée des ſiens, s'il arrivoit quelque malheur à ſa perſonne, à ſa famille, à l'Etat, elle s'en accuſoit ſeule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur & dans un ſi long cours de proſperitez? Vous croyez donc que les déplaiſirs & les plus mortelles douleurs ne ſe cachent pas ſous la pourpre, ou qu'un

Royaume eſt un remede univerſel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conſeil de la Providence divine, qui ſçait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque choſe audeſſus de l'homme, touche moins quand on y eſt né, ou ſe confond elle-meſme dans ſon abondance; & qu'il ſe forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle ſenſibilité pour les déplaiſirs, dont le coup eſt d'autant plus rude, qu'on eſt moins préparé à le ſouſtenir.

Il eſt vray que les hommes apperçoivent moins cette malheureuſe délicateſſe dans les ames vertueuſes. On les croit inſenſibles, parce que non ſeulement elles ſçavent taire, mais encore ſacrifier leurs peines ſecrettes. Mais le Pere celeſte ſe plaiſt à les regarder dans ce ſecret; & comme il ſçait leur préparer leur croix, il y meſure auſſi leur récompenſe. Croyez-vous que la Reine puſt eſtre en repos dans ces fameuſes Campagnes qui nous apportoient coup ſur coup tant de ſurprenantes nouvelles? Non, MESSIEURS: elle eſtoit toûjours tremblante, parce qu'elle voyoit toûjours cette précieuſe vie dont la ſienne dépendoit, trop facilement hazardée. Vous avez veû ſes terreurs: vous parleray-je de ſes pertes, & de la mort de ſes chers enfants? Ils luy ont tous déchiré le cœur. Repreſentons-nous ce jeune Prince que les Graces ſembloient elles-meſmes avoir formé de leurs mains. Pardonnez-moy ces expreſſions. Il me ſemble que je voy encore tomber cette fleur. Alors triſte meſſager d'un évenement ſi funeſte, je fus auſſi le témoin, en voyant le Roy & la Reine, d'un coſté de la douleur la plus penetrante, & de l'autre des plaintes les plus lamentables; & ſous des formes differentes, je vis une affliction ſans meſure. Mais je vis auſſi des deux

coſtez la Foy également victorieuſe; je vis le ſacrifice agréable de l'ame humiliée ſous la main de Dieu, & deux victimes Royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourray-je maintenant jetter les yeux ſur la terrible menace du Ciel irrité, lors qu'il ſembla ſi long-temps vouloir fraper ce Dauphin meſme, noſtre plus chere eſperance? Pardonnez-moy, MESSIEURS, pardonnez-moy, ſi je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, & je puis le dire, que je me faſſe à moy-meſme cette violence, puis que je ne puis montrer qu'à ce prix la conſtance de la Reine. Nous viſmes alors dans cette Princeſſe, au milieu des alarmes d'une Mere, la Foy d'une Chreſtienne. Nous viſmes un Abraham preſt à immoler Iſaac, & quelques traits de Marie quand elle offrit ſon Jeſus. Ne craignons point de le dire, puis qu'un Dieu ne s'eſt fait homme que pour aſſembler autour de luy des exemples pour tous les états. La Reine pleine de foy ne ſe propoſe pas un moindre modele que Marie : Dieu luy rend auſſi ſon fils unique qu'elle luy offre d'un cœur dechiré, mais ſoumis, & veut que nous luy devions encore une fois un ſi grand bien.

On ne ſe trompe pas, CHRESTIENS, quand on attribuë tout à la Priere. Dieu qui l'inſpire ne luy peut rien refuſer. *Vn Roy*, dit David, *ne ſe ſauve pas par ſes armées, & le puiſſant ne ſe ſauve pas par ſa valeur*. Ce n'eſt pas auſſi aux ſages conſeils qu'il faut attribuer les heureux ſuccés. *Il s'éleve*, dit le Sage, *pluſieurs penſées dans le cœur de l'homme :* reconnoiſſez l'agitation & les penſées incertaines des conſeils humains : *Mais*, pourſuit-il, *la volonté du Seigneur demeure ferme;* & pendant que les hommes déliberent, il ne s'exécute que ce qu'il réſout. *Le terrible*, le Tout-puiſſant, *qui oſte* quand il lui plaiſt, *l'eſprit des Princes*, le leur laiſſe auſſi quand

il veut, pour les confondre davantage, & les *prendre dans leurs propres fineſſes. Car il n'y a point de prudence, il n'y a point de ſageſſe, il n'y a point de conſeil contre le Seigneur.* Les Machabées eſtoient vaillans; & néanmoins il eſt écrit, qu'*ils combatoient par leurs prieres* plus que par leurs armes : *Per orationes congreſſi ſunt :* aſſeûrez par l'exemple de Moïſe, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frapent. Quand tout cedoit à Louis, & que nous cruſmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jettoient les yeux ſur la Reine, & croyoient voir partir de ſon Oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Que ſi Dieu accorde aux prieres les proſperitez temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'eſt à dire, les vertus? Elles ſont le fruit naturel d'une ame unie à Dieu par l'Oraiſon. L'Oraiſon qui nous les obtient, nous apprend à les pratiquer, non ſeulement comme neceſſaires, mais encore comme reçeûës *du Pere des lumieres, d'où deſcend ſur nous tout don parfait :* & c'eſt là le comble de la perfection, parce que c'eſt le fondement de l'humilité. C'eſt ainſi que Marie Terese attira par la Priere toutes les vertus dans ſon ame. Dés ſa premiere jeuneſſe elle fut dans les mouvemens d'une Cour alors aſſez turbulente la conſolation & le ſeul ſouſtien de la vieilleſſe infirme du Roy ſon pere. La Reine ſa belle-mere, malgré ce nom odieux, trouva en elle non ſeulement un reſpect, mais encore une tendreſſe, que ni le temps, ni l'éloignement n'ont pû alterer. Auſſi pleure-t-elle ſans meſure, & ne veut point recevoir de conſolation. Quel cœur, quel reſpect, quelle ſoumiſſion n'a-t-elle pas eûë pour le Roy : toûjours vive pour ce Grand Prince, toûjours jalouſe de ſa

gloire, uniquement attachée aux interefts de fon Etat, infatigable dans les voyages, & heureufe pourveû qu'elle fuft en fa compagnie; Femme enfin où Saint Paul auroit veû l'Eglife occupée de Jefus-Chrift, & unie à fes volontez par une éternelle complaifance? Si nous ofions demander au grand Prince qui luy rend icy avec tant de pieté les derniers devoirs, quelle Mere il a perduë, il nous répondroit par fes fanglots, & je vous diray en fon nom, ce que j'ay veû avec joye, ce que je répete avec admiration, que les tendreffes inexplicables de Marie Terese tendoient toutes à luy infpirer la Foy, la pieté, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roy, des entrailles de mifericorde pour les malheureux, une immuable perfeverance dans tous fes devoirs, & tout ce que nous loûons dans la conduite de ce Prince. Parleray-je des bontez de la Reine tant de fois éprouvées par fes domeftiques, & feray-je retentir encore devant ces Autels les cris de fa Maifon defolée? Et vous, pauvres de Jefus-Chrift, pour qui feuls elle ne pouvoit endurer qu'on luy dift que fes trefors eftoient épuifez; vous premierement, pauvres volontaires, victimes de Jefus-Chrift, Religieux, vierges facrées, ames pures dont le monde n'eftoit pas digne; & vous, pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades, impotens, eftropiez, *reftes d'hommes*, pour parler avec Saint Gregoire de Nazianze, car la Reine refpectoit en vous tous les caracteres de la Croix de Jefus-Chrift : vous donc qu'elle affiftoit avec tant de joye, qu'elle vifitoit avec de fi faints empreffemens, qu'elle fervoit avec tant de foy, heureufe de fe dépouïller d'une majefté empruntée, & d'adorer dans voftre baffeffe la glorieufe pauvreté de Jefus-Chrift : quel admirable panegyrique prononceriez-vous par vos

gemiſſemens à la gloire de cette Princeſſe, s'il m'eſtoit permis de vous introduire dans cette auguſte Aſſemblée? Recevez, Pere Abraham, dans voſtre ſein cette héritiere de voſtre Foy; comme vous, ſervante des pauvres, & digne de trouver en eux, non plus des Anges, mais Jeſus-Chriſt meſme. Que diray-je davantage? Écoutez tout en un mot: Fille, Femme, Mere, Maiſtreſſe, Reine telle que nos vœux l'auroient pû faire, plus que tout cela Chreſtienne, elle accomplit tous ſes devoirs ſans préſomption, & fut humble non ſeulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliqueray en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne myſterieuſe de l'Apocalypſe, & dans le cœur de la Reine. Par le nom de la *ſainte Cité de Dieu la nouvelle Jeruſalem,* vous voyez bien, Messieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Egliſe Catholique, Cité ſainte dont toutes *les pierres ſont vivantes*, dont Jeſus-Chriſt eſt le fondement; qui *deſcend du Ciel* avec luy, parce qu'elle y eſt renfermée comme dans le Chef dont tous les membres reçoivent leur vie; Cité qui ſe répand par toute la terre, & s'éleve juſqu'aux Cieux pour y placer ſes citoyens. Au ſeul nom de l'Egliſe, toute la Foy de la Reine ſe réveilloit. Mais une vraye fille de l'Egliſe, non contente d'en embraſſer la ſainte doctrine, en aime les obſervances, où elle fait conſiſter la principale partie des pratiques exterieures de la pieté.

L'Egliſe inſpirée de Dieu, & inſtruite par les ſaints Apoſtres, a tellement diſpoſé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les myſteres, avec la prédication & la doctrine de Jeſus-Chriſt, le vray fruit de toutes ces choſes dans les admirables vertus de ſes ſerviteurs, & dans les exemples de ſes Saints, & enfin, un myſte-

rieux abregé de l'Ancien & du Nouveau Teſtament & de toute l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Par là toutes les ſaiſons ſont fructueuſes pour les Chreſtiens; tout y eſt plein de Jeſus-Chriſt, qui eſt toûjours *admirable*, ſelon le Prophete, & non ſeulement en luy-meſme, mais encore *dans ſes Saints*. Dans cette varieté qui aboutit toute à l'unité ſainte tant recommandée par Jeſus-Chriſt, l'ame innocente & pieuſe trouve avec des plaiſirs celeſtes une ſolide nourriture, & un perpetuel renouvellement de ſa ferveur. Les jeuſnes y ſont meſlez dans les temps convenables, afin que l'ame toûjours ſujete aux tentations & au peché, s'affermiſſe & ſe purifie par la penitence. Toutes ces pieuſes obſervances avoient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Egliſe meſme demande : elle ſe renouvelloit dans toutes les Feſtes, elle ſe ſacrifioit dans tous les jeuſnes, & dans toutes les abſtinences. L'Eſpagne fur ce ſujet a des couſtumes que la France ne ſuit pas; mais la Reine ſe rangea bientoſt à l'obéïſſance : l'habitude ne put rien contre la regle; & l'extréme exactitude de cette Princeſſe marquoit la délicateſſe de ſa conſcience. Quel autre a mieux profité de cette parole : *Qui vous écoute m'écoute?* Jeſus-Chriſt nous y enſeigne cette excellente pratique de marcher dans les voyes de Dieu ſous la conduite particuliere de ſes ſerviteurs qui exercent ſon autorité dans ſon Egliſe. Les Confeſſeurs de la Reine pouvoient tout ſur elle dans l'exercice de leur miniſtere, & il n'y avoit aucune vertu où elle ne puſt eſtre élevée par ſon obéïſſance. Quel reſpect n'avoit-elle pas pour le Souverain Pontife Vicaire de Jeſus-Chriſt & pour tout l'Ordre Eccleſiaſtique? Mais ſur tout, qui pourroit dire combien de larmes luy ont couſté ces diviſions toûjours trop longues, & dont on ne peut demander la fin avec trop de gemiſſemens? Le

nom mesme & l'ombre de division faisoit horreur à la Reine, comme à toute ame pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le Saint Siege ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au Saint Siege. Et ceux qui pour leurs interests particuliers, couverts, selon les maximes de leur politique, du prétexte de pieté, semblent vouloir irriter le Saint Siege contre un Royaume qui en a toûjours esté le principal soustien sur la terre, doivent penser : qu'une Chaire si éminente, à qui Jesus-Christ a tant donné, ne veut pas estre flatée par les hommes, mais honorée selon la regle avec une soumission profonde; qu'elle est faite pour attirer tout l'Univers à son unité, & y rappeller à la fin tous les Heretiques; & que ce qui est excessif, loin d'estre le plus attirant, n'est pas mesme le plus solide ni le plus durable.

Avec le Saint nom de Dieu & avec le nom de la Cité sainte la nouvelle Jerusalem, je voy, Messieurs, dans le cœur de nostre pieuse Reine le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur, vostre nom nouveau, sinon celuy que vous expliquez, quand vous dites, *Je suis le pain de vie;* &, *Ma chair est vrayment viande;* &, *Prenez, mangez, cecy est mon Corps?* Ce nom nouveau du Sauveur est celuy de l'Eucharistie, nom composé de bien & de grace; qui nous montre dans cét adorable Sacrement une source de misericorde, un miracle d'amour, un mémorial & un abregé de toutes les graces, & le Verbe mesme tout changé en grace & en douceur pour ses Fideles. Tout est nouveau dans ce mystere : c'est le *nouveau Testament* de nostre Sauveur, & on commence à y boire ce *vin nouveau* dont la celeste Jerusalem est transportée. Mais pour le boire dans ce lieu de tentation & de peché, il s'y faut préparer par la penitence. La Reine frequentoit ces deux Sacremens avec une ferveur toûjours nouvelle. Cette humble

Princeſſe ſe ſentoit dans ſon état naturel quand elle eſtoit comme pechereſſe aux pieds d'un Preſtre, y attendant la miſericorde & la ſentence de Jeſus-Chriſt. Mais l'Euchariſtie eſtoit ſon amour : toûjours affamée de cette viande celeſte, & toûjours tremblante en la recevant, quoy-qu'elle ne puſt aſſez communier pour ſon deſir, elle ne ceſſoit de ſe plaindre humblement & modeſtement des Communions frequentes qu'on luy ordonnoit. Mais qui euſt pû refuſer l'Euchariſtie à l'innocence, & Jeſus-Chriſt à une foy ſi vive & ſi pure? La regle que donne Saint Auguſtin eſt de moderer l'uſage de la Communion quand elle tourne en dégouſt. Icy on voyoit toûjours une ardeur nouvelle, & cette excellente pratique de chercher dans la Communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de graces pour la Communion meſme. Par ces admirables pratiques cette Princeſſe eſt venuë à ſa derniere heure ſans qu'elle euſt beſoin d'apporter à ce terrible paſſage une autre préparation que celle de ſa ſainte vie ; & les hommes toûjours hardis à juger les autres ſans épargner les Souverains, car on n'épargne que ſoy-meſme dans ſes jugemens, les hommes dis-je, de tous les états, & autant les gens de bien que les autres, on veû la Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de ſon âge, ſans eſtre en inquietude pour ſon ſalut. Apprenez donc, Chrestiens, & vous principalement qui ne pouvez vous accouſtumer à la penſée de la mort : en attendant que vous mépriſiez celle que Jeſus-Chriſt a vaincuë, ou meſme que vous aimiez celle qui met fin à nos pechez & nous introduit à la vraye vie ; apprenez à la deſarmer d'une autre ſorte, & embraſſez la belle pratique, où ſans ſe mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a beſoin que de s'appliquer à ſanctifier ſa vie.

La France a veû de nos jours deux Reines plus unies encore par la pieté que par le ſang, dont la mort également précieuſe devant Dieu, quoy-qu'avec des circonſtances differentes, a eſté d'une ſinguliere édification à toute l'Egliſe. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Austriche, & de ſa chere niece, ou plûtoſt de ſa chere fille Marie Terese. Anne, dans un âge déja avancé, & Marie Terese dans ſa vigueur, mais toutes deux d'une ſi heureuſe conſtitution, qu'elle ſembloit nous promettre le bonheur de les poſſeder un ſiecle entier, nous ſont enlevées contre noſtre attente, l'une par une longue maladie, & l'autre par un coup impréveû. Anne avertie de loin par un mal auſſi cruel qu'irremediable, vit avancer la mort à pas lents, & ſous la figure qui luy avoit toûjours paru la plus affreuſe : Marie Terese auſſitoſt emportée que frapée par la maladie, ſe trouve toute vive & toute entiere entre les bras de la mort ſans preſque l'avoir enviſagée. A ce fatal avertiſſement Anne pleine de foy ramaſſe toutes les forces qu'un long exercice de la pieté luy avoit aquiſes, & regarde ſans ſe troubler toutes les approches de la mort. Humiliée ſous la main de Dieu elle luy rend graces de l'avoir ainſi avertie ; elle multiplie ſes aumoſnes toûjours abondantes; elle redouble ſes dévotions toûjours aſſiduës; elle apporte de nouveaux ſoins à l'examen de ſa conſcience toûjours rigoureux. Avec quel renouvellement de foy & d'ardeur luy viſmes-nous recevoir le ſaint Viatique? Dans de ſemblables actions, il ne fallut à Marie Terese que ſa ferveur ordinaire : ſans avoir beſoin de la mort pour exciter ſa pieté, ſa pieté s'excitoit toûjours aſſez elle-meſme, & prenoit dans ſa propre force un continuel accroiſſement. Que dirons-nous, Chrestiens, de ces deux Reines? Par l'une Dieu

nous apprit comment il faut profiter du temps, & l'autre nous a fait voir que la vie vrayment Chreſtienne n'en a pas beſoin. En effet, CHRESTIENS, qu'attendons-nous? Il n'eſt pas digne d'un Chreſtien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle ſe préſente pour l'enlever. Un chreſtien toûjours attentif à combattre ſes paſſions *meurt tous les jours* avec l'Apoſtre : *Quotidie morior*. Un Chreſtien n'eſt jamais vivant ſur la terre, parce qu'il y eſt toûjours mortifié, & que la mortification eſt un eſſay, un apprentiſſage, un commencement de la mort. Vivons-nous, CHRESTIENS, vivons-nous? Cét âge que nous comptons, & où tout ce que nous comptons n'eſt plus à nous, eſt-ce une vie : & pouvons-nous n'appercevoir pas ce que nous perdons ſans ceſſe avec les années? Le repos & la nourriture ne ſont-ils pas de foibles remedes de la continuelle maladie qui nous travaille? Et celle que nous appellons la derniere, qu'eſt-ce autre choſe, à le bien entendre, qu'un redoublement, & comme le dernier accés du mal que nous apportons au monde en naiſſant? Quelle ſanté nous couvroit la mort que la Reine portoit dans le ſein? De combien prés la menace a-t-elle eſté ſuivie du coup? Et où en eſtoit cette grande Reine avec toute la Majeſté qui l'environnoit, ſi elle euſt eſté moins préparée? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fideles domeſtiques empreſſez autour de ſon lit? Le Roy meſme que pouvoit-il, luy, MESSIEURS, luy qui ſuccomboit à la douleur avec toute ſa puiſſance & tout ſon courage? Tout ce qui environne ce Prince, l'accable. Monſieur, Madame venoient partager ſes déplaiſirs, & les augmentoient par les leurs. Et vous MONSEIGNEUR, que pouviez-vous que de luy percer le cœur par vos ſan-

glots? Il l'avoit aſſez percé par le tendre reſſouvenir d'un amour qu'il trouvoit toûjours également vif aprés vingt-trois ans écoulez. On en gemit, on en pleure; voilà ce que peut la terre pour une Reine ſi cherie : voilà ce que nous avons à luy donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe, nous avons encore des prieres; nous avons ce ſaint Sacrifice, rafraichiſſement de nos peines, expiation de nos ignorances, & des reſtes de nos pechez. Mais ſongeons que ce Sacrifice d'une valeur infinie, où toute la Croix de Jeſus eſt renfermée, ce Sacrifice ſeroit inutile à la Reine, ſi elle n'avoit merité par ſa bonne vie que l'effet en puſt paſſer juſqu'à elle : autrement, dit Saint Auguſtin, qu'opere un tel Sacrifice? Nul ſoulagement pour les morts; une foible conſolation pour les vivans. Ainſi tout le ſalut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toûjours. *Je viens,* dit Jeſus-Chriſt, *comme un voleur.* Il a fait ſelon ſa parole; il eſt venu ſurprendre la Reine dans le temps que nous la croyions la plus ſaine, dans le temps qu'elle ſe trouvoit la plus heureuſe. Mais c'eſt ainſi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations & une telle malignité dans tous les plaiſirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ſes Eleûs. Mais il vient , dit-il, *comme un voleur,* toûjours ſurprenant, & impenetrable dans ſes démarches. C'eſt luy-meſme qui s'en glorifie dans toute ſon Ecriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaiſon! N'importe, qu'elle ſoit indigne de luy, pourveû qu'elle nous effraye, & qu'en nous effrayant elle nous ſauve. Tremblons donc, Chrestiens, tremblons devant luy à chaque moment; car qui pourroit ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il ſe cache? *Ils mangeoient*, dit-il, *ils beuvoient, ils achetoient*, *ils vendoient*,

ils plantoient, ils baſtiſſoient, ils faiſoient des Mariages aux jours de Noé & aux jours de Loth, & une ſubite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils beuvoient, ils ſe marioient. C'eſtoit des occupations innocentes : que ſera-ce quand en contentant nos impudiques deſirs, en aſſouviſſant nos vengeances & nos ſecrettes jalouſies, en accumulant dans nos coffres des treſors d'iniquité ſans jamais vouloir ſeparer le bien d'autruy d'avec le noſtre, trompez par nos plaiſirs, par nos jeux, par noſtre ſanté, par noſtre jeuneſſe, par l'heureux ſuccés de nos affaires, par nos flateurs parmi leſquels il faudroit peut-eſtre compter des Directeurs infideles que nous avons choiſis pour nous ſéduire, & enfin par nos fauſſes penitences qui ne ſont ſuivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour. La ſentence partira d'enhaut : *La fin eſt venuë, la fin eſt venuë. Finis venit, venit finis. La fin eſt venuë ſur vous. Nunc finis ſuper te :* tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, *concluez. Fac concluſionem.* Frapez l'arbre infructueux qui n'eſt plus bon que pour le feu : *Coupez l'arbre, arrachez ſes branches, ſecoüez ſes feuïlles, abbatez ſes fruits :* périſſe par un ſeul coup tout ce qu'il avoit avec luy-meſme. Alors s'éleveront des frayeurs mortelles, & des grincemens de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ha, mes freres, n'attendons pas ce coup terrible! Le glaive qui a tranché les jours de la Reine eſt encore levé ſur nos teſtes; nos pechez en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur noſtre Dieu, eſt aiguiſé & poli : il eſt aiguiſé, afin qu'il perce ; il eſt poli & limé, afin qu'il brille.* Tout l'Univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire! Toute la terre en eſt étonnée. Mais que nous ſert ce brillant qui nous étonne, ſi nous ne prévenons le coup

qui tranche? Prévenons-le, CHRESTIENS, par la penitence. Qui pourroit n'eſtre pas émeû à ce ſpectable? Mais ces émotions d'un jour qu'operent-elles? Un dernier endurciſſement, parce qu'à force d'eſtre touché inutilement, on ne ſe laiſſe plus toucher d'aucun objet. Le ſommes-nous des maux de la Hongrie & de l'Auſtriche ravagées? Leurs habitans paſſez au fil de l'épée, & ce ſont encore les plus heureux; la captivité entraiſne bien d'autres maux & pour le corps & pour l'ame : ces habitans deſolez ne ſont-ce pas des Chreſtiens & des Catholiques, nos freres, nos propres membres, enfans de la meſme Egliſe, & nourris à la meſme table du pain de vie? Dieu accomplit ſa parole : *Le jugement commence par ſa maiſon*, & le reſte de la maiſon ne tremble pas! CHRESTIENS, laiſſez-vous flechir, faites penitence, apaiſez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuſe Reine qui parle plus haut que tous les Prédicateurs. Ecoutez-la, Princes; écoutez-la, peuples; écoutez-la, MONSEIGNEUR, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche & par une voix qui vous eſt connuë, que la grandeur eſt un ſonge, la joye une erreur, la jeuneſſe une fleur qui tombe, & la ſanté un nom trompeur. Amaſſez donc les biens qu'on ne peut perdre. Preſtez l'oreille aux graves diſcours que Saint Gregoire de Nazianze adreſſoit aux Princes & à la Maiſon regnante. *Reſpectez*, leur diſoit-il, *voſtre pourpre*, reſpectez voſtre puiſſance qui vient de Dieu, & ne l'employez que pour le bien. *Connoiſſez ce qui vous a eſté confié, & le grand myſtere que Dieu accomplit en vous. Il ſe réſerve à luy ſeul les choſes d'en-haut; il partage avec vous celles d'embas : montrez-vous Dieux aux peuples ſoumis*, en imitant la bonté & la munificence divine. C'eſt, MONSEIGNEUR, ce que vous demandent ces empreſſemens de tous les peuples, ces perpetuels

applaudiſſemens & tous ces regards qui vous ſuivent. Demandez à Dieu avec Salomon, la Sageſſe qui vous rendra digne de l'amour des peuples & du Thrône de vos Anceſtres; & quand vous ſongerez à vos devoirs, ne manquez pas de conſiderer à quoy vous obligent les immortelles actions de Louis le Grand & l'incomparable pieté de Marie Terese.

EXTRAIT DV PRIVILEGE.

Par Lettres Patentes du Roy données à Chaville le 12. Aouſt 1682. ſignées JONQUIERES, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune, il eſt permis à Meſſire JACQUES BENIGNE BOSSUET Eveſque de Meaux, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, cy-devant Précepteur de Monſeigneur le DAUPHIN, premier Aumoſnier de Madame la DAUPHINE, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, en telle forme & de tel caractere qu'il trouvera bon, *tous les Livres qu'il aura compoſez, ou qu'il jugera à propos de faire imprimer pour l'utilité publique*, & ce pendant vingt années, à compter du jour que chacun deſdits ouvrages ſera achevé d'imprimer. Fait Sa Majeſté tres-expreſſes défenſes à tous Imprimeurs ou Libraires autres que celuy qui aura eſté choiſi par ledit Seigneur Eveſque, & à toutes perſonnes, de quelque qualité ou condition qu'elles ſoient, d'imprimer ou faire imprimer leſdits Livres, ſous quelque prétexte que ce ſoit, meſme de traduction, à peine de ſix mille livres d'amende, payable ſans déport par chacun des contrevenans, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intereſts, comme il eſt porté plus amplement par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le dix-ſeptiéme Aouſt mil ſix cens quatre-vingts-deux. Signé, C. ANGOT, Sindic.

L'Oraiſon Funébre de la Reine a eſté achevée d'imprimer le 12. Octobre 1683.

ORAISON FUNEBRE

DE TRES-HAUTE

ET TRES-PUISSANTE PRINCESSE

ANNE DE GONZAGUE

DE CLEVES

PRINCESSE PALATINE

Prononcée en préſence de Monſeigneur LE DUC,
de Madame LA DUCHESSE, *& de Monſeigneur le Duc* DE BOURBON,
dans l'Egliſe des Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques,
le 9. Aouſt 1685.

Par MESSIRE JACQUES BENIGNE BOSSUET

Eveſque de Meaux,
Conſeiller du Roy en ſes Conſeils,
Cy-devant Précepteur de Monſeigneur LE DAUPHIN, Premier Aumoſnier
de Madame LA DAUPHINE.

A PARIS

PAR SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY

IMPRIMEUR DU ROY

M. DC. LXXXV.

Avec Privilege de Sa Maieſté

ORAISON FUNEBRE
D'ANNE DE GONZAGUE
DE CLEVES
PRINCESSE PALATINE

Apprehendi te ab extremis terræ, & à longinquis ejus vocavi te : elegi te, & non abjeci te : ne timeas, quia ego tecum ſum.

Je t'ay pris par la main, pour te ramener des extrémitez de la terre : je t'ay appellé des lieux les plus éloignez : je t'ay choiſi, & je ne t'ay pas rejetté : ne crains point, parce que je ſuis avec toy. *C'eſt Dieu meſme qui parle ainſi.* ISAIÆ XLI. 9. 10.

MONSEIGNEUR,

JE voudrois que toutes les ames éloignées de Dieu ; que tous ceux qui ſe perſuadent qu'on ne peut ſe vaincre ſoy-meſme, ni ſoûtenir ſa conſtance parmi les combats & les douleurs ; tous ceux enfin qui deſeſperent de leur converſion ou de leur perſeverance, fuſſent preſents à cette aſſemblée. Ce diſcours leur feroit connoiſ-

tre, qu'une ame fidele à la grace, malgré les obſtacles les plus invincibles, s'éleve à la perfection la plus éminente. La Princeſſe à qui nous rendons les derniers devoirs, en recitant ſelon ſa coutume l'office divin, liſoit les paroles d'Iſaïe, que j'ay rapportées. Qu'il eſt beau de méditer l'Ecriture ſainte; & que Dieu y ſçait bien parler, non ſeulement à toute l'Egliſe, mais encore à chaque fidele ſelon ſes beſoins! Pendant qu'elle méditoit ces paroles (c'eſt elle-meſme qui le raconte dans une lettre admirable) Dieu luy imprima dans le cœur, que c'eſtoit à elle qu'il les adreſſoit. Elle crut entendre une voix douce & paternelle qui luy diſoit : *Je t'ay ramenée des extrémitez de la terre, des lieux les plus éloignez;* des voyes détournées, où tu te perdois, abandonnée à ton propre ſens, ſi loin de la celeſte patrie, & de la veritable voye qui eſt Jesus-Christ. Pendant que tu diſois en ton cœur rebelle; Je ne puis me captiver; j'ay mis ſur toy ma puiſſante main; *& j'ay dit, Tu ſeras ma ſervante : je t'ay choiſie* dés l'éternité, *& je n'ay pas rejetté* ton ame ſuperbe & dédaigneuſe. Vous voyez par quelles paroles Dieu luy fait ſentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez, comment il l'encourage parmi les dures épreuves, où il met ſa patience : *Ne crains point* au milieu des maux dont tu te ſens accablée, *parce que je ſuis ton Dieu* qui te fortifie : *ne te détourne pas de la voye* où je t'engage, *puiſque je ſuis avec toy :* jamais je ne ceſſeray de te ſecourir, *& le juſte que j'envoye au monde,* ce Sauveur miſericordieux, ce Pontife compatiſſant, *te tient par la main : Tenebit te dextera juſti mei.* Voilà, Messieurs, le paſſage entier du ſaint Prophete Iſaïe, dont je n'avois recité que les premieres paroles. Puis-je mieux vous repreſenter les conſeils de Dieu ſur cette Princeſſe, que par des paroles dont il s'eſt ſervi pour

luy expliquer les ſecrets de ces admirables conſeils? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous ſoyiez, en quelques régions écartées que la tempeſte de vos paſſions vous ait jettez; fuſſiez-vous dans ces terres ténébreuſes dont il est parlé dans l'Ecriture, & dans l'ombre de la mort : s'il vous reſte quelque pitié de voſtre ame malheureuſe, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la Princeſſe Anne, venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une Princeſſe d'un ſi haut rang; dans une Princeſſe qui fut niece d'une Imperatrice & unie par ce lien à tant d'Empereurs, ſœur d'une puiſſante Reine, épouſe d'un fils de Roy, mere de deux grandes Princeſſes, dont l'une eſt un ornement dans l'auguſte Maiſon de France, & l'autre s'eſt fait admirer dans la puiſſante Maiſon de Brunſvic; enfin dans une Princeſſe, dont le mérite paſſe la naiſſance, encore que ſortie d'un pere & de tant d'ayeux Souverains, elle ait réüni en elle avec le ſang de Gonzague & de Cleves, celuy des Paleologues, celuy de Lorraine, & celuy de France par tant de coſtez : quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, & qu'il choiſit une perſonne d'un ſi grand éclat pour eſtre l'objet de ſon éternelle miſericorde, il ne ſe propoſe rien moins, que d'inſtruire tout l'univers. Vous donc qu'il aſſemble en ce ſaint lieu; & vous principalement, pécheurs, dont il attend la converſion avec une ſi longue patience, n'endurciſſez pas vos cœurs : ne croyez pas qu'il vous ſoit permis d'apporter ſeulement à ce diſcours des oreilles curieuſes. Toutes les vaines excuſes, dont vous couvrez voſtre impenitence, vous vont eſtre oſtées. Ou la Princeſſe Palatine portera la lumiere dans vos yeux; ou elle fera tomber, comme un deluge de feu, la vangeance de Dieu ſur vos teſtes. Mon diſcours, dont vous

vous croyez peut-eſtre les juges, vous jugera au dernier jour : ce ſera ſur vous un nouveau fardeau, comme parloient les Prophetes : *Onus verbi Domini ſuper Iſraël;* & ſi vous n'en ſortez plus chreſtiens, vous en ſortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choſes à n'eſtre pas ébloüïs du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme; ni des belles qualitez, qui ne le rendent pas meilleur; ni des vertus, dont l'enfer eſt rempli, qui nourriſſent le peché & l'impenitence, & qui empeſchent l'horreur ſalutaire, que l'ame pécheresse auroit d'elle-meſme. Entrons encore plus profondément dans les voyes de la Divine Providence, & ne craignons pas de faire paroiſtre noſtre Princeſſe dans les états différens où elle a eſté. Que ceux-là craignent de découvrir les defauts des ames ſaintes, qui ne ſçavent pas combien eſt puiſſant le bras de Dieu, pour faire ſervir ces defauts non ſeulement à ſa gloire, mais encore à la perfection de ſes Eleûs. Pour nous, mes Freres, qui ſçavons à quoy ont ſervi à Saint Pierre ſes reniemens, à Saint Paul les perſecutions qu'il a fait ſouffrir à l'Egliſe, à Saint Auguſtin ſes erreurs, à tous les Saints Penitens leurs péchez : ne craignons pas de mettre la Princeſſe Palatine dans ce rang, ni de la ſuivre juſques dans l'incredulité où elle eſtoit enfin tombée. C'eſt de là que nous la verrons ſortir pleine de gloire & de vertu, & nous benirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux, ſi la conduite que Dieu tient ſur elle, nous fait craindre la juſtice, qui nous abandonne à nous-meſmes, & deſirer la miſericorde, qui nous en arrache. C'eſt ce que demande de vous, Tres-Haute et Tres-Puissante Princesse, Anne de Gonzague de Cleves, Princesse de Mantoue et de Montferrat, et Comtesse Palatine du Rhin.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de ſoin, ni ne ſe vit plûtoſt couronnée de fleurs & de fruits que la Princeſſe Anne. Dés ſes plus tendres années elle perdit ſa pieuſe mere, Catherine de Lorraine. Charles Duc de Nevers, & depuis Duc de Mantoûë ſon pere, luy en trouva une digne d'elle; & ce fut la venerable Mere Françoiſe de la Chaſtre, d'heureuſe & ſainte memoire, Abbeſſe de Faremonſtier, que nous pouvons appeller la reſtauratrice de la Regle de Saint Benoiſt, & la lumiere de la vie Monaſtique. Dans la ſolitude de Sainte Fare, autant éloignée des voyes du ſiecle, que ſa bienheureuſe ſituation la ſépare de tout commerce du monde : dans cette ſainte montagne, que Dieu avoit choiſie depuis mille ans; où les Epouſes de Jesus-Christ faiſoient revivre la beauté des anciens jours; où les joyes de la terre eſtoient inconnuës; où les veſtiges des hommes du monde, des curieux & des vagabonds ne paroiſſoient pas : ſous la conduite de la ſainte Abbeſſe, qui ſçavoit donner le lait aux enfans, auſſi-bien que le pain aux forts, les commencemens de la Princeſſe Anne eſtoient heureux. Les Myſteres luy furent révélez : l'Ecriture luy devint familiere : on luy avoit appris la langue Latine, parce que c'eſtoit celle de l'Egliſe; & l'office divin faiſoit ſes délices. Elle aimoit tout dans la vie religieuſe, juſqu'à ſes auſteritez & ſes humiliations; & durant douze ans, qu'elle fut dans ce Monaſtere, on luy voyoit tant de modeſtie & tant de ſageſſe, qu'on ne ſçavoit à quoy elle eſtoit le plus propre, ou à commander, ou à obéïr. Mais la ſage Abbeſſe qui la crut capable de ſouſtenir ſa réforme, la deſtinoit au gouvernement : & déja on la contoit parmi les Princeſſes qui avoient conduit cette célébre Abbaye, quand ſa famille trop empreſſée à éxécuter ce pieux projet, le rompit. Nous ſera-t-il permis de le dire? La

Princeſſe Marie, pleine alors de l'eſprit du monde, croyoit, ſelon la couſtume des grandes Maiſons, que ſes jeunes ſœurs devoient eſtre ſacrifiées à ſes grands deſſeins. Qui ne ſçait, où ſon rare mérite & ſon éclatante beauté, avantage toûjours trompeur, luy firent porter ſes eſpérances? Et d'ailleurs dans les puiſſantes Maiſons, les partages ne ſont-ils pas regardez comme une eſpece de diſſipation, par où elles ſe détruiſent d'elles-meſmes : tant le neant y eſt attaché! La Princeſſe Benedicte, la plus jeune des trois ſœurs, fut la premiere immolée à ces intereſts de famille. On la fit Abbeſſe, ſans que dans un âge ſi tendre elle ſceuſt ce qu'elle faiſoit; & la marque d'une ſi grave dignité fut comme un joûët entre ſes mains. Un ſort ſemblable eſtoit deſtiné à la Princeſſe Anne. Elle euſt pû renoncer à ſa liberté, ſi on luy euſt permis de la ſentir; & il euſt fallu la conduire, & non pas la précipiter dans le bien. C'eſt ce qui renverſa tout-à-coup les deſſeins de Faremonſtier. Avenai parut avoir un air plus libre, & la Princeſſe Benedicte y preſentoit à ſa ſœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grace! Malgré une vocation ſi peu réguliere, la jeune Abbeſſe devint un modele de vertu. Ses douces converſations rétablirent dans le cœur de la Princeſſe Anne, ce que d'importuns empreſſemens en avoient banni. Elle preſtoit de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelloit avec tant d'attraits à la vie Religieuſe; & l'aſile qu'elle avoit choiſi pour défendre ſa liberté, devint un piege innocent pour la captiver. On remarquoit dans les deux Princeſſes, la meſme nobleſſe dans les ſentimens; le meſme agrément, & ſi vous me permettez de parler ainſi, les meſmes inſinuations dans les entretiens : au dedans les meſmes deſirs, au dehors les meſmes graces; & jamais ſœurs ne furent unies par des liens, ni ſi doux, ni ſi puiſſans.

Leur vie euſt eſté heureuſe dans leur éternelle union, & la Princeſſe Anne n'aſpiroit plus qu'au bonheur d'eſtre une humble Religieuſe d'une ſœur dont elle admiroit la vertu. En ce temps le Duc de Mantouë leur pere mourut : les affaires les appellerent à la Cour : la Princeſſe Benedicte qui avoit ſon partage dans le Ciel, fut jugée propre à concilier les intereſts différens dans la famille. Mais, ô coup funeſte pour la Princeſſe Anne ! la pieuſe Abbeſſe mourut dans ce beau travail, & dans la fleur de ſon âge. Je n'ay pas beſoin de vous dire combien le cœur tendre de la Princeſſe Anne fut profondément bleſſé par cette mort. Mais ce ne fut pas-là ſa plus grande playe. Maiſtreſſe de ſes deſirs, elle vit le monde; elle en fut veûë : bientoſt elle ſentit qu'elle plaiſoit; & vous ſçavez le poiſon ſubtil, qui entre dans un jeune cœur avec ces penſées. Ces beaux deſſeins furent oubliez. Pendant que tant de naiſſance, tant de biens, tant de graces qui l'accompagnoient, luy attiroient les regards de toute l'Europe, le Prince Edouard de Baviere, fils de l'Electeur Frideric V. Comte Palatin du Rhin, & Roy de Boheme, jeune Prince qui s'eſtoit réfugié en France durant les malheurs de ſa Maiſon, la merita. Elle préféra aux richeſſes les vertus de ce Prince, & cette noble alliance, où de tous coſtez on ne trouvoit que des Rois. La Princeſſe Anne l'invite à ſe faire inſtruire : il connut bientoſt les erreurs, où les derniers de ſes Peres, déſerteurs de l'ancienne foy, l'avoient engagé. Heureux préſages pour la Maiſon Palatine! Sa converſion fut ſuivie de celle de la Princeſſe Louise ſa ſœur, dont les vertus font éclater par toute l'Egliſe la gloire du ſaint Monaſtere de Maubuiſſon; & ces bien-heureuſes prémices ont attiré une telle bénédiction ſur la Maiſon Palatine, que nous la voyons enfin Catholique dans ſon chef. Le mariage de

la Princeſſe Anne fut un heureux commencement d'un ſi grand ouvrage. Mais helas! tout ce qu'elle aimoit devoit eſtre de peu de durée. Le Prince ſon époux luy fut ravi, & luy laiſſa trois Princeſſes, dont les deux qui reſtent pleurent encore la meilleure mere qui fut jamais, & ne trouvent de conſolation que dans le ſouvenir de ſes vertus. Ce n'eſt pas encore le temps de vous en parler. La Princeſſe Palatine eſt dans l'état le plus dangereux de ſa vie. Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle Saint Paul, qui *vraiment veuves & deſolées,* s'enſeveliſſent, pour ainſi dire, elles-meſmes dans le tombeau de leur époux; y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries; & délaiſſées ſur la terre, *mettent leur eſpérance en Dieu, & paſſent les nuits & les jours dans la priere!* Voilà l'état d'une veuve Chreſtienne, ſelon les preceptes de Saint Paul : état oublié parmi nous, où la viduité eſt regardée, non plus comme un état de déſolation, car ces mots ne ſont plus connus, mais comme un état deſirable, où affranchi de tout joug on n'a plus à contenter que ſoy-meſme : ſans ſonger à cette terrible ſentence de Saint Paul : *La veuve qui paſſe ſa vie dans les plaiſirs;* remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui paſſe ſa vie dans les crimes; il dit, *la veuve qui la paſſe dans les plaiſirs; elle eſt morte toute vive :* parce qu'oubliant le deuïl éternel & le caractere de deſolation, qui fait le ſouſtien comme la gloire de ſon état, elle s'abandonne aux joyes du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes des ces veuves jeunes & riantes, que le monde trouve ſi heureuſes! Mais ſur tout, quand on a connu Jesus-Christ, & qu'on a eû part à ſes graces; quand la lumiere divine s'eſt découverte, & qu'avec des yeux illuminez on ſe jette dans les voyes du ſiecle : qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un ſi

haut état, qui renouvelle contre JESUS-CHRIST, & encore contre JESUS-CHRIST connu & gouſté, tous les outrages des Juifs. & le crucifie encore une fois? Vous reconnoiſſez le langage de Saint Paul. Achevez donc, grand Apoſtre, & dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chûte ſi déplorable. *Il eſt impoſſible*, dit-il, *qu'une telle ame ſoit renouvellée par la penitence.* Impoſſible : quelle parole! ſoit, MESSIEURS, qu'elle ſignifie, que la converſion de ces ames autrefois ſi favoriſées, ſurpaſſe toute la meſure des dons ordinaires, & demande, pour ainſi parler, le dernier effort de la puiſſance divine : ſoit que l'impoſſibilité dont parle Saint Paul veuille dire, qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premieres douceurs qu'a gouſtées une ame innocente, quand elle y a renoncé avec connoiſſance; de ſorte qu'elle ne peut rentrer dans la grace, que par des chemins difficiles & avec des peines extrémes. Quoy qu'il en ſoit, CHRESTIENS, l'un & l'autre s'eſt vérifié dans la Princeſſe Palatine. Pour la plonger entierement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur : quoy? la faveur de la Cour. La Cour veut toûjours unir les plaiſirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus ſerieux ni enſemble de plus enjoûé. Enfoncez : vous trouvez par tout des intereſts cachez, des jalouſies délicates qui cauſent une extréme ſenſibilité, & dans une ardente ambition, des ſoins & un ſérieux auſſi triſte qu'il eſt vain. Tout eſt couvert d'un air gay, & vous diriez qu'on ne ſonge qu'à s'y divertir. Le génie de la Princeſſe Palatine ſe trouva également propre aux divertiſſemens & aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant; & ſans parler de ſa pénétration, ni de la fertilité infinie de ſes expediens, tout cedoit au charme ſecret de ſes entretiens. Que vois-je durant ce temps! Quel trouble! Quel affreux

ſpectacle ſe preſente icy à mes yeux ! La Monarchie ébranlée juſqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangere, le feu au dedans & au dehors ; les remedes de tous coſtez plus dangereux que les maux : les Princes arreſtez avec grand peril, & delivrez avec un peril encore plus grand : ce Prince, que l'on regardoit comme le heros de ſon ſiecle, rendu inutile à ſa patrie dont il avoit eſté le ſouſtien ; & enſuite, je ne ſçay comment, contre ſa propre inclination, armé contre elle : un Miniſtre perſecuté, & devenu neceſſaire, non-ſeulement par l'importance de ſes ſervices, mais encore par ſes malheurs, où l'autorité ſouveraine eſtoit engagée. Que diray-je ? Eſtoit-ce-là de ces tempeſtes, par où le Ciel a beſoin de ſe décharger quelquefois ; & le calme profond de nos jours devoit-il eſtre précedé par de tels orages ? Ou bien eſtoit-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit ceder la place à l'autorité legitime ? Ou bien eſtoit-ce comme un travail de la France preſte à enfanter le regne miraculeux de Louis ? Non, non : c'eſt Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la mort, & qu'il reſſuſcite ; qu'il plonge juſqu'aux enfers, & qu'il en retire ; qu'il ſecoûë la terre, & la briſe ; & qu'il guerit en un moment toutes ſes briſures. Ce fut-là que la Princeſſe Palatine ſignala ſa fidelité, & fit paroiſtre toutes les richeſſes de ſon eſprit. Je ne dis rien qui ne ſoit connu. Toûjours fidele à l'Eſtat & à la grande Reine Anne d'Auſtriche, on ſçait qu'avec le ſecret de cette Princeſſe, elle eut encore celuy de tous les partis : tant elle eſtoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il luy eſtoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux chefs des partis juſqu'où elle pouvoit s'engager ; & on la croyoit incapable, ni de tromper, ni d'eſtre trompée. Mais ſon caractere particulier eſtoit de concilier les intereſts oppoſez,

& en s'élevant au deſſus, de trouver le ſecret endroit, & comme le nœud par où on les peut réünir. Que luy ſervirent ſes rares talens? Que luy ſervit d'avoir mérité la confiance intime de la Cour? d'en ſouſtenir le Miniſtre deux fois éloigné, contre ſa mauvaiſe fortune, contre ſes propres frayeurs, contre la malignité de ſes ennemis, & enfin contre ſes amis ou partagez, ou irréſolus, ou infideles? Que ne luy promit-on pas dans ces beſoins? Mais quel fruit luy en revint-il, ſinon de connoiſtre par experience le foible des grands Politiques; leurs volontez changeantes, ou leurs paroles trompeuſes; la diverſe face des temps; les amuſemens des promeſſes; l'illuſion des amitiez de la terre qui s'en vont avec les années & les intereſts; & la profonde obſcurité du cœur de l'homme, qui ne ſçait jamais ce qu'il voudra, qui ſouvent ne ſçait pas bien ce qu'il veut, & qui n'eſt pas moins caché ni moins trompeur à luy-meſme qu'aux autres? O éternel Roy des ſiecles, qui poſſedez ſeul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfere; voilà ce qui ébloüït les ames qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs, la Princeſſe Palatine avoit les vertus que le monde admire, & qui font qu'une ame ſéduite s'admire elle-meſme : inébranlable dans ſes amitiez, & incapable de manquer aux devoirs humains. La Reine ſa ſœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs eſtoient deſunis. Un nouveau conquerant s'éleve en Suede. On y voit un autre Guſtave non moins fier, ni moins hardi, ou moins belliqueux que celuy dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Guſtave parut à la Pologne ſurpriſe & trahie, comme un lion qui tient ſa proye dans ſes ongles tout preſt à la mettre en pieces. Qu'eſt devenuë cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre ſur l'ennemi avec la viteſſe d'un aigle? Où ſont ces

ames guerrieres, ces marteaux d'armes tant vantez, & ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne ſont viſtes, ni les hommes ne ſont adroits, que pour fuir devant le vainqueur. En meſme temps, la Pologne ſe voit ravagée par le rebelle Coſaque, par le Moſcovite infidele, & plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à ſon ſecours dans ſon deſeſpoir. Tout nage dans le ſang, & on ne tombe que ſur des corps morts. La Reine n'a plus de retraite; elle a quitté le Royaume: aprés de courageux, mais de vains efforts, le Roy eſt contraint de la ſuivre: réfugiez dans la Sileſie, où ils manquent des choſes les plus néceſſaires, il ne leur reſte qu'à conſidérer de quel coſté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains & frapé de tant de coups à ſa racine, ou qui en enleveroit les rameaux épars. Dieu en avoit diſpoſé autrement. La Pologne eſtoit néceſſaire à ſon Egliſe, & luy devoit un vangeur. Il la regarde en pitié. Sa main puiſſante ramene en arriere le Suedois indomté, tout fremiſſant qu'il eſtoit. Il ſe vange ſur le Danois dont la ſoudaine invaſion l'avoit rappellé, & déja il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire & la Hollande ſe remuënt contre un conquerant, qui menaçoit tout le Nort de la ſervitude. Pendant qu'il raſſemble de nouvelles forces, & médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux: le redouté capitaine tombe au plus beau temps de ſa vie, & la Pologne eſt délivrée. Mais le premier rayon d'eſpérance vint de la Princeſſe Palatine: honteuſe de n'envoyer que cent mille livres au Roy & à la Reine de Pologne, elle les envoye du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce ſecours vint ſi à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendoit pas, ou de ce que ſans chercher

d'excuſe dans le mauvais eſtat où ſe trouvoient ſes affaires, la Princeſſe Palatine s'oſta tout pour ſoulager une ſœur qui ne l'aimoit pas? Les deux Princeſſes ne furent plus qu'un meſme cœur : la Reine parut vraiment Reine par une bonté & par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre; & la Princeſſe Palatine joignit au reſpect qu'elle avoit pour une aiſnée de ce rang & de ce mérite, une éternelle reconnoiſſance.

Quel eſt Messieurs, cét aveuglement dans une ame Chreſtienne, & qui le pourroit comprendre, d'eſtre incapable de manquer aux hommes, & de ne craindre pas de manquer à Dieu? comme ſi le culte de Dieu ne tenoit aucun rang parmi les devoirs! Contez-nous donc maintenant, vous qui les ſçavez, toutes les grandes qualitez de la Princeſſe Palatine; faites-nous voir, ſi vous le pouvez, toutes les graces de cette douce éloquence qui s'inſinuoit dans les cœurs par des tours ſi nouveaux & ſi naturels; dites qu'elle eſtoit généreuſe, libérale, reconnoiſſante, fidele dans ſes promeſſes, juſte : vous ne faites que raconter ce qui l'attachoit à elle-meſme. Je ne voy dans tout ce recit que le prodigue de l'Evangile, qui veut avoir ſon partage, qui veut jouïr de ſoy-meſme & des biens que ſon pere luy a donnez; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maiſon paternelle, *dans un païs écarté*, où il diſſipe tant de rares treſors, & en un mot où il donne au monde tout ce que Dieu vouloit avoir. Pendant qu'elle contentoit le monde, & ſe contentoit elle-meſme, la Princeſſe Palatine n'eſtoit pas heureuſe; & le vuide des choſes humaines ſe faiſoit ſentir à ſon cœur. Elle n'eſtoit heureuſe, ni pour avoir avec l'eſtime du monde, qu'elle avoit tant deſirée, celle du Roy meſme; ni pour avoir l'amitié & la confiance de Philippe, &

des deux Princeſſes, qui ont fait ſucceſſivement avec luy la ſeconde lumiere de la Cour : de PHILIPPE, dis-je, ce grand Prince, que ni ſa naiſſance, ni ſa valeur, ni la victoire elle-meſme, quoyqu'elle ſe donne à luy avec tous ſes avantages, ne peuvent enfler; & de ces deux grandes Princeſſes, dont l'on ne peut nommer l'une ſans douleur, ni connoiſtre l'autre ſans l'admirer. Mais peut-eſtre que le ſolide établiſſement de la famille de noſtre Princeſſe achevera ſon bonheur. Non, elle n'eſtoit heureuſe, ni pour avoir placé auprés d'elle la Princeſſe ANNE ſa chere fille & les délices de ſon cœur, ni pour l'avoir placée dans une maiſon où tout eſt grand. Que ſert de s'expliquer davantage ? On dit tout, quand on prononce ſeulement le nom de LOUIS DE BOURBON Prince de Condé, & d'HENRI JULES DE BOURBON Duc d'Anguien. Avec un peu plus de vie, elle auroit veû les grands dons, & le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus aprés luy, ſe plaire à le reconnoiſtre par de dignes diſtinctions. C'eſt ce qu'elle devoit attendre du mariage de la Princeſſe ANNE. Celuy de la Princeſſe BENEDICTE ne fut gueres moins heureux, puiſqu'elle épouſa JEAN FRIDERIC Duc de Brunſvic & d'Hanovre, Souverain puiſſant, qui avoit joint le ſçavoir avec la valeur, la Religion Catholique avec les vertus de ſa Maiſon, & pour comble de joye à noſtre Princeſſe, le ſervice de l'Empire avec les intereſts de la France. Tout eſtoit grand dans ſa famille ; & la Princeſſe MARIE ſa fille n'auroit eû à deſirer ſur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il falloit avec tant d'éclat, la tranquillité & la douceur : elle trouvoit dans un Prince auſſi grand d'ailleurs que celuy qui honore cette audience, avec les grandes qualitez, celles qui pouvoient contenter ſa délicateſſe ; & dans la Ducheſſe ſa chere fille, un naturel tel qu'il le falloit à un cœur

comme le ſien, un eſprit qui ſe fait ſentir ſans vouloir briller, une vertu qui devoit bien-toſt forcer l'eſtime du monde, & comme une vive lumiere percer tout-à-coup avec grand éclat un beau, mais ſombre nuage. Cette alliance fortunée luy donnoit une perpétuelle & étroite liaiſon avec le Prince qui de tout temps avoit le plus ravi ſon eſtime : Prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à deſirer, & s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un ſeul homme. Que falloit-il davantage, & que manquoit-il au bonheur de noſtre Princeſſe ? Dieu qu'elle avoit connu ; & tout avec luy. Une fois elle luy avoit rendu ſon cœur. Les douceurs celeſtes qu'elle avoit gouſtées ſous les aiſles de Sainte Fare, eſtoient revenuës dans ſon eſprit. Retirée à la campagne, ſequeſtrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à regler ſa conſcience & ſes affaires. Un million qu'elle retira du Duché de Rethelois ſervit à multiplier ſes bonnes œuvres ; & la premiere fut d'aquiter ce qu'elle devoit avec une ſcrupuleuſe régularité, ſans ſe permettre ces compoſitions ſi adroitement colorées, qui ſouvent ne ſont qu'une injuſtice couverte d'un nom ſpecieux. Eſt-ce donc icy cét heureux retour que je vous promets depuis ſi long-temps ? Non, Messieurs : vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conſeils de la Providence, ni l'état de la Princeſſe ne permettoient qu'elle partageaſt tant ſoit peu ſon cœur : une ame comme la ſienne ne ſouffre point de tels partages ; & il falloit ou tout à fait rompre, ou ſe rengager tout à fait avec le monde. Les affaires l'y rappellerent : ſa pieté s'y diſſipa encore une fois : elle éprouva que Jesus-Christ n'a pas dit en vain : *Fiunt noviſſima hominis illius pejora prioribus : l'etat de l'homme qui retombe devient pire que le*

premier. Tremblez, ames réconciliées, qui renoncez ſi ſouvent à la grace de la penitence : tremblez, puiſque chaque chûte creuſe ſous vos pas de nouveaux abiſmes : tremblez enfin au terrible éxemple de la Princeſſe Palatine. A ce coup le Saint Eſprit irrité ſe retire : les ténebres s'épaiſſiſſent; la foy s'éteint. Un ſaint Abbé dont la doctrine & la vie ſont un ornement de noſtre ſiecle, ravi d'une converſion auſſi admirable & auſſi parfaite que celle de noſtre Princeſſe, luy ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Egliſe. Elle commence ce recit en confeſſant ſon erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchez, que la grace de les reconnoiſtre : recevez l'humble confeſſion de voſtre ſervante; & en mémoire d'un tel ſacrifice, s'il luy reſte quelque choſe à expier aprés une ſi longue penitence, faites-luy ſentir aujourd'huy vos miſéricordes. Elle confeſſe donc, Chrestiens, qu'elle avoit tellement perdu les lumieres de la Foy, que lors qu'on parloit ſérieuſement des Myſteres de la Religion, elle avoit peine à retenir ce ris dédaigneux, qu'excitent les perſonnes ſimples lors qu'on leur voit croire des choſes impoſſibles : *Et*, pourſuit-elle, *c'euſt eſté pour moy le plus grand de tous les miracles, que de me faire croire fermement le Chriſtianiſme.* Que n'euſt-elle pas donné pour obtenir ce miracle ? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'eſtoit pas encore venuë. C'eſtoit le temps où elle devoit eſtre livrée à elle-meſme, pour mieux ſentir dans la ſuite la merveilleuſe victoire de la Grace. Ainſi elle gémiſſoit dans ſon incrédulité qu'elle n'avoit pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte juſqu'à la dériſion, qui eſt le dernier excés, & comme le triomphe de l'orgueïl; & qu'elle ne ſe trouve parmi *ces moqueurs dont le*

jugement eſt ſi proche, ſelon la parole du Sage : *Parata ſunt deriſoribus judicia*. Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cauſe, & ne tenant qu'à luy ſeul, remplit tous les temps & tous les lieux, & porte par toute la terre avec l'impreſſion de ſa main le caractere de ſon autorité : c'eſt Jesus-Christ & ſon Egliſe. Il a mis dans cette Egliſe une autorité, ſeule capable d'abbaiſſer l'orgueïl & de relever la ſimplicité ; & qui également propre aux ſçavans & aux ignorans, imprime aux uns & aux autres un meſme reſpect. C'eſt contre cette autorité que les libertins ſe révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils veû ces rares genies, qu'ont-ils veû plus que les autres? Quelle ignorance eſt la leur! & qu'il feroit aiſé de les confondre ; ſi foibles & préſompteux ils ne craignoient d'eſtre inſtruits! Car penſent-ils avoir mieux veû les difficultez à cauſe qu'ils y ſuccombent, & que les autres qui les ont veûës, les ont mépriſées? Ils n'ont rien veû : ils n'entendent rien : ils n'ont pas meſme de quoy établir le néant, auquel ils eſperent aprés cette vie; & ce miſérable partage ne leur eſt pas aſſeuré. Ils ne ſçavent s'il trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice & à la vertu : quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, & encore ce qu'il a créé capable d'un bon & d'un mauvais choix : qui leur dira, ou ce qui luy plaiſt, ou ce qui l'offenſe, ou ce qui l'appaiſe? Par où ont-ils deviné, que tout ce qu'on penſe de ce premier eſtre, ſoit indifférent ; & que toutes les Religions qu'on voit ſur la terre, luy ſoient également bonnes? Parce qu'il y en a de fauſſes, s'enſuit-il qu'il n'y en ait pas une veritable : ou qu'on ne puiſſe plus connoiſtre l'ami ſincere, parce qu'on eſt environné de trompeurs? Eſt-ce peut-eſtre que tous

ceux qui errent ſont de bonne foy ? L'homme ne peut-il pas ſelon ſa couſtume s'en impoſer à luy-meſme ? Mais quel ſupplice ne méritent pas les obſtacles qu'il aura mis par ſes préventions à des lumieres plus pures ? Où a-t-on pris que la peine & la récompenſe ne ſoient que pour les jugemens humains ; & qu'il n'y ait pas en Dieu une juſtice, dont celle qui reluit en nous ne ſoit qu'une étincelle ? Que s'il eſt une telle juſtice ; ſouveraine, & par conſequent inévitable ; divine, & par conſequent infinie : qui nous dira qu'elle n'agiſſe jamais ſelon ſa nature, & qu'une juſtice infinie ne s'exerce pas à la fin par un ſupplice infini & éternel ? Où en ſont donc les impies, & qu'elle aſſeurance ont-ils contre la vangeance éternelle dont on les menace ? Au defaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin ſe plonger dans l'abiſme de l'athéïſme, & mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve preſque point de place dans les eſprits ? Qui leur réſoudra ces doutes, puis qu'ils veulent les appeller de ce nom ? Leur raiſon, qu'ils prennent pour guide, ne préſente à leur eſprit que des conjectures & des embarras. Les abſurditez où ils tombent en niant la Religion, deviennent plus inſouſtables que les véritez, dont la hauteur les étonne ; & pour ne vouloir pas croire des myſteres incompréhenſibles, ils ſuivent l'une aprés l'autre d'incompréhenſibles erreurs. Qu'eſt-ce donc aprés tout, Messieurs, qu'eſt-ce que leur malheureuſe incrédulité, ſinon une erreur ſans fin, une témérité qui hazarde tout, un étourdiſſement volontaire, & en un mot un orgueïl qui ne peut ſouffrir ſon remede, c'eſt à dire, une autorité légitime ? Ne croyez pas que l'homme ne ſoit emporté que par l'intempérance des ſens. L'intempérance de l'eſprit n'eſt pas moins flateuſe. Comme l'autre, elle ſe fait des plai-

ſirs cachez, & s'irrite par la défenſe. Ce ſuperbe croit s'élever audeſſus de tout & audeſſus de luy-meſme, quand il s'éleve, ce luy ſemble, audeſſus de la Religion, qu'il a ſi long-temps révérée : il ſe met au rang des gens deſabuſez : il inſulte en ſon cœur aux foibles eſprits qui ne font que ſuivre les autres ſans rien trouver par eux-meſmes; & devenu le ſeul objet de ſes complaiſances, il ſe fait luy-meſme ſon Dieu. C'eſt dans cét abiſme profond que la Princeſſe Palatine alloit ſe perdre. Il eſt vray qu'elle deſiroit avec ardeur de connoiſtre la vérité. Mais où eſt la vérité ſans la foy, qui luy paroiſſoit impoſſible, à moins que Dieu l'établiſt en elle par un miracle? Que luy ſervoit d'avoir conſervé la connoiſſance de la Divinité? Les eſprits meſme les plus déréglez n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à ſe reprocher un aveuglement trop viſible. Un Dieu qu'on fait à ſa mode, auſſi patient, auſſi inſenſible, que nos paſſions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on ſe donne de penſer tout ce qu'on veut, fait qu'on croit reſpirer un air nouveau. On s'imagine joüïr de ſoy-meſme & de ſes deſirs; & dans le droit qu'on penſe aquerir de ne ſe rien refuſer, on croit tenir tous les biens, & on les gouſte par avance.

En cét eſtat, Chrestiens, où la Foy meſme eſt perduë, c'eſt à dire, où le fondement eſt renverſé; que reſtoit-il à noſtre Princeſſe? que reſtoit-il à une ame qui par un juſte jugement de Dieu eſtoit décheûë de toutes les graces, & ne tenoit à Jesus-Christ par aucun lien? qu'y reſtoit-il, Chrestiens, ſi ce n'eſt ce que dit Saint Auguſtin? Il reſtoit la ſouveraine miſere & la ſouveraine miſéricorde : *reſtabat magna miſeria, & magna miſericordia.* Il reſtoit ce ſecret regard d'une Providence miſéricordieuſe, qui la vouloit rappeller des extrémitez de la terre; & voicy quelle fut la premiere

touche. Preſtez l'oreille, Messieurs : elle a quelque choſe de miraculeux. Ce fut un ſonge admirable ; de ceux que Dieu meſme fait venir du Ciel par le miniſtere des Anges ; dont les images ſont ſi nettes & ſi démeſlées ; où l'on voit je ne ſçay quoy de celeſte. Elle crut, c'eſt elle-meſme qui le raconte au ſaint Abbé : Ecoutez, & prenez garde ſur tout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertiſſemens divins & la conduite de la Grace. Elle crut, dis-je, *que marchant ſeule dans une foreſt, elle y avoit rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour luy demander, s'il eſtoit aveugle de naiſſance, où s'il l'eſtoit devenu par quelque accident. Il répondit qu'il eſtoit aveugle né. Vous ne ſçavez donc pas, reprit-elle, ce que c'eſt que la lumiere, qui eſt ſi belle & ſi agréable, & le Soleil qui a tant d'éclat & de beauté. Je n'ay, dit-il, jamais joüï de ce bel objet, & je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laiſſe pas de croire, continua-t-il, qu'il eſt d'une beauté raviſſante. L'aveugle parut alors changer de voix & de viſage, & prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choſes tres-excellentes & tres-admirables qui échapent à noſtre veûë, & qui n'en ſont ni moins vrayes ni moins deſirables, quoyqu'on ne les puiſſe ni comprendre, ni imaginer.* C'eſt en effet qu'il manque un ſens aux incredules comme à l'aveugle ; & ce ſens, c'eſt Dieu qui le donne, ſelon ce que dit Saint Jean : *Il nous a donné un ſens pour connoiſtre le vray Dieu, & pour eſtre en ſon vray Fils : Dedit nobis ſenſum, ut cognoſcamus verum Deum, & ſimus in vero filio ejus.* Noſtre Princeſſe le comprit. En meſme temps, au milieu d'un ſonge ſi myſterieux, *elle fit l'application de la belle comparaiſon de l'aveugle aux veritez de la Religion & de l'autre vie :* ce ſont ſes mots que je vous rapporte. Dieu qui

n'a beſoin ni de temps ni d'un long circuit de raiſonnemens pour ſe faire entendre, tout-à-coup luy ouvrit les yeux. Alors, par une ſoudaine illumination, *elle ſe ſentit ſi éclairée*, c'eſt elle-meſme qui continuë à vous parler, *& tellement tranſportée de la joye d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis ſi long-temps, qu'elle ne put s'empeſcher d'embraſſer l'aveugle, dont le diſcours luy découvroit une plus belle lumiere que celle dont il eſtoit privé ; Et*, dit-elle, *il ſe répandit dans mon cœur une joye ſi douce & une foy ſi ſenſible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer.* Vous attendez, CHRESTIENS, quel ſera le réveil d'un ſommeil ſi doux & ſi merveilleux. Ecoutez, & reconnoiſſez que ce ſonge eſt vraiment divin. *Elle s'éveilla là-deſſus*, dit-elle, *& ſe trouva dans le meſme état où elle s'eſtoit veûë dans cét admirable ſonge ; c'eſt à dire, tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire.* Le miracle qu'elle attendoit eſt arrivé : elle croit, elle qui jugeoit la foy impoſſible : Dieu la change par une lumiere ſoudaine, & par un ſonge qui tient de l'extaſe. Tout ſuit en elle de la meſme force. *Je me levay*, pourſuit-elle, *avec précipitation ; mes actions eſtoient meſlées d'une joye & d'une activité extraordinaire.* Vous le voyez : cette nouvelle vivacité qui animoit ſes actions, ſe reſſent encore dans ſes paroles. *Tout ce que je liſois ſur la Religion, me touchoit juſqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la Meſſe dans un état bien différent de celuy où j'avois accouſtumé d'eſtre.* Car c'eſtoit de tous les myſteres celuy qui luy paroiſſoit le plus incroyable. *Mais alors*, dit-elle, *il me ſembloit ſentir la preſence réelle de Noſtre Seigneur à peu prés comme l'on ſent les choſes viſibles, & dont l'on ne peut douter.* Ainſi elle paſſa tout-à-coup d'une profonde obſcurité à une lumiere manifeſte. Les nuages de ſon

eſprit ſont diſſipez : miracle auſſi étonnant que celuy où Jesus-Christ fit tomber en un inſtant des yeux de Saul converti cette eſpece d'écaille dont ils eſtoient couverts. Qui donc ne s'écrieroit à un ſi ſoudain changement : *Le doigt de Dieu eſt icy?* La ſuite ne permet pas d'en douter, & l'operation de la Grace ſe reconnoiſt dans ſes fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foy de noſtre Princeſſe fut inébranlable ; & meſme cette joye ſenſible qu'elle avoit à croire, luy fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces celeſtes douceurs, la juſtice divine eut ſon tour. L'humble Princeſſe ne crut pas qu'il luy fuſt permis d'approcher d'abord des Saints Sacremens. Trois mois entiers furent employez à repaſſer avec larmes ſes ans écoulez parmi tant d'illuſions, & à préparer ſa Confeſſion. Dans l'approche du jour deſiré où elle eſperoit de la faire, elle tomba dans une ſyncope qui ne luy laiſſa ni couleurs, ni pouls, ni reſpiration. Revenuë d'une ſi longue & ſi étrange défaillance, elle ſe vit replongée dans un plus grand mal ; & aprés les afres de la mort, elle reſſentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des Sacremens de l'Egliſe, qui donnez ou differez font ſentir à l'ame la miſericorde de Dieu, ou tout le poids de ſes vangeances. Son Confeſſeur qu'elle appelle la trouve ſans force, incapable d'application, & prononçant à peine quelques mots entrecoupez : il fut contraint de remettre la Confeſſion au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-meſme quelle nuit elle paſſa dans cette attente. Qui ſçait ſi la Providence n'aura pas amené icy quelque ame égarée, qui doive eſtre touchée de ce recit ? *Il eſt*, dit-elle, *impoſſible de s'imaginer les étranges peines de mon eſprit ſans les avoir éprouvées. J'appréhendois à chaque moment le retour de ma ſyncope, c'eſt à dire, ma mort, & ma dam-*

nation. J'avoûois bien que je n'eſtois pas digne d'une miſéricorde que j'avois ſi long-temps négligée : & je diſois à Dieu dans mon cœur, que je n'avois aucun droit de me plaindre de ſa juſtice; mais qu'enfin, choſe inſupportable! je ne le verrois jamais; que je ſerois éternellement avec ſes ennemis, éternellement ſans l'aimer, éternellement haïe de luy. Je ſentois tendrement ce déplaiſir, & je le ſentois meſme, comme je croy, ce ſont ſes propres paroles, *entierement détaché des autres peines de l'enfer.* Le voilà, MES CHERES SŒURS, vous le connoiſſez, le voilà ce pur amour, que Dieu luy-meſme répand dans les cœurs avec toutes ſes délicateſſes, & dans toute ſa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs : non point la crainte de l'eſclave qui craint l'arrivée d'un maiſtre faſcheux; mais la crainte d'une chaſte épouſe qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces ſentimens tendres meſlez de larmes & de frayeur aigriſſoient ſon mal juſqu'à la derniere extrémité. Nul n'en pénétroit la cauſe, & on attribuoit ces agitations à la fievre dont elle eſtoit tourmentée. Dans cét état pitoyable, pendant qu'elle ſe regardoit comme une perſonne réprouvée & preſque ſans eſpérance de ſalut : Dieu qui fait entendre ſes véritez en telle maniere & ſous telles figures qu'il luy plaiſt, continua de l'inſtruire comme il a fait Joſeph & Salomon; & durant l'aſſoupiſſement que l'accablement luy cauſa, il luy mit dans l'eſprit cette parabole ſi ſemblable à celles de l'Evangile. Elle voit paroiſtre ce que JESUS-CHRIST n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de ſa tendreſſe; une poule devenuë mere, empreſſée autour des petits qu'elle conduiſoit. Un d'eux s'eſtant écarté, noſtre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle luy arrache cét innocent animal. En meſme temps on luy crie d'un

autre coſté qu'il le falloit rendre au raviſſeur, dont on éteindroit l'ardeur en luy enlevant ſa proye. *Non,* dît-elle, *je ne le rendray jamais.* En ce moment elle s'éveilla ; & l'application de la figure qui luy avoit eſté montrée ſe fit en un inſtant dans ſon eſprit, comme ſi on luy euſt dit : *Si vous qui eſtes mauvaiſe, ne pouvez vous réſoudre à rendre ce petit animal que vous avez ſauvé ; pourquoy croyez-vous que Dieu infiniment bon vous redonnera au Démon, aprés vous avoir tirée de ſa puiſſance? Eſpérez, & prenez courage.* A ces mots elle demeura dans un calme & dans une joye qu'elle ne pouvoit exprimer, *comme ſi un Ange luy euſt appris,* ce ſont encore ſes paroles, *que Dieu ne l'abandonneroit pas.* Ainſi tomba tout-à-coup la fureur des vents & des flots à la voix de Jesus-Christ qui les menaçoit ; & il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de noſtre ſainte Penitente, lors que parmi les frayeurs d'une conſcience allarmée, & *les douleurs de l'enfer,* il luy fit ſentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémiſſion de ſes péchez, cette *paix qui ſurpaſſe toute intelligence.* Alors une joye céleſte ſaiſit tous ſes ſens, *& les os humiliez treſſaillirent.* Souvenez-vous, ô ſacré Pontife, quand vous tiendrez en vos mains la ſainte Victime qui oſte les pechez du monde ; ſouvenez-vous de ce miracle de ſa Grace. Et vous, Saints Preſtres, venez ; & vous, ſaintes Filles, & vous Chreſtiens : venez auſſi, ô pécheurs : tous enſemble, commençons d'une meſme voix le cantique de la délivrance, & ne ceſſons de répéter avec David : *Que Dieu eſt bon, que ſa miſericorde eſt éternelle!* Il ne faut point manquer à de telles graces, ni les recevoir avec molleſſe. La Princeſſe Palatine change en un moment toute entiere : nulle parure que la ſimplicité, nul ornement que la modeſtie. Elle ſe montre au monde à cette fois ;

mais ce fut pour luy déclarer qu'elle avoit renoncé à ſes vanitez. Car auſſi quelle erreur à une Chreſtienne, & encore à une Chreſtienne penitente, d'orner ce qui n'eſt digne que de ſon mépris? de peindre, & de parer l'idole du monde? de retenir comme par force, & avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces graces qui s'envolent avec le temps? Sans s'eſſrayer de ce qu'on diroit, ſans craindre comme autrefois ce vain fantoſme des ames infirmes dont les Grands ſont épouvantez plus que tous les autres, la Princeſſe Palatine parut à la Cour ſi différente d'elle-meſme : & deſlors elle renonça à tous les divertiſſemens, à tous les jeux juſqu'aux plus innocens; ſe ſoumettant aux ſéveres lois de la penitence Chreſtienne, & ne ſongeant qu'à reſtraindre & à punir une liberté qui n'avoit pû demeurer dans ſes bornes. Douze ans de perſévérance au milieu des épreuves les plus difficiles l'ont élevée à un éminent degré de ſainteté. La regle qu'elle ſe fit dés le premier jour fut immuable : toute ſa maiſon y entra : chez elle on ne faiſoit que paſſer d'un éxercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'oraiſon ne fut changée ni interrompuë, pas meſme par les maladies. Elle ſçavoit que dans ce commerce ſacré tout conſiſte à s'humilier ſous la main de Dieu, & moins à donner qu'à recevoir. Ou plûtoſt, ſelon le précepte de Jesus-Christ, ſon oraiſon fut perpetuelle pour eſtre égale au beſoin. La lecture de l'Evangile & des livres ſaints en fourniſſoit la matiere : ſi le travail ſembloit l'interrompre, ce n'eſtoit que pour la continuer d'une autre ſorte. Par le travail on charmoit l'ennuy, on ménageoit le temps, on guériſſoit la langueur de la pareſſe & les pernicieuſes réveries de l'oiſiveté. L'eſprit ſe relaſchoit pendant que les mains induſtrieuſement occupées s'éxerçoient dans des ouvrages dont la piété

avoit donné le deſſein : c'eſtoit ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les Autels. Les Pſeaumes avoient ſuccédé aux cantiques des joyes du ſiecle. Tant qu'il n'eſtoit point néceſſaire de parler, la ſage Princeſſe gardoit le ſilence : la vanité & les médiſances, qui ſouſtiennent tout le commerce du monde, luy faiſoient craindre tous les entretiens; & rien ne luy paroiſſoit ni agréable ni ſeur que la ſolitude. Quand elle parloit de Dieu, le gouſt intérieur d'où ſortoient toutes ſes paroles, ſe communiquoit à ceux qui converſoient avec elle; & les nobles expreſſions qu'on remarquoit dans ſes diſcours ou dans ſes écrits, venoient de la haute idée qu'elle avoit conceûë des choſes divines. Sa foy ne fut pas moins ſimple que vive : dans les fameuſes queſtions qui ont troublé en tant de manieres le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit autre part à y prendre, que celle d'obéïr à l'Egliſe. Si elle euſt eû la fortune des Ducs de Nevers ſes peres, elle en auroit ſurpaſſé la pieuſe magnificence, quoy-que cent temples fameux en portent la gloire juſqu'au Ciel, *& que les Egliſes des Saints publient leurs aumoſnes.* Le Duc ſon pere avoit fondé dans ſes terres de quoy marier tous les ans ſoixante filles : riche oblation, préſent agréable. La Princeſſe ſa fille en marioit auſſi tous les ans ce qu'elle pouvoit, ne croyant pas aſſez honorer les libéralitez de ſes anceſtres, ſi elle ne les imitoit. On ne peut retenir ſes larmes, quand on luy voit épancher ſon cœur ſur de vieilles femmes qu'elle nouriſſoit. Des yeux ſi délicats firent leurs délices de ces viſages ridez, de ces membres courbez ſous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidelle miniſtre de ſes charitez; & dans un meſme diſcours apprenez à gouſter la ſimplicité & la charité chreſtienne. *Je ſuis ravie*, dit-elle, *que l'affaire de nos*

bonnes vieilles ſoit ſi avancée. Achevons viſte au nom de Noſtre Seigneur; oſtons viſtement cette bonne femme de l'étable où elle eſt, & la mettons dans un de ces petits lits. Quelle nouvelle vivacité ſuccede à celle que le monde inſpire! Elle pourſuit : *Dieu me donnera peut-eſtre de la ſanté, pour aller ſervir cette paralytique : au moins je le feray par mes ſoins, ſi les forces me manquent; & joignant mes maux aux ſiens, je les offriray plus hardiment à Dieu. Mandez-moy ce qu'il faut pour la nourriture & les uſtenciles de ces pauvres femmes; peu à peu nous les mettrons à leur aiſe.* Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les diſcours les plus magnifiques, & je voudrois ne parler plus que ce langage. Dans les néceſſitez extraordinaires, ſa charité faiſoit de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernieres acheva de la dépouïller de ce qui luy reſtoit de ſuperflu : tout devint pauvre dans ſa maiſon & ſur ſa perſonne : elle voyoit diſparoiſtre avec une joye ſenſible les reſtes des pompes du monde; & l'aumoſne luy apprenoit à ſe retrancher tous les jours quelque choſe de nouveau. C'eſt en effet la vraye grace de l'aumoſne, en ſoulageant les beſoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres beſoins; c'eſt à dire, ces beſoins honteux qu'y fait la délicateſſe, comme ſi la nature n'eſtoit pas aſſez accablée de néceſſitez. Qu'attendez-vous, Chrestiens, à vous convertir; & pourquoy déſeſpérez-vous de voſtre ſalut? Vous voyez la perfection où s'éleve l'ame penitente, quand elle eſt fidele à la grace. Ne craignez ni la maladie, ni les dégouſts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une perſonne ſi ſenſible & ſi délicate, qui ne pouvoit ſeulement entendre nommer les maux, a ſouffert douze ans entiers, & preſque ſans intervalle, ou les plus vives dou-

leurs, ou des langueurs qui épuiſoient le corps & l'eſprit : & cependant durant tout ce temps, & dans les tourmens inouïs de ſa derniere maladie, où ſes maux s'augmenterent juſques aux derniers excés, elle n'a eû à ſe repentir que d'avoir une ſeule fois ſouhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce foible deſir, en diſant auſſitoſt aprés avec Jesus-Christ la priere du ſacré myſtere du Jardin : c'eſt ainſi qu'elle appelloit la priere de l'agonie de Noſtre Sauveur; *O mon Pere, que voſtre volonté ſoit faite, & non pas la mienne.* Ses maladies luy oſterent la conſolation qu'elle avoit tant deſirée d'accomplir ſes premiers deſſeins, & de pouvoir achever ſes jours ſous la diſcipline & dans l'habit de Sainte Fare. Son cœur donné ou plûtoſt rendu à ce Monaſtere, où elle avoit gouſté les premieres graces, a témoigné ſon deſir; & ſa volonté a eſté aux yeux de Dieu un ſacrifice parfait. C'euſt eſté un ſouſtien ſenſible à une ame comme la ſienne d'accomplir de grands ouvrages pour le ſervice de Dieu : mais elle eſt menée par une autre voye; par celle qui crucifie davantage; qui ſans rien laiſſer entreprendre à un eſprit courageux, le tient accablé & anéanti ſous la rude loy de ſouffrir. Encore s'il euſt plû à Dieu de luy conſerver ce gouſt ſenſible de la piété, qu'il avoit renouvellé dans ſon cœur au commencement de ſa penitence : mais, non; tout luy eſt oſté; ſans ceſſe elle eſt travaillée de peines inſupportables. *O Seigneur*, diſoit le ſaint homme Job, *vous me tourmentez d'une maniere merveilleuſe!* C'eſt que ſans parler icy de ſes autres peines, il portoit au fond de ſon cœur une vive & continuelle appréhenſion de déplaire à Dieu. Il voyoit d'un coſté ſa ſainte juſtice, devant laquelle les Anges ont peine à ſouſtenir leur innocence. Il le voyoit avec ces yeux éternellement ouverts obſerver toutes les démarches,

conter tous les pas d'un pécheur, & *garder ſes péchez comme ſous le ſceau*, pour les luy repreſenter au dernier jour : *Signaſti quaſi in ſacculo delicta mea.* D'un autre coſté, il reſſentoit ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme : *Je craignois*, dit-il, *toutes mes œuvres.* Que vois-je! le péché? le péché partout! Et il s'écrioit nuit & jour : *O Seigneur, Pourquoy n'oſtez-vous pas mes péchez?* Et que ne tranchez-vous une fois ces malheureux jours, où l'on ne fait que vous offenſer, afin qu'il ne ſoit pas dit, *que je ſois contraire à la parole du Saint?* Tel eſtoit le fond de ſes peines; & ce qui paroiſt de ſi violent dans ſes diſcours, n'eſt que la délicateſſe d'une conſcience qui ſe redoute elle-meſme, ou l'excés d'un amour qui craint de déplaire. La Princeſſe Palatine ſouffrit quelque choſe de ſemblable. Quel ſupplice à une conſcience timorée! Elle croyoit voir par tout dans ſes actions un amour propre déguiſé en vertu. Plus elle eſtoit clairvoyante, plus elle eſtoit tourmentée. Ainſi Dieu l'humilioit par ce qui a couſtume de nourrir l'orgueïl, & luy faiſoit un remede de la cauſe de ſon mal. Qui pourroit dire par quelles terreurs elle arrivoit aux délices de la ſainte table? Mais elle ne perdoit pas la confiance. *Enfin*, dit-elle, c'eſt ce qu'elle écrit au ſaint Preſtre que Dieu luy avoit donné pour la ſouſtenir dans ſes peines : *Enfin je ſuis parvenuë au divin banquet. Je m'eſtois levée dés le matin pour eſtre devant le jour aux portes du Seigneur : mais luy ſeul ſçait les combats qu'il a fallu rendre.* La matinée ſe paſſoit dans ce cruel éxercice. *Mais à la fin*, pourſuit-elle, *malgré mes foibleſſes je me ſuis comme traiſnée moy-meſme aux pieds de Noſtre Seigneur; & j'ay connu qu'il falloit, puiſque tout s'eſt fait en moy par la force de la divine bonté, que je receuſſe encore avec une eſpece de force ce der-*

nier & ſouverain bien. Dieu luy découvroit dans ces peines l'ordre ſecret de ſa juſtice ſur ceux qui ont manqué de fidelité aux graces de la penitence. *Il n'appartient pas*, diſoit-elle, *aux eſclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par force, & les ramener comme malgré eux, de s'aſſeoir au feſtin avec les enfans & les amis; & c'eſt aſſez qu'il leur ſoit permis de venir recueïllir à terre les miettes qui tombent de la table de leurs ſeigneurs.* Ne vous étonnez pas, CHRESTIENS, ſi je ne fais plus, foible orateur, que de répéter les paroles de la Princeſſe Palatine : c'eſt que j'y reſſens la manne cachée, & le gouſt des Ecritures divines, que ſes peines & ſes ſentimens luy faiſoient entendre. Malheur à moy, ſi dans cette chaire j'aime mieux me chercher moy-meſme que voſtre ſalut, & ſi je préfere à mes inventions, quand elles pourroient vous plaire, les expériences de cette Princeſſe, qui peuvent vous convertir! Je n'ay regret qu'à ce que je laiſſe, & je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. *Il eſt bien croyable,* diſoit-elle, *qu'un Dieu qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de ſon amour, & à l'infinité de ſa puiſſance : & ce qui eſt propre à la toute-puiſſance d'un Dieu, paſſe de bien loin la capacité de noſtre foible raiſon. C'eſt*, ajouſte-t-elle, *ce que je me dis à moy-meſme, quand les Démons taſchent d'étonner ma foy; & depuis qu'il a plû à Dieu de me mettre dans le cœur*, remarquez ces belles paroles, *que ſon amour eſt la cauſe de tout ce que nous croyons, cette réponſe me perſuade plus que tous les livres.* C'eſt en effet l'abrégé de tous les ſaints Livres, & de toute la doctrine chreſtienne. Sortez parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, ſortez du bienheureux ſein de voſtre Pere, & venez annoncer aux hommes le ſecret que vous y

voyez. Il l'a fait, & durant trois ans il n'a ceſſé de nous dire le ſecret des conſeils de Dieu. Mais tout ce qu'il en a dit eſt renfermé dans ce ſeul mot de ſon Evangile : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il luy a donné ſon Fils unique.* Ne demandez plus ce qui a uni en Jesus-Christ le Ciel & la terre, & la croix avec les grandeurs. *Dieu a tant aimé le monde.* Eſt-il incroyable que Dieu aime, & que la bonté ſe communique ? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuſes l'amour de la gloire ; aux ames les plus vulgaires l'amour des richeſſes ; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour ? Rien ne couſte, ni perils, ni travaux, ni peines : & voilà tous les prodiges dont l'homme eſt capable. Que ſi l'homme, qui n'eſt que foibleſſe, tente l'impoſſible : Dieu, pour contenter ſon amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire ? Diſons donc pour toute raiſon dans tous les myſteres : *Dieu a tant aimé le monde.* C'eſt la doctrine du Maiſtre, & le Diſciple bien-aimé l'avoit bien compriſe. De ſon temps un Cerinthe, un Héréſiarque, ne vouloit pas croire qu'un Dieu euſt pû ſe faire homme, & ſe faire la victime des pécheurs. Que luy répondit cét Apoſtre vierge, ce Prophete du nouveau Teſtament, cét aigle, ce Théologien par excellence : ce ſaint vieillard, qui n'avoit de force que pour preſcher la charité, & pour dire, *Aimez-vous les uns les autres en Noſtre Seigneur ;* que répondit-il à cét Héréſiarque ? Quel ſymbole, quelle nouvelle confeſſion de foy oppoſa-t-il à ſon héréſie naiſſante ? Ecoutez, & admirez. *Nous croyons*, dit-il, *& nous confeſſons l'amour que Dieu a pour nous : Et nos credidimus charitati, quam habet Deus in nobis.* C'eſt-là toute la foy des Chreſtiens : c'eſt la cauſe & l'abrégé de tout le ſymbole. C'eſt là, que la Princeſſe Palatine a trouvé la réſolution de ſes anciens doutes. Dieu a aimé : c'eſt

tout dire. S'il a fait, difoit-elle, de fi grandes chofes pour déclarer fon amour dans l'Incarnation : que n'aura-t-il pas fait, pour le confommer dans l'Euchariftie, pour fe donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidele en particulier? Croyons donc avec Saint Jean en l'amour d'un Dieu : la foy nous paroiftra douce, en la prenant par un endroit fi tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la maniere des Hérétiques, dont l'un en retranche une chofe & l'autre une autre; l'un le myftere de l'Incarnation, & l'autre celuy de l'Euchariftie; chacun ce qui luy déplaift : foibles efprits, ou plûtoft cœurs étroits & entrailles refferrées, que la Foy & la Charité n'ont pas affez dilatées pour comprendre toute l'étenduë de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons fans réferve, & prenons le remede entier, quoy qu'il en coufte à noftre raifon. Pourquoy veut-on que les prodiges couftent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un feul prodige, que j'annonce aujourd'huy au monde. O ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! C'eft que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules & tant d'infenfibles. N'en augmentez pas le nombre, qui va croiffant tous les jours. N'alleguez plus voftre malheureufe incrédulité, & ne faites pas une excufe de voftre crime. Dieu a des remedes pour guérir, & il ne refte qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a fceû prendre la fainte Princeffe dont nous parlons, par le moyen qui luy a plû : il en a d'autres pour vous jufqu'à l'infini, & vous n'avez rien à craindre, que de défefpérer de fes bontez. Vous ofez nommer vos ennuis, aprés les peines terribles où vous l'avez veûë? Cependant, fi quelquefois elle defiroit en eftre foulagée, elle fe le reprochoit à elle mefme : *Je commence*, difoit-elle, *à m'appercevoir que je cherche*

le paradis terreſtre à la ſuite de JESUS-CHRIST, *au lieu de chercher la montagne des Olives & le Calvaire, par où il eſt entré dans ſa gloire.* Voilà ce qu'il luy ſervit de méditer l'Evangile nuit & jour, & de ſe nourrir de la parole de vie. C'eſt encore ce qui luy fit dire cette admirable parole, *Qu'elle aimoit mieux vivre & mourir ſans conſolation que d'en chercher hors de Dieu.* Elle a porté ces ſentimens juſqu'à l'agonie ; & preſte à rendre l'ame, on entendit qu'elle diſoit d'une voix mourante : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera ; mais j'eſpere en ſes miſericordes.* Cette parole de confiance emporta ſon ame ſainte au ſejour des Juſtes. Arreſtons icy, CHRESTIENS : & vous, Seigneur, impoſez ſilence à cét indigne Miniſtre, qui ne fait qu'affoiblir voſtre parole. Parlez dans les cœurs, Prédicateur inviſible, & faites que chacun ſe parle à ſoy-meſme. Parlez, MES FRERES parlez : je ne ſuis icy que pour aider vos reflexions. Elle viendra cette heure derniere : elle approche, nous y touchons, la voilà venuë. Il faut dire avec ANNE DE GONZAGUE : Il n'y a plus ni Princeſſe, ni Palatine ; ces grands noms, dont on s'étourdit, ne ſubſiſtent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je ſuis emporté par une force inévitable ; tout fuit, tout diminuë, tout diſparoiſt à mes yeux. Il ne reſte plus à l'homme que le néant & le péché : pour tout fonds, le neant ; pour toute aquiſition, le péché. Le reſte, qu'on croyoit tenir, échape : ſemblable à de l'eau gelée, dont le vil cryſtal ſe fond entre les mains qui le ſerrent, & ne fait que les ſalir. Mais voicy ce qui glacera le cœur, ce qui achevera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera ;* dans un moment, je feray entre ces mains, dont Saint Paul écrit en tremblant : *Ne vous y trompez pas, on ne ſe moque pas*

de Dieu : & encore : *C'eſt une choſe horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ;* entre ces mains, où tout eſt action, où tout eſt vie ; rien ne s'affoiblit, ni ſe relaſche, ni ne ſe ralentit jamais : Je m'en vais voir, ſi ces mains toutepuiſſantes me ſeront favorables ou rigoureuſes ; ſi je ſeray éternellement, ou parmi leurs dons, ou ſous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire néceſſairement avec noſtre Princeſſe. Mais pourrons-nous ajouſter avec une conſcience auſſi tranquille, *J'eſpere en ſa miſericorde?* Car, qu'aurons-nous fait pour la fléchir ? Quand aurons-nous écouté *la voix de celuy qui crie dans le deſert, Préparez les voyes du Seigneur?* Comment ? par la penitence. Mais ſerons-nous fort contens d'une penitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais eſté éprouvée, dont jamais on n'aura veû aucun fruit ; d'une penitence imparfaite, d'une penitence nulle ; douteuſe, ſi vous le voulez ; ſans forces, ſans réflexion, ſans loiſir pour en réparer les defauts ? N'en eſt-ce pas aſſez pour eſtre pénétré de crainte juſques dans la moëlle des os ? Pour celle dont nous parlons, ha, MES FRERES, toutes les vertus qu'elle a pratiquées ſe ramaſſent dans cette derniere parole, dans ce dernier acte de ſa vie : la foy, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ſes jugemens, & cét amour plein de confiance, qui ſeul efface tout les pechez. Je ne m'étonne donc pas, ſi le ſaint Paſteur qui l'aſſiſta dans ſa derniere maladie, & qui recueïllit ſes derniers ſoupirs, pénétré de tant de vertus, les porta juſques dans la chaire, & ne put s'empeſcher de les célébrer dans l'aſſemblée des Fidelles. Siecle vainement ſubtil, où l'on veut pecher avec raiſon, où la foibleſſe veut s'autoriſer par des maximes, où tant d'ames inſenſées cherchent leur repos dans le naufrage de la Foy, & ne font d'effort contre elles-meſmes que pour vaincre, au lieu de leurs paſſions,

les remords de leur conſcience : la Princeſſe Palatine t'eſt donnée *comme un ſigne & un prodige : in ſignum & in portentum.* Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ay menacé, confondre ton impenitence & tes vaines excuſes. Tu la verras ſe joindre à ces ſaintes Filles & à toute la troupe des Saints : & qui pourra ſouſtenir leurs redoutables clameurs ? Mais que ſera-ce quand Jesus-Christ paroiſtra luy-meſme à ces malheureux ; quand ils verront celuy qu'ils auront percé, comme dit le Prophete ; dont ils auront rouvert toutes les playes : & qui leur dira d'une voix terrible : *Pourquoy me dechirez-vous par vos blaſphemes*, nation impie? *Me configitis gens tota.* Ou ſi vous ne le faiſiez pas par vos paroles, pourquoy le faiſiez-vous par vos œuvres ! Ou pourquoy avez-vous marché dans mes voyes d'un pas incertain, comme ſi mon autorité eſtoit douteuſe ? Race infidele, me connoiſſez-vous à cette fois ? Suis-je voſtre Roy, ſuis-je voſtre Juge, ſuis-je voſtre Dieu. Apprenez-le par voſtre ſupplice. Là commencera ce pleur éternel ; là ce grincement de dents, qui n'aura jamais de fin. Pendant que les orgueïlleux ſeront confondus, vous Fidelles *qui tremblez à ſa parole,* en quelque endroit que vous ſoyiez de cét Auditoire peu connus des hommes & connus de Dieu, vous commencerez à lever la teſte. Si touchez des ſaints exemples que je vous propoſe, vous laiſſez attendrir vos cœurs ; ſi Dieu a beni le travail, par lequel je taſche de vous enfanter en Jesus-Christ ; & que trop indigne Miniſtre de ſes conſeils je n'y aye pas eſté moi-meſme un obſtacle : vous benirez la bonté divine, qui vous aura conduits à la pompe funebre de cette pieuſe Princeſſe, où vous aurez peut-eſtre trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, Prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle eſtoit au monde, qui favorable interprete de ſes moindres deſirs, continuez voſtre

protection & vos ſoins à tout ce qui luy fut cher, & qui luy donnez les dernieres marques de piété avec tant de magnificence & tant de zele : vous, PRINCESSE, qui gémiſſez en luy rendant ce triſte devoir, & qui avez eſpéré de la voir revivre dans ce diſcours : que vous diray-je pour vous conſoler? Comment pourray-je, MADAME, arreſter ce torrent de larmes, que le temps n'a pas épuiſé, que tant de juſtes ſujets de joye n'ont pas tari? Reconnoiſſez icy le monde : reconnoiſſez ſes maux toûjours plus réels que ſes biens, & ſes douleurs par conſéquent plus vives & plus pénétrantes que ſes joyes. Vous avez perdu ces heureux momens, où vous joüïſſiez des tendreſſes d'une mere, qui n'eut jamais ſon égale : vous avez perdu cette ſource inépuiſable de ſages conſeils : vous avez perdu ces conſolations, qui par un charme ſecret faiſoient oublier les maux dont la vie humaine n'eſt jamais exempte. Mais il vous reſte ce qu'il y a de plus précieux : l'eſpérance de la rejoindre dans le jour de l'Eternité, & en attendant ſur la terre, le ſouvenir de ſes inſtructions, l'image de ſes vertus, & les éxemples de ſa vie.

ORAISON FUNEBRE

DE TRES-HAUT

ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE

MICHEL LE TELLIER

CHEVALIER

CHANCELIER DE FRANCE

Prononcée en l'Eglise paroiſſiale de Saint-Gervais, où il eſt inhumé, le 25. Janvier 1686.

Par MESSIRE JACQUES BENIGNE BOSSUET

Eveſque de Meaux,
Conſeiller du Roy en ſes Conſeils,
Cy devant Précepteur de Monſeigneur LE DAUPHIN, Premier Aumoſnier de Madame LA DAUPHINE.

A PARIS

PAR SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY

IMPRIMEUR DU ROY ET DIRECTEUR DE SON IMPRIMERIE ROYALE

M. DC. LXXXVI.

ORAISON FUNEBRE

DE MESSIRE

MICHEL LE TELLIER

CHANCELIER DE FRANCE.

Posside sapientiam, acquire prudentiam; arripe illam, & exaltabit te: glorificaberis ab eâ, cùm eam fueris amplexatus.

Possedez la sagesse, & aquerez la prudence: si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élevera; & vous remplira de gloire, quand vous l'aurez embrassée. PROV. IV. 7.

MESSEIGNEURS,

EN LOUANT l'homme incomparable dont cette illustre Assemblée célebre les funérailles & honore les vertus, je loûerai la sagesse mesme: & la sagesse que je dois loûer dans ce discours, n'est pas celle qui éleve les hommes & qui agrandit les maisons; ni celle qui gouverne les empires, qui regle la paix & la guerre, & enfin qui dicte les loix, & qui dispense les graces. Car encore que ce grand Ministre, choisi par la divine Providence pour pré-

ſider aux Conſeils du plus ſage de tous les Rois, ait eſté le digne inſtrument des deſſeins les mieux concertez que l'Europe ait jamais veûs ; encore que la ſageſſe, aprés l'avoir gouverné dés ſon enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs & au comble des félicitez humaines : ſa fin nous a fait paroiſtre que ce n'eſtoit pas pour ces avantages qu'il en écoutoit les conſeils. Ce que nous luy avons veû quitter ſans peine, n'eſtoit pas l'objet de ſon amour. Il a connu la ſageſſe que le monde ne connoiſt pas ; cette ſageſſe *qui vient d'enhaut, qui deſcend du Pere des lumieres*, & qui fait marcher les hommes dans les ſentiers de la juſtice. C'eſt elle dont la prévoyance s'étend aux ſiecles futurs, & enferme dans ſes deſſeins l'éternité toute entiere. Touché de ſes immortels & inviſibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, ſelon le précepte du Sage. *La ſageſſe vous élevera*, dit Salomon, *& vous donnera de la gloire quand vous l'aurez embraſſée.* Mais ce ſera une gloire que le ſens humain ne peut comprendre. Comme ce ſage & puiſſant Miniſtre aſpiroit à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il ſe voyoit environné ſur la terre. C'eſt pourquoy ſa modération l'a toûjours mis au-deſſus de ſa fortune. Incapable d'eſtre ébloüï des grandeurs humaines, comme il y paroiſt ſans oſtentation, il y eſt veû ſans envie : & nous remarquons dans ſa conduite ces trois caracteres de la véritable ſageſſe ; qu'élevé ſans empreſſement aux premiers honneurs, il a vécu auſſi modeſte que grand ; que dans ſes importans emplois, ſoit qu'il nous paroiſſe, comme Chancelier, chargé de la principale adminiſtration de la Juſtice, ou que nous le conſidérions dans les autres occupations d'un long miniſtere, ſupérieur à ſes intéreſts, il n'a regardé que le bien public ; & qu'enfin dans une heureuſe vieilleſſe, preſt à rendre avec ſa grande ame le ſacré dépoſt de l'autorité ſi bien

confié à ſes ſoins, il a veû diſparoiſtre toute ſa grandeur avec ſa vie, ſans qu'il luy en ait couſté un ſeul ſoupir : tant il avoit mis en lieu haut & inacceſſible à la mort ſon cœur et ſes eſpérances. De ſorte qu'il nous paroiſt, ſelon la promeſſe du Sage, dans *une gloire immortelle*, pour s'eſtre ſoumis aux loix de la véritable ſageſſe, & pour avoir fait céder à la modeſtie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intéreſt particulier à l'amour du bien public, & la vie meſme au deſir des biens éternels : & c'eſt la gloire qu'a remportée TRES-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE MICHEL LE TELLIER, CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE.

LE GRAND Cardinal de Richelieu achevoit ſon glorieux miniſtere, & finiſſoit tout enſemble une vie pleine de merveilles. Sous ſa ferme & prévoyante conduite, la puiſſance d'Auſtriche ceſſoit d'eſtre redoutée, & la France ſortie enfin des guerres civiles commençoit à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avoit une attention particuliere à celles d'Italie, & ſans parler des autres raiſons, LOUIS XIII. de glorieuſe & triomphante mémoire devoit ſa protection à la Ducheſſe de Savoye ſa ſœur & à ſes enfans. Jules Mazarin dont le nom devoit eſtre ſi grand dans noſtre hiſtoire, employé par la Cour de Rome en diverſes négotiations, s'eſtoit donné à la France; & propre par ſon genie & par ſes correſpondances à ménager les eſprits de ſa nation, il avoit fait prendre un cours ſi heureux aux conſeils du Cardinal de Richelieu, que ce Miniſtre ſe crut obligé de l'élever à la pourpre. Par-là il ſembla montrer ſon ſucceſſeur à la France; & le Cardinal Mazarin s'avançoit ſecretement à la premiere place. En ces temps MICHEL LE TELLIER encore Maiſtre des Requeſtes, eſtoit Intendant de Juſtice en Piémont. Mazarin que ſes négotiations attiroient ſouvent à Turin, fut ravi d'y

trouver un homme d'une ſi grande capacité & d'une conduite ſi ſeure, dans les affaires : car les ordres de la Cour obligeoient l'Ambaſſadeur à concerter toutes choſes avec l'Intendant, à qui la divine Providence faiſoit faire ce léger apprentiſſage des affaires d'Eſtat. Il ne falloit qu'en ouvrir l'entrée à un genie ſi perçant, pour l'introduire bien avant dans les ſecrets de la politique. Mais ſon eſprit modéré ne ſe perdoit pas dans ces vaſtes penſées; & renfermé à l'éxemple de ſes peres dans les modeſtes emplois de la robe, il ne jettoit pas ſeulement les yeux ſur les engagemens éclatans, mais perilleux, de la Cour. Ce n'eſt pas qu'il ne paruſt toûjours ſupérieur à ſes emplois. Dés ſa premiere jeuneſſe tout cédoit aux lumieres de ſon eſprit auſſi pénétrant & auſſi net qu'il eſtoit grave & ſerieux. Pouſſé par ſes amis, il avoit paſſé du Grand Conſeil, ſage compagnie où ſa réputation vit encore, à l'importante charge de Procureur du Roy. Cette grande ville ſe ſouvient de l'avoir veû, quoy-que jeune, avec toutes les qualitez d'un grand magiſtrat, oppoſé non ſeulement aux brigues & aux partialitez qui corrompent l'intégrité de la Juſtice, & aux préventions qui en obſcurciſſent les lumieres, mais encore aux voyes irrégulieres & extraordinaires où elle perd avec ſa conſtance la véritable autorité de ſes jugemens. On y vit enfin tout l'eſprit & les maximes d'un juge, qui attaché à la regle ne porte pas ſes propres penſées, ni des adouciſſemens ou des rigueurs arbitraires dans le tribunal, & qui veut que les loix gouvernent & non pas les hommes. Telle eſt l'idée qu'il avoit de la magiſtrature. Il apporta ce meſme eſprit dans le Conſeil, où l'autorité du Prince, qu'on y éxerce avec un pouvoir plus abſolu, ſemble ouvrir un champ plus libre à la Juſtice; & toûjours ſemblable à luy-meſme, il y ſuivit deſlors la meſme

regle qu'il y a établie depuis, quand il en a eſté le chef.

Et certainement, Messieurs, je puis dire avec confiance, que l'amour de la Juſtice eſtoit comme né avec ce grave Magiſtrat, & qu'il croiſſoit avec luy dés ſon enfance. C'eſt auſſi de cette heureuſe naiſſance que ſa modeſtie ſe fit un rempart contre les loûanges qu'on donnoit à ſon intégrité; & l'amour qu'il avoit pour la Juſtice ne luy parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portoit, diſoit-il, en quelque maniere dans le ſang. Mais Dieu qui l'avoit prédeſtiné à eſtre un exemple de Juſtice dans un ſi beau regne & dans la prémiere charge d'un ſi grand royaume, luy avoit fait regarder le devoir de Juge où il eſtoit appellé, comme le moyen particulier qu'il luy donnoit pour accomplir l'œuvre de ſon ſalut. C'eſtoit la ſainte penſée qu'il avoit toûjours dans le cœur; c'eſtoit la belle parole qu'il avoit toûjours à la bouche : & par-là il faiſoit aſſez connoiſtre combien il avoit pris le gouſt véritable de la piété chreſtienne. Saint Paul en a mis l'éxercice, non pas dans ces pratiques particulieres que chacun ſe fait à ſon gré, plus attaché à ces loix qu'à celles de Dieu; mais à ſe ſanctifier dans ſon eſtat, & *chacun dans les emplois de ſa vocation. Unuſquiſque in qua vocatione vocatus eſt.* Mais ſi, ſelon la doctrine de ce grand Apoſtre, on trouve la ſainteté dans les emplois les plus bas, & qu'un eſclave s'éleve à la perfection dans le ſervice d'un maiſtre mortel, pourveû qu'il y ſçache regarder l'ordre de Dieu : à quelle perfection l'ame chreſtienne ne peut-elle pas aſpirer dans l'auguſte & ſaint miniſtere de la Juſtice, puiſque, ſelon l'Ecriture, *l'on y éxerce le jugement, non des hommes, mais du Seigneur meſme?* Ouvrez les yeux, Chrestiens; contemplez ces auguſtes tribunaux où la Juſtice rend ſes oracles : vous y verrez avec David, *les Dieux de la terre, qui meurent à la vé-*

rité comme des hommes, mais qui cependant doivent juger comme des Dieux, ſans crainte, ſans paſſion, ſans intéreſt; le Dieu des Dieux à leur teſte, comme le chante ce grand Roy d'un ton ſi ſublime dans ce divin pſeaume : *Dieu aſſiſte*, dit-il, *à l'aſſemblée des Dieux, & au milieu il juge les Dieux*. O Juges, quelle majeſté de vos ſéances! quel préſident de vos aſſemblées! Mais auſſi quel cenſeur de vos jugemens! Sous ces yeux redoutables noſtre ſage Magiſtrat écoutoit également le riche & le pauvre; d'autant plus pur & d'autant plus ferme dans l'adminiſtration de la juſtice, que ſans porter ſes regards ſur les hautes places dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit ſon élevation comme ſon étude à ſe rendre parfait dans ſon eſtat. Non, non, ne le croyez pas, que la juſtice habite jamais dans les ames où l'ambition domine. Toute ame inquiete & ambitieuſe eſt incapable de regle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédiens, où ſemblable à un ſepulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la juſtice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à ſe reprocher. Parlons de la laſcheté ou de la licence d'une juſtice arbitraire, qui ſans regle & ſans maxime ſe tourne au gré de l'ami puiſſant. Parlons de la complaiſance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arreſter le progrés d'une procedure malicieuſe. Que diray-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la Juſtice, comme autrefois aux démons, des oracles ambigus & captieux? Que diray-je des difficultez qu'on ſuſcite dans l'éxécution, lors qu'on n'a pû refuſer la juſtice à un droit trop clair? *La loy eſt déchirée,* comme diſoit le Prophete, *& le jugement n'arrive jamais à ſa perfection : Non pervenit uſque ad finem judicium.* Lors que le Juge veut s'agrandir, & qu'il change en une foupleſſe de cour, le rigide &

inéxorable miniſtere de la juſtice, il fait naufrage contre ces écueïls. On ne voit dans ſes jugemens qu'une juſtice imparfaite ; ſemblable, je ne craindray pas de le dire, à la juſtice de Pilate : juſtice qui fait ſemblant d'eſtre vigoureuſe, à cauſe qu'elle réſiſte aux tentations médiocres, & peut-eſtre aux clameurs d'un peuple irrité ; mais qui tombe & diſparoiſt tout-à-coup, lors qu'on allegue, ſans ordre meſme & mal à propos, le nom de Céſar. Que dis-je, le nom de Céſar ? Ces ames proſtituées à l'ambition ne ſe mettent pas à ſi haut prix : tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide, & la juſtice ſe retire d'avec elles. Que ſi elle s'eſt conſtruit un ſanctuaire éternel & incorruptible dans le cœur du ſage MICHEL LE TELLIER, c'eſt que libre des empreſſemens de l'ambition, il ſe voit élevé aux plus grandes places, non par ſes propres efforts, mais par la douce impulſion d'un vent favorable ; ou plûtoſt, comme l'événement l'a juſtifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le Cardinal de Richelieu eſtoit mort, peu regretté de ſon Maiſtre qui craignit de luy devoir trop. Le gouvernement paſſé fut odieux : ainſi de tous les Miniſtres le Cardinal Mazarin plus néceſſaire & plus important, fut le ſeul dont le credit ſe ſoûtint; & le Secretaire d'Eſtat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondoit pas à ſon attente, ou déceu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la ſolitude, ou flatté d'une ſecrette eſpérance de ſe voir plus avantageuſement rappellé par la néceſſité de ſes ſervices, ou agité de ces je ne ſçay quelles inquiétudes dont les hommes ne ſçavent pas ſe rendre raiſon à eux-meſmes, ſe réſolut tout-à-coup à quitter cette grande charge. Le temps eſtoit arrivé que noſtre ſage Miniſtre devoit eſtre montré à ſon Prince & à ſa patrie. Son mé-

rite le fit chercher à Turin ſans qu'il y penſaſt. Le Cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé, qu'il ne le conceût alors, rappella au Roy ſes agréables ſervices ; & le rapide moment d'une conjoncture impréveûë, loin de donner lieu à la ſollicitation, n'en laiſſa pas meſme au deſir. Louis XIII. rendit au Ciel ſon ame juſte & pieuſe ; & il parut que noſtre Miniſtre eſtoit réſervé au Roy ſon fils. Tel eſtoit l'ordre de la Providence, & je voy icy quelque choſe de ce qu'on lit dans Iſaïe. La ſentence partit d'enhaut, & il fut dit à Sobna chargé d'un miniſtere principal : *Je t'oſteray de ton poſte, & je te dépoſeray de ton miniſtere : Expellam te de ſtatione tua, & de miniſterio tuo deponam te. En ce temps j'appelleray mon ſerviteur Eliakim, & je le reveſtiray de ta puiſſance.* Mais un plus grand honneur luy eſt deſtiné : le temps viendra, que par l'adminiſtration de la Juſtice, *il ſera le pere des habitans de Jeruſalem & de la maiſon de Juda : Erit pater habitantibus Jeruſalem. La clef de la maiſon de David,* c'eſt à dire de la maiſon regnante, *ſera attachée à ſes épaules : il ouvrira, & perſonne ne pourra fermer : il fermera, & perſonne ne pourra ouvrir :* il aura la ſouveraine diſpenſation de la juſtice & des graces.

Parmi ces glorieux emplois noſtre Miniſtre a fait voir à toute la France, que ſa modération durant quarante ans eſtoit le fruit d'une ſageſſe conſommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante ſe tient ſi cachée, qu'à peine ſe connoiſt-elle elle-meſme. Lors qu'on ſe voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, & que je ne ſçay quoy nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de ſi grands honneurs, qu'ils ſont venus à nous comme d'eux-meſmes, on ne ſe poſſede plus; & ſi vous me permettez de vous dire

une penſée de Saint Chryſoſtome, c'eſt aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celuy de ſe refuſer à cette éclatante beauté qui ſe donne à eux. Mais noſtre ſage Miniſtre ne s'y laiſſa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires ? Qui connoiſſoit mieux les hommes & les temps ? Qui prévoyoit de plus loin, & qui donnoit des moyens plus ſeurs pour éviter les inconveniens dont les grandes entrepriſes ſont environnées? Mais dans une ſi haute capacité & dans une ſi belle réputation, qui jamais a remarqué ou ſur ſon viſage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ſes paroles? Toûjours libre dans la converſation, toûjours grave dans les affaires, & toujours auſſi modéré que fort & inſinuant dans ſes diſcours, il prenoit ſur les eſprits un aſcendant que la ſeule raiſon luy donnoit. On voyoit & dans ſa maiſon & dans ſa conduite, avec des mœurs ſans reproche, tout également éloigné des extrémitez ; tout enfin meſuré par la ſageſſe. S'il ſceut ſoûtenir le poids des affaires, il ſceut auſſi les quitter, & reprendre ſon premier repos. Pouſſé par la cabale, Chaville le vit tranquille pendant pluſieurs mois, au milieu de l'agitation de toute la France. La Cour le rappelle en vain : il perſiſte dans ſa paiſible retraite, tant que l'eſtat des affaires le put ſouffrir, encore qu'il n'ignoraſt pas ce qu'on machinoit contre luy durant ſon abſence; & il ne parut pas moins grand en demeurant ſans action, qu'il l'avoit paru en ſe ſoûtenant au milieu des mouvemens les plus hazardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Eſtat, auſſitoſt qu'il luy fut permis de ſe repoſer des occupations de ſa charge ſur un fils qu'il n'euſt jamais donné au Roy, s'il ne l'euſt ſenti capable de le bien ſervir : aprés qu'il eût reconnu que le nouveau Secretaire d'Eſtat ſçavoit avec une ferme & continuelle action ſuivre les deſſeins &

exécuter les ordres d'un maiſtre ſi entendu dans l'art de la guerre : ni la hauteur des entrepriſes ne ſurpaſſoit ſa capacité, ni les ſoins infinis de l'exécution n'eſtoient au deſſus de ſa vigilance; tout eſtoit preſt aux lieux deſtinez; l'Ennemi également menacé dans toutes ſes places; les troupes auſſi vigoureuſes que diſciplinées n'attendoient que les derniers ordres du grand Capitaine, & l'ardeur que ſes yeux inſpirent; tout tombe ſous ſes coups, & il ſe voit l'arbitre du monde : alors le zélé Miniſtre dans une entiere vigueur d'eſprit & de corps, crut qu'il pouvoit ſe permettre une vie plus douce. L'épreuve en eſt hazardeuſe pour un homme d'Eſtat; & la retraite preſque toûjours a trompé ceux qu'elle flattoit de l'eſpérance du repos. Celuy-cy fut d'un caractere plus ferme. Les Conſeils où il aſſiſtoit luy laiſſoient preſque tout ſon temps; & aprés cette grande foule d'hommes & d'affaires qui l'environnoit, il s'eſtoit luy-meſme réduit à une eſpece d'oiſiveté & de ſolitude : mais il la ſceût ſoûtenir. Les heures qu'il avoit libres furent remplies de bonnes lectures, & ce qui paſſe toutes les lectures, de ſérieuſes réfléxions ſur les erreurs de la vie humaine, & ſur les vains travaux des politiques, dont il avoit tant d'experience. L'Eternité ſe préſentoit à ſes yeux, comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces ſages penſées, & renfermé dans un doux commerce avec ſes amis auſſi modeſtes que luy, car il ſçavoit les choiſir de ce caractere, & il leur apprenoit à le conſerver dans les emplois les plus importans & de la plus haute confiance, il gouſtoit un véritable repos dans la maiſon de ſes peres, qu'il avoit accommodée peu à peu à ſa fortune préſente, ſans luy faire perdre les traces de l'ancienne ſimplicité, joûiſſant en ſujet fidelle des proſpéritez de l'Eſtat & de la gloire de ſon Maiſtre. La charge de Chancelier vaqua, &

la France la deſtinoit à un Miniſtre ſi zélé pour la juſtice. Mais, comme dit le Sage : *Autant que le ciel s'éleve, & que la terre s'incline au deſſous, autant le cœur des Rois eſt impénétrable.* Enfin le moment du Prince n'eſtoit pas encore arrivé; & le tranquille Miniſtre qui connoiſſoit les dangereuſes jalouſies des Cours, & les ſages temperamens des conſeils des Rois, ſceût encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les decrets éternels reglent tous ces mouvemens. Lors qu'aprés de longues années il ſe vit élevé à cette grande charge, encore qu'elle receuſt un nouvel éclat en ſa perſonne où elle eſtoit jointe à la confiance du Prince; ſans s'en laiſſer ébloüïr, le modeſte Miniſtre diſoit ſeulement que le Roy, pour couronner plûtoſt la longueur que l'utilité de ſes ſervices, vouloit donner un titre à ſon tombeau, & un ornement à ſa famille. Tout le reſte de ſa conduite répondit à de ſi beaux commencemens. Noſtre ſiecle qui n'avoit point veû de Chancelier ſi autoriſé, vit en celuy-cy autant de modération & de douceur que de dignité & de force : pendant qu'il ne ceſſoit de ſe regarder comme devant bientoſt rendre compte à Dieu d'une ſi grande adminiſtration. Ses fréquentes maladies le mirent ſouvent aux priſes avec la mort : éxercé par tant de combats, il en ſortoit toûjours plus fort & plus réſigné à la volonté divine. La penſée de la mort ne rendit pas ſa vieilleſſe moins tranquille ni moins agréable. Dans la meſme vivacité on luy vit faire ſeulement de plus graves réfléxions ſur la caducité de ſon âge, & ſur le deſordre extréme que cauſeroit dans l'Eſtat une ſi grande autorité dans des mains trop foibles. Ce qu'il avoit veû arriver à tant de ſages vieillards qui ſembloient n'eſtre plus rien que leur ombre propre, le rendoit continuellement attentif à luy-meſme. Souvent il ſe diſoit en ſon cœur, que le plus malheu-

reux effet de cette foibleſſe de l'âge, eſtoit de ſe cacher à ſes propres yeux; de ſorte que tout-à-coup on ſe trouve plongé dans l'abiſme, ſans avoir pû remarquer le fatal moment d'un inſenſible déclin : & il conjuroit ſes enfans par toute la tendreſſe qu'il avoit pour eux, & par toute leur reconnoiſſance, qui faiſoit ſa conſolation dans ce court reſte de vie, de l'avertir de bonne heure, quand ils verroient ſa memoire vaciller ou ſon jugement s'affoiblir, afin que par un reſte de force il puſt garantir le public & ſa propre conſcience des maux dont les menaçoit l'infirmité de ſon âge. Et lors meſme qu'il ſentoit ſon eſprit entier, il prononçoit la meſme ſentence, ſi le corps abbatu n'y répondoit pas : car c'eſt la réſolution qu'il avoit priſe dans ſa derniere maladie : & plûtoſt que de voir languir les affaires avec luy, ſi ſes forces ne luy revenoient, il ſe condamnoit, en rendant les Sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont auſſi jamais il n'avoit perdu le gouſt; au hazard de s'enſevelir tout vivant, & de vivre peut-eſtre aſſez, pour ſe voir long-temps traverſé par la dignité qu'il auroit quittée : Tant il eſtoit au deſſus de ſa propre élevation & de toutes les grandeurs humaines !

Mais ce qui rend ſa modération plus digne de nos loûanges, c'eſt la force de ſon génie né pour l'action, & la vigueur qui durant cinq ans luy fit dévoûer ſa teſte aux fureurs civiles. Si aujourd'huy je me voy contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en feray point d'excuſe à mon auditoire, où de quelque coſté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux, me montre une fidélité irréprochable, ou peut-eſtre une courte erreur réparée par de longs ſervices. Dans ces fatales conjonctures, il falloit à un Miniſtre eſtranger un homme d'un ferme génie & d'une égale ſeûreté, qui nourri dans les compagnies, connuſt les ordres du Royaume

& l'eſprit de la Nation. Pendant que la magnanime & intrépide Régente eſtoit obligée à montrer le Roy enfant aux Provinces, pour diſſiper les troubles qu'on y excitoit de toutes parts : Paris & le cœur du Royaume demandoient un homme capable de profiter des momens ſans attendre de nouveaux ordres, & ſans troubler le concert de l'Eſtat. Mais le Miniſtre luy-meſme ſouvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conſeils, que l'obſcurité des affaires, l'incertitude des événemens, & les différens intéreſts faiſoient hazarder, n'avoit-il pas beſoin d'un homme que la Régente puſt croire ? Enfin il falloit un homme, qui pour ne pas irriter la haine puplique déclarée contre le miniſtere, ſceuſt ſe conſerver de la créance dans tous les partis, & ménager les reſtes de l'autorité. Cét homme ſi néceſſaire au jeune Roy, à la Régente, à l'Eſtat, au Miniſtre, aux cabales meſmes, pour ne les précipiter pas aux dernieres extrémitez par le déſeſpoir : vous me prévenez, Messieurs, c'eſt celuy dont nous parlons. C'eſt donc icy, qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le viſmes s'oublier luy-meſme, & comme un ſage pilote, ſans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de ſon propre péril, aller droit comme au terme unique d'une ſi perilleuſe navigation, à la conſervation du corps de l'Eſtat, & au rétabliſſement de l'autorité Royale. Pendant que la Cour réduiſoit Bordeaux, & que Gaston laiſſé à Paris pour le maintenir dans le devoir, eſtoit environné de mauvais conſeils; le Tellier fut le Chuſaï qui les confondit, & qui aſſeûra la victoire à l'Oint du Seigneur. Fallut-il éventer les Conſeils d'Eſpagne, & découvrir le ſecret d'une paix trompeuſe que l'on propoſoit afin d'exciter la ſédition pour peu qu'on l'euſt différée ? le Tellier en fit d'abord accepter les offres : noſtre Plenipotentiaire partit ; & l'Archiduc forcé d'avoüër qu'il n'avoit pas de

pouvoir, fit connoiſtre luy-meſme au peuple émeû, ſi toutefois un peuple émeû connoiſt quelque choſe, qu'on ne faiſoit qu'abuſer de ſa crédulité. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance & un courage intrepide, ce fut lors qu'il s'agit d'aſſeûrer la garde des trois illuſtres captifs. Quelle cauſe les fit arreſter : ſi ce fut ou des ſoupçons ou des véritez, ou de vaines terreurs ou de vrais périls, & dans un pas ſi gliſſant des précautions néceſſaires : qui le pourra dire à la poſtérité? Quoy qu'il en ſoit, l'Oncle du Roy eſt perſuadé : on croit pouvoir s'aſſeûrer des autres Princes, & on en fait des coupables en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toûjours preſts à rompre leurs chaiſnes; pendant que chacun s'efforce de les avoir en ſa main, pour les retenir ou les laſcher au gré de ſon ambition ou de ſes vengeances? Gaston que la Cour avoit attiré dans ſes ſentimens, eſtoit-il inacceſſible aux factieux? Ne voy-je pas au contraire autour de luy des ames hautaines, qui pour faire ſervir les Princes à leurs intéreſts cachez, ne ceſſoient de luy inſpirer qu'il devoit s'en rendre le maiſtre? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au dedans & au dehors d'eſtre le maiſtre du ſort du Prince de Condé? Ne craignons point de le nommer, puis qu'enfin tout eſt ſurmonté par la gloire de ſon grand nom & de ſes actions immortelles. L'avoir entre ſes mains, c'eſtoit y avoir la victoire meſme qui le ſuit éternellement dans les combats. Mais il eſtoit juſte que ce précieux dépoſt de l'Eſtat demeuraſt entre les mains du Roy, & il luy appartenoit de garder une ſi noble partie de ſon ſang. Pendant donc que noſtre Miniſtre travailloit à ce glorieux ouvrage où il y alloit de la Royauté & du ſalut de l'Eſtat, il fut ſeul en bute aux factieux. Luy ſeul, diſoient-ils, ſçavoit dire & taire ce

qu'il falloit. Seul il ſçavoit épancher & retenir ſon diſcours : impénétrable, il pénétroit tout ; & pendant qu'il tiroit le ſecret des cœurs, il ne diſoit, maiſtre de luy-meſme, que ce qu'il vouloit. Il perçoit dans tous les ſecrets, démeſloit toutes les intrigues, découvroit les entrepriſes les plus cachées & les plus ſourdes machinations. C'eſtoit ce ſage dont il eſt écrit : *Les conſeils ſe recelent dans le cœur de l'homme à la maniere d'un profond abiſme, ſous une eau dormante : mais l'homme ſage les épuiſe ;* il en découvre le fond : *Sicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri : vir ſapiens exhauriet illud.* Luy ſeul réüniſſoit les gens de bien, rompoit les liaiſons des factieux, en déconcertoit les deſſeins, & alloit recueïllir dans les égarez ce qu'il y reſtoit quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne croyoit que luy ; & luy ſeul ſçavoit profiter des heureux momens, & des bonnes diſpoſitions d'un ſi grand Prince. *Venez, venez, faiſons contre luy de ſecrettes menées : Venite, cogitemus adverſus eum cogitationes.* Uniſſons-nous pour le décréditer ; tous enſemble *frapons-le de noſtre langue, & ne ſoufrons plus qu'on écoute tous ſes beaux diſcours : Percutiamus eum linguâ, neque attendamus univerſos ſermones ejus.* Mais on faiſoit contre luy de plus funeſtes complots. Combien receût-il d'avis ſecrets, que ſa vie n'eſtoit pas en ſeûreté ! Et il connoiſſoit dans le parti, de ces fiers courages dont la force malheureuſe & l'eſprit extréme oſe tout, & ſçait trouver des éxécuteurs. Mais ſa vie ne luy fut pas précieuſe, pourveû qu'il fuſt fidelle à ſon miniſtere. Pouvoit-il faire à Dieu un plus beau ſacrifice, que de luy offrir une ame pure de l'iniquité de ſon ſiecle, & dévoûée à ſon Prince & à ſa patrie. Jesus nous en a montré l'exemple ; les Juifs meſmes le reconnoiſſoient pour un ſi bon citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprés de luy une meilleure recom-

mendation à ce Centenier, qu'en disant à nostre Sauveur : *Il aime nostre nation.* Jérémie a-t-il plus versé de larmes que luy sur les ruines de sa patrie ? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ses citoyens ? Fidelle au Prince comme à son païs, il n'a pas craint d'irriter l'envie des Pharisiens en défendant les droits de César : & lors qu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'univers, il a voulu que le plus chéri de ses Evangelistes ramarquast, qu'il mourroit specialement *pour sa nation : quia moriturus erat progente.* Si nostre zélé Ministre, touché de ces véritez, exposa sa vie, craindroit-il de hazarder sa fortune? Ne sçait-on pas qu'il falloit souvent s'opposer aux inclinations du Cardinal son bienfaicteur ? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sceût céder au temps, & s'éloigner de la Cour. Mais il le faut dire : toûjours il y vouloit revenir trop tost. Le Tellier s'opposoit à ses impatiences jusqu'à se rendre suspect; & sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un Ministre également soupçonneux & ennuyé de son estat, il alloit d'un pas intrépide où la raison d'Estat le déterminoit. Il sçeût suivre ce qu'il conseilloit. Quand l'éloignement de ce grand Ministre eust attiré celuy de ses confidens : supérieur par cét endroit au Ministre mesme, dont il admiroit d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons veû retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires & d'une Cour agitée; & résigné à la Providence, il vit sans inquiétude fremir alentour les flots irritez. Et parce qu'il souhaitoit le rétablissement du Ministre, comme un soustien nécessaire de la réputation & de l'autorité de la Régence, & non pas, comme plusieurs autres, pour son intérest, que le poste qu'il occupoit luy donnoit assez de moyens de ménager d'ailleurs :

aucun mauvais traitement ne le rebutoit. Un beau-frere ſacrifié malgré ſes ſervices, luy montroit ce qu'il pouvoit craindre. Il ſçavoit, crime irrémiſſible dans les Cours, qu'on écoutoit des propoſitions contre luy-meſme, & peut-eſtre que ſa place euſt eſté donnée, ſi on euſt pû la remplir d'un homme auſſi ſeûr. Mais il n'en tenoit pas moins la balance droite. Les uns donnoient au Miniſtre des eſpérances trompeuſes; les autres luy inſpiroient de vaines terreurs, & en s'empreſſant beaucoup, ils faiſoient les zélez & les importans. Le Tellier luy montroit la vérité, quoy-que ſouvent importune; & induſtrieux à ſe cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyoit la gloire au Miniſtre, ſans craindre dans le meſme temps de ſe charger des refus que l'intéreſt de l'Eſtat rendoit néceſſaires. Et c'eſt delà qu'il eſt arrivé, qu'en mépriſant par raiſon la haine de ceux dont il luy falloit combatre les prétentions, il en aqueroit l'eſtime, & ſouvent meſme l'amitié & la confiance. L'Hiſtoire en racontera de fameux éxemples : je n'ay pas beſoin de les rapporter; & content de remarquer des actions de vertu dont les ſages auditeurs puiſſent profiter, ma voix n'eſt pas deſtinée à ſatisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celuy que je voy par tout dans le recit de nos malheurs? Cét homme ſi fidelle aux particuliers, ſi redoutable à l'Eſtat, d'un caractere ſi haut qu'on ne pouvoit ni l'eſtimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons veû en ébranlant l'univers s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop cherement achetée, ainſi qu'il eût le courage de le reconnoiſtre dans le lieu le plus éminent de la Chreſtienté, & enfin comme peu capable de contenter ſes deſirs : tant il connut ſon erreur, & le vuide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il vouloit aquerir ce qu'il

devoit un jour mépriſer, il remua tout par de ſecrets & puiſſans reſſorts; & aprés que tous les partis furent abbatus, il ſembla encore ſe ſoûtenir ſeul, & ſeul encore menacer le favori victorieux, de ſes triſtes & intrépides regards. La Religion s'intéreſſe dans ſes infortunes; la Ville Royale s'émeut; & Rome meſme menace. Quoy donc, n'eſt-pas aſſez que nous ſoyons attaquez au dedans & au dehors par toutes les puiſſances temporelles? Faut-il que la Religion ſe meſle de nos malheurs, & qu'elle ſemble nous oppoſer de prés & de loin une autorité ſacrée? Mais par les ſoins du ſage MICHEL LE TELLIER, Rome n'eût point à reprocher au Cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il eſtoit reveſtu : les affaires Eccleſiaſtiques prirent une forme réglée : ainſi le calme fut rendu à l'Eſtat : on revoit dans ſa premiere vigueur l'autorité affoiblie : Paris & tout le Royaume avec un fidelle & admirable empreſſement reconnoiſt ſon Roy gardé par la Providence, & réſervé à ſes grands ouvrages : le zele des compagnies, que de triſtes expériences avoient éclairées, eſt inébranlable : les pertes de l'Eſtat ſont réparées : le Cardinal fait la paix avec avantage : au plus haut point de ſa gloire, ſa joye eſt troublée par la triſte apparition de la mort : intrépide, il domine juſqu'entre ſes bras & au milieu de ſon ombre : il ſemble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe, que ſa faveur attaquée par tant d'endroits, eſt ſi hautement rétablie, que tout devient foible contre elle, juſqu'à une mort prochaine & lente. Il meurt avec cette triſte conſolation; & nous voyons commencer ces belles années, dont on ne peut aſſez admirer le cours glorieux. Cependant la grande & pieuſe ANNE D'AUSTRICHE rendoit un perpetuel témoignage à l'inviolable fidélité de noſtre Miniſtre, où parmi tant de divers mouvemens elle n'avoit jamais remarqué un pas

douteux. Le Roy qui dés ſon enfance l'avoit veû toûjours attentif au bien de l'Eſtat, & tendrement attaché à ſa perſonne ſacrée, prenoit confiance en ſes conſeils; & le Miniſtre conſervoit ſa modération, ſoigneux ſur tout de cacher l'important ſervice qu'il rendoit continuellement à l'Eſtat, en faiſant connoiſtre les hommes capables de remplir les grandes places, & en leur rendant à propos des offices qu'ils ne ſçavoient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé Miniſtre, puis que le Prince, quelque grand qu'il ſoit, ne connoiſt ſa force qu'à demi, s'il ne connoiſt les grands hommes que la Providence fait naiſtre en ſon temps pour le ſeconder? Ne parlons pas des vivans, dont les vertus non plus que les loûanges ne ſont jamais ſeûres dans le variable eſtat de cette vie. Mais je veux icy nommer par honneur le ſage, le docte & le pieux LAMOIGNON, que noſtre Miniſtre propoſoit toujours comme digne de prononcer les oracles de la juſtice dans le plus majeſtueux de ſes tribunaux. La Juſtice leur commune amie les avoit unis : & maintenant ces deux ames pieuſes, touchées ſur la terre du meſme deſir de faire regner les loix, contemplent enſemble à découvert les loix éternelles d'où les noſtres ſont dérivées ; & ſi quelque légere trace de nos foibles diſtinctions paroiſt encore dans une ſi ſimple & ſi claire viſion, elles adorent Dieu en qualité de Juſtice & de Regle.

Ecce in juſtitia regnabit Rex, & Principes in judicio præerunt : Le Roy regnera ſelon la juſtice, & les juges préſideront en jugement. La juſtice paſſe du Prince dans les magiſtrats, & du trône elle ſe répand ſur les tribunaux. C'eſt dans le regne d'Ezechias le modele de nos jours. Un Prince zélé pour la juſtice nomme un principal & univerſel Magiſtrat capable de contenter ſes deſirs. L'infatigable Miniſtre ouvre des yeux atten-

tifs ſur tous les tribunaux : animé des ordres du Prince, il y établit la regle, la diſcipline, le concert, l'eſprit de juſtice. Il ſçait que ſi la prudence du ſouverain Magiſtrat eſt obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de ſuppléer à la prévoyance des loix, c'eſt toûjours en prenant leur eſprit ; & enfin qu'on ne doit ſortir de la regle, qu'en ſuivant un fil qui tienne, pour ainſi dire, à la regle meſme. Conſulté de toutes parts, il donne des réponſes courtes, mais déciſives, auſſi pleines de ſageſſe que de dignité ; & le langage des loix eſt dans ſon diſcours. Par toute l'étenduë du Royaume chacun peut faire ſes plaintes, aſſeûré de la protection du Prince ; & la Juſtice ne fut jamais ni ſi éclairée ni ſi ſecourable. Vous voyez comme ce ſage Magiſtrat modere tout le corps de la Juſtice. Voulez-vous voir ce qu'il fait dans la ſphere où il eſt attaché, & qu'il doit mouvoir par luy-meſme ? Combien de fois s'eſt-on plaint, que les affaires n'avoient ni de regle ni de fin ; que la force des choſes jugées n'eſtoit preſque plus connuë ; que la compagnie où l'on renverſoit avec tant de facilité les jugemens de toutes les autres, ne reſpectoit pas davantage les ſiens ; enfin, que le nom du Prince eſtoit employé à rendre tout incertain, & que ſouvent l'iniquité ſortoit du lieu d'où elle devoit eſtre foudroyée ? Sous le ſage Michel le Tellier le Conſeil fit ſa véritable fonction ; & l'autorité de ſes arreſts, ſemblable à un juſte contrepoids, tenoit par tout le Royaume la balance égale. Les Juges que leurs coups hardis & leurs artifices faiſoient redouter, furent ſans credit : leur nom ne ſervit qu'à rendre la Juſtice plus attentive. Au Conſeil comme au Sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnerent jamais ce grand Magiſtrat : il n'y avoit rien de plus difficile, ni auſſi de plus hazardeux, que de le ſurprendre ; & dés le commencement

de ſon miniſtere, cette irrévocable ſentence ſortit de ſa bouche, que le crime de le tromper ſeroit le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité ſe couvriſt, il en pénétroit les détours; & d'abord il ſçavoit connoiſtre, meſme ſous les fleurs, la marche tortueuſe de ce ſerpent. Sans chaſtiment, ſans rigueur, il couvroit l'injuſtice de confuſion, en luy faiſant ſeulement ſentir qu'il la connoiſſoit; & l'exemple de ſon infléxible régularité fut l'inévitable cenſure de tous les mauvais deſſeins. Ce fut donc par cét éxemple admirable, plus encore que par ſes diſcours & par ſes ordres, qu'il établit dans le Conſeil une pureté & un zele de la juſtice, qui attire la vénération des peuples, aſſeûre la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, & fait la gloire de ce regne. Sa juſtice n'eſtoit pas moins prompte qu'elle eſtoit éxacte. Sans qu'il falluſt le preſſer, les gemiſſemens des malheureux plaideurs qu'il croyoit entendre nuit & jour, eſtoient pour luy une perpetuelle & vive ſollicitation. Ne dites pas à ce zélé Magiſtrat, qu'il travaille plus que ſon grand âge ne le peut ſouffrir : vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Eſt-on, diſoit-il, dans les places pour ſe repoſer & pour vivre? ne doit-on pas ſa vie à Dieu, au Prince & à l'Eſtat? Sacrez autels, vous m'eſtes témoins, que ce n'eſt pas aujourd'huy par ces artificieuſes fictions de l'éloquence, que je luy mets en la bouche ces fortes paroles! ſçache la poſtérité, ſi le nom d'un ſi grand Miniſtre fait aller mon diſcours juſqu'à elle, que j'ay moy-meſme ſouvent entendu ces ſaintes réponſes. Aprés de grandes maladies cauſées par de grands travaux, on voyoit revivre cét ardent deſir de reprendre ſes éxercices ordinaires au hazard de retomber dans les meſmes maux; & tout ſenſible qu'il eſtoit aux tendreſſes de ſa famille, il l'accouſtumoit à

ces courageux ſentimens. C'eſt, comme nous l'avons dit, qu'il faiſoit conſiſter avec ſon ſalut le ſervice particulier qu'il devoit à Dieu dans une ſainte adminiſtration de la juſtice. Il en faiſoit ſon culte perpetuel, ſon ſacrifice du matin & du ſoir, ſelon cette parole du Sage : *La juſtice vaut mieux devant Dieu, que de luy offrir des victimes.* Car quelle plus ſainte hoſtie, quel encens plus doux, quelle priere plus agréable, que de faire entrer devant ſoy la cauſe de la veuve, que d'eſſuyer les larmes du pauvre oppreſſé, & de faire taire l'iniquité par toute la terre? Combien le pieux Miniſtre eſtoit touché de ces véritez, ſes paiſibles audiances le faiſoient paroiſtre. Dans les audiances vulgaires l'un toûjours précipité vous trouble l'eſprit; l'autre avec un viſage inquiet, & des regards incertains, vous ferme le cœur : celuy-là ſe preſente à vous par couſtume ou par bienſéance, & il laiſſe vaguer ſes penſées ſans que vos diſcours arreſtent ſon eſprit diſtrait; celuy-cy plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ſes préventions, & incapable de donner entrée aux raiſons des autres il n'écoute que ce qu'il a dans ſon cœur. A la facile audiance de ce ſage Magiſtrat, & par la tranquillité de ſon favorable viſage, une ame agitée ſe calmoit. C'eſt-là qu'on trouvoit *ces douces réponſes qui appaiſent la colere*, & *ces paroles qu'on préfere aux dons : Verbum meliùs quàm datum.* Il connoiſſoit les deux viſages de la Juſtice : l'un facile dans le premier abord; l'autre ſévere & impitoyable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, & également contenter les deux partis : icy elle ne craint, ni d'offenſer le puiſſant, ni d'affliger le pauvre & le foible. Ce charitable Magiſtrat eſtoit ravi d'avoir à commencer par la douceur; & dans toute l'adminiſtration de la juſtice il nous paroiſſoit un homme que ſa nature avoit fait

bienfaiſant, & que la raiſon rendoit infléxible. C'eſt par où il avoit gagné les cœurs. Tout le Royaume faiſoit des vœux pour la prolongation de ſes jours : on ſe repoſoit ſur ſa prévoyance : ſes longues expériences eſtoient pour l'Eſtat un treſor inépuiſable de ſages conſeils ; & ſa juſtice, ſa prudence, la facilité qu'il apportoit aux affaires, luy méritoient la vénération & l'amour de tous les peuples. O Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage, *l'œil qui regarde, & l'oreille qui écoute!* Vous donc qui donnez aux Juges ces regards benins, ces oreilles attentives, & ce cœur toûjours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celuy qui écoutoit tout le monde. Et vous, doctes interpretes des loix, fidelles dépoſitaires de leurs ſecrets, & implacables vengeurs de leur ſainteté mépriſée, ſuivez ce grand éxemple de nos jours. Tout l'univers a les yeux ſur vous : affranchis des intéreſts & des paſſions, ſans yeux comme ſans mains, vous marchez ſur la terre ſemblables aux eſprits céleſtes : ou plûtoſt images de Dieu, vous en imitez l'indépendance; comme luy vous n'avez beſoin ni des hommes ni de leurs preſens; comme luy vous faites juſtice à la veuve & au pupille ; l'étranger n'implore pas en vain voſtre ſecours; & aſſeûrez que vous éxercez la puiſſance du Juge de l'univers, vous n'épargnez perſonne dans vos jugemens. Puiſſe-t-il avec ſes lumieres & avec ſon eſprit de force vous donner cette patience, cette attention, & cette docilité toûjours acceſſible à la raiſon que Salomon luy demandoit pour juger ſon peuple.

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'Evangile que j'annonce, & l'éxemple du grand Miniſtre dont je célebre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choſes, c'eſt les droits ſacrez de l'Egliſe. L'Egliſe ramaſſe enſemble tous les titres

par où l'on peut eſpérer le ſecours de la juſtice. La juſtice doit une aſſiſtance particuliere aux foibles, aux orfelins, aux épouſes delaiſſées, & aux étrangers. Qu'elle eſt forte cette Egliſe, & que redoutable eſt le glaive que le Fils de Dieu luy a mis dans la main! Mais c'eſt un glaive ſpirituel, dont les ſuperbes & les incrédules ne reſſentent pas le *double tranchant*. Elle eſt fille du Tout-puiſſant : mais ſon Pere qui la ſoûtient au dedans, l'abandonne ſouvent aux perſécuteurs; & à l'éxemple de Jesus-Christ, elle eſt obligée de crier dans ſon agonie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous délaiſſée?* Son Epoux eſt le plus puiſſant comme le plus beau & le plus parfait de tous les enfans des hommes; mais elle n'a entendu ſa voix agreable, elle n'a joûï de ſa douce & deſirable préſence qu'un moment : tout d'un coup il a pris la fuite avec une courſe rapide, *& plus viſte qu'un faon de biche il s'eſt élevé au deſſus des plus hautes montagnes*. Semblable à une épouſe déſolée, l'Egliſe ne fait que gémir, & le chant de la tourterelle délaiſſée eſt dans ſa bouche. Enfin elle eſt étrangere & comme errante ſur la terre, où elle vient recueïllir les enfans de Dieu ſous ſes aiſles; & le monde qui s'efforce de les luy ravir, ne ceſſe de traverſer ſon pélerinage. Mere affligée, elle a ſouvent à ſe plaindre de ſes enfans qui l'oppriment : on ne ceſſe d'entreprendre ſur ſes droits ſacrez : ſa puiſſance céleſte eſt affoiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On ſe venge ſur elle de quelques-uns de ſes miniſtres trop hardis uſurpateurs des droits temporels : à ſon tour la puiſſance temporelle a ſemblé vouloir tenir l'Egliſe captive, & ſe récompenſer de ſes pertes ſur Jesus-Christ meſme : les tribunaux ſéculiers ne retentiſſent que des affaires eccleſiaſtiques : on ne ſonge pas au don particulier qu'a receû l'Ordre Apoſtolique pour les décider; don céleſte que nous ne recevons

qu'une fois *par l'impoſition des mains;* mais que Saint Paul nous ordonne de ranimer, de renouveller, & de rallumer ſans ceſſe en nous-meſmes comme un feu divin, afin que la vertu en ſoit immortelle dans l'Ordre ſacré. Ce don nous eſt-il ſeulement accordé pour annoncer la ſainte parole, ou pour ſanctifier les ames par les Sacremens? N'eſt-ce pas auſſi pour policer les Egliſes, pour y établir la diſcipline, pour appliquer les Canons inſpirez de Dieu à nos ſaints prédéceſſeurs, & accomplir tous les devoirs du miniſtere eccleſiaſtique? Autrefois & les Canons & les Loix, & les Eveſques & les Empereurs concouroient enſemble à empeſcher les miniſtres des autels de paroiſtre, pour les affaires meſme temporelles, devant les juges de la terre : on vouloit avoir des interceſſeurs purs du commerce des hommes, & on craignoit de les rengager dans le ſiecle d'où ils avoient été ſéparez pour eſtre le partage du Seigneur. Maintenant c'eſt pour les affaires eccleſiaſtiques, qu'on les y voit entraiſnez : tant le ſiecle a prévalu, tant l'Egliſe eſt foible & impuiſſante! Il eſt vray que l'on commence à l'écouter : l'auguſte Conſeil & le premier Parlement donnent du ſecours à ſon autorité bleſſée : les ſources du droit ſont révélées : les ſaintes maximes revivent. Un Roy zélé pour l'Egliſe, & toûjours preſt à luy rendre davantage qu'on ne l'accuſe de luy oſter, opere ce changement heureux : ſon ſage & intelligent Chancelier ſeconde ſes deſirs : ſous la conduite de ce Miniſtre nous avons comme un nouveau code favorable à l'Epiſcopat; & nous vanterons deſormais à l'éxemple de nos peres les Loix unies aux Canons. Quand ce ſage Magiſtrat renvoie les affaires eccleſiaſtiques aux tribunaux ſéculiers, ſes doctes Arreſts leur marquent la voye qu'ils doivent tenir, & le remede qu'il pourra donner à leurs entrepriſes. Ainſi la ſainte

clofture protectrice de l'humilité & de l'innocence eft établie : ainfi la puiffance féculiere ne donne plus ce qu'elle n'a pas ; & la fainte fubordination des puiffances ecclefiaftiques, image des céleftes hierarchies & lien de noftre unité, eft confervée : ainfi la clericature joûït par tout le Royaume de fon privilege : ainfi fur le facrifice des vœux & fur *ce grand Sacrement de* l'indiffoluble *union de* JESUS-CHRIST *avec fon Eglife*, les opinions font plus faines dans le barreau éclairé, & parmi les magiftrats intelligens, que dans les livres de quelques auteurs qui fe difent ecclefiaftiques & theologiens. Un grand Prélat a part à ces grands ouvrages : habile autant qu'agréable interceffeur auprés d'un Pere porté par luy-mefme à favorifer l'Eglife, il fçait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand Miniftre, & il repréfente les droits de Dieu fans bleffer ceux de Céfar. Aprés ces commencemens, ne pourrons-nous pas enfin efpérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à luy reprocher les Libertez de l'Eglife toûjours employées contre elle-mefme? Ame pieufe du fage MICHEL LE TELLIER, aprés avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces autels ce témoignage fincere de voftre Foy & de noftre reconnoiffance, de la bouche d'un Evefque trop toft obligé à changer en facrifices pour voftre repos, ceux qu'il offroit pour une vie fi précieufe. Et vous, faints Evefques, interpretes du ciel, juges de la terre, Apoftres, Docteurs, & ferviteurs des Eglifes; vous qui fanctifiez cette affemblée par voftre préfence, & vous qui difperfez par tout l'univers entendrez le bruit d'un miniftere fi favorable à l'Eglife : offrez à jamais de faints facrifices pour cette ame pieufe. Ainfi puiffe la difcipline ecclefiaftique eftre entierement rétablie ; ainfi puiffe eftre renduë la majefté à vos tribunaux, l'autorité à vos jugemens, la gravité

& le poids à vos cenſures : puiſſiez-vous ſouvent aſſemblez au nom de JESUS-CHRIST l'avoir au milieu de vous, & revoir la beauté des anciens jours. Qu'il me ſoit permis du moins de faire des vœux devant ces autels ; de ſoupirer aprés les antiquitez devant une compagnie ſi éclairée, & d'annoncer la ſageſſe entre les parfaits ! Mais, Seigneur, que ce ne ſoit pas ſeulement des vœux inutiles ! Que ne pouvons-nous obtenir de voſtre bonté, ſi comme nos prédéceſſeurs nous faiſons nos chaſtes délices de voſtre Ecriture, noſtre principal éxercice de la prédication de voſtre parole, & noſtre félicité de la ſanctification de voſtre peuple ; ſi attachez à nos troupeaux par un ſaint amour, nous craignons d'en eſtre arrachez ; ſi nous ſommes ſoigneux de former des Preſtres que LOUIS puiſſe choiſir pour remplir nos chaires ; ſi nous luy donnons le moyen de décharger ſa conſcience de cette partie la plus perilleuſe de ſes devoirs ; & que par une regle inviolable ceux-là demeurent exclus de l'Epiſcopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux Apoſtoliques ? Car auſſi comment pourrons-nous ſans ce ſecours incorporer tout-à-fait à l'Egliſe de JESUS-CHRIST, tant de peuples nouvellement convertis, & porter avec confiance un ſi grand accroiſſement de noſtre fardeau ? Ha, ſi nous ne ſommes infatigables à inſtruire, à reprendre, à conſoler, à donner le lait aux infirmes, & le pain aux forts, enfin à cultiver ces nouvelles plantes, & à expliquer à ce nouveau peuple la ſainte parole, dont, helas ! on s'eſt tant ſervi pour le ſéduire : *le fort armé chaſſé de ſa demeure reviendra* plus furieux que jamais, *avec ſept eſprits plus malins que luy, & noſtre eſtat deviendra pire que le précédent !* Ne laiſſons pas cependant de publier ce miracle de nos jours : faiſons-en paſſer le recit aux ſiecles futurs. Prenez vos plumes ſacrées, vous qui compoſez les

Annales de l'Eglise : agiles instrumens *d'un prompt écrivain & d'une main diligente*, hastez-vous de mettre Louis avec les Constantins & les Theodoses. Ceux qui vous ont précédé dans ce beau travail, racontent *qu'avant qu'il y eust eû des Empereurs, dont les loix eussent osté les assemblées aux Hérétiques, les sectes demeuroient unies, & s'entretenoient long-temps. Mais*, poursuit Sozomene, *depuis que Dieu suscita des Princes Chrestiens, & qu'ils eurent défendu ces conventicules, la loy ne permettoit pas aux Hérétiques de s'assembler en public ; & le Clergé qui veilloit sur eux les empeschoit de le faire en particulier. De cette sorte, la plus grande partie se reünissoit, & les opiniastres mouroient sans laisser de postérité, parce qu'ils ne pouvoient ni communiquer entre eux, ni enseigner librement leurs dogmes.* Ainsi tomboit l'Hérésie avec son venin ; & la discorde rentroit dans les enfers, d'où elle estoit sortie. Voilà, Messieurs, ce que nos peres ont admiré dans les premiers siecles de l'Eglise. Mais nos peres n'avoient pas veû, comme nous, une Hérésie invétérée tomber tout-à-coup : les troupeaux égarez revenir en foule, & nos églises trop étroites pour les recevoir : leurs faux pasteurs les abandonner, sans mesme en attendre l'ordre, & heureux d'avoir à leur alleguer leur bannissement pour excuse : tout calme dans un si grand mouvement : l'univers étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus asseûrée, comme le plus bel usage de l'autorité, & le mérite du Prince plus reconnu & plus révéré que son autorité mesme. Touchez de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis. Poussons jusqu'au Ciel nos acclamations ; & disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cens trente Peres dirent autrefois dans le Concile de

Chalcedoine : *Vous avez affermi la Foy ; vous avez exterminé les Hérétiques : c'eſt le digne ouvrage de voſtre Regne ; c'en eſt le propre caractere. Par vous l'Héréſie n'eſt plus : Dieu ſeul a pu faire cette merveille. Roy du Ciel, conſervez le Roy de la terre : c'eſt le vœu des Egliſes ; c'eſt le vœu des Eveſques.*

Quand le ſage Chancelier receût l'ordre de dreſſer ce pieux Edit qui donne le dernier coup à l'Héréſie, il avoit déjà reſſenti l'atteinte de la maladie dont il eſt mort. Mais un Miniſtre ſi zélé pour la juſtice, ne devoit pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas renduë à tous ceux dont les affaires eſtoient préparées. Malgré cette fatale foibleſſe qu'il commençoit de ſentir, il écouta, il jugea, & il gouſta le repos d'un homme heureuſement dégagé, à qui ni l'Egliſe, ni le monde, ni ſon Prince, ni ſa patrie, ni les particuliers, ni le public n'avoient plus rien à demander. Seulement Dieu luy réſervoit l'accompliſſement du grand ouvrage de la Religion; & il dit en ſcellant la révocation du fameux Edit de Nantes, qu'aprés ce triomphe de la Foy & un ſi beau monument de la piété du Roy, il ne ſe ſoucioit plus de finir ſes jours. C'eſt la derniere parole qu'il ait prononcée dans la fonction de ſa charge : parole digne de couronner un ſi glorieux miniſtere! En effet, la mort ſe déclare : on ne tente plus de remede contre ſes funeſtes attaques : dix jours entiers il la conſidere avec un viſage aſſeûré; tranquille, toûjours aſſis comme ſon mal le demandoit, on croit aſſiſter juſqu'à la fin ou à la paiſible audiance d'un Miniſtre, ou à la douce converſation d'un ami commode. Souvent il s'entretient ſeul avec la mort : la memoire, le raiſonnement, la parole ferme, & auſſi vivant par l'eſprit qu'il eſtoit mourant par le corps, il ſemble luy demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle luy fut nuit & jour toûjours préſente; car

il ne connoiſſoit plus le ſommeil, & la froide main de la mort pouvoit ſeule luy clorre les yeux. Jamais il ne fut ſi attentif : *Je ſuis,* diſoit-il, *en action;* car il me ſemble que je luy voy prononcer encore cette courageuſe parole. Il n'eſt pas temps de ſe repoſer : à chaque attaque il ſe tient preſt, & il attend le moment de ſa délivrance. Ne croyez pas que cette conſtance ait pu naiſtre tout-à-coup entre les bras de la mort : c'eſt le fruit des méditations que vous avez veûës, & de la préparation de toute la vie. La mort révele les ſecrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joyes du monde, ſi vous ſçaviez avec quelle facilité vous vous laiſſez prendre aux richeſſes que vous croyez poſſeder; ſi vous ſçaviez par combien d'imperceptibles liens, elles s'attachent, & pour ainſi dire, elles s'incorporent à voſtre cœur, & combien ſont forts & pernicieux ces liens que vous ne ſentez pas : vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : *Malheur à vous, riches!* & *vous pouſſeriez*, comme dit Saint Jacques, *des cris lamentables & des hurlemens à la veûë de vos miſeres.* Mais vous ne ſentez pas un attachement ſi déréglé. Le deſir ſe fait mieux ſentir, parcequ'il a de l'agitation & du mouvement. Mais dans la poſſeſſion, on trouve comme dans un lit un repos funeſte, & on s'endort dans l'amour des biens de la terre ſans s'appercevoir de ce malheureux engagement. C'eſt, MES FRERES, où tombe celuy qui met ſa confiance dans les richeſſes; je dis meſme dans les richeſſes bien aquiſes. Mais l'excés de l'attachement que nous ne ſentons pas dans la poſſeſſion, ſe fait, dit Saint Auguſtin, ſentir dans ſa perte. C'eſt là qu'on entend ce cri d'un Roy malheureux, d'un Agag outré contre la mort qui luy vient ravir tout-à-coup avec la vie ſa grandeur & ſes plaiſirs : *Siccine ſeparat amara mors? Eſt-ce ainſi que la mort amere vient rompre tout-à-coup*

de ſi doux liens? Le cœur ſaigne : dans la douleur de la playe on ſent combien ces richeſſes y tenoient ; & le peché que l'on commettoit par un attachement ſi exceſſif, ſe découvre tout entier : *Quantùm amando deliquerint, perdendo ſenſerunt.* Par une raiſon contraire, un homme dont la fortune protégée du Ciel ne connoiſt pas les diſgraces ; qui élevé ſans envie aux plus grands honneurs, heureux dans ſa perſonne & dans ſa famille, pendant qu'il voit diſparoiſtre une vie ſi fortunée benit la mort & aſpire aux biens éternels : ne fait-il pas voir qu'il n'avoit pas mis *ſon cœur dans le treſor que les voleurs peuvent enlever*, & que comme un autre Abraham il ne connoiſt de repos que *dans la Cité permanente?* Un fils conſacré à Dieu s'aquite courageuſement de ſon devoir comme de toutes les autres parties de ſon miniſtere, & il va porter la triſte parole à un pere ſi tendre & ſi cheri : il trouve ce qu'il eſperoit, un chreſtien préparé à tout, qui attendoit ce dernier office de ſa piété. L'Extréme-Onction annoncée par la meſme bouche à ce philoſophe chreſtien excite autant ſa piété, qu'avoit fait le ſaint Viatique : les ſaintes prieres des agonizans réveillent ſa foy : ſon ame s'épanche dans les celeſtes cantiques ; & vous diriez qu'il ſoit devenu un autre David par l'application qu'il ſe fait à luy-meſme de ſes divins Pſeaumes. Jamais juſte n'attendit la grace de Dieu avec une plus ferme confiance : jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job deſiroit, pour graver ſur l'airain & ſur le marbre cette parole ſortie de ſa bouche en ces derniers jours : que depuis quarante-deux ans qu'il ſervoit le Roy, il avoit la conſolation de ne luy avoir jamais donné de conſeils que ſelon ſa conſcience, & dans un ſi long miniſtere de n'avoir jamais ſouffert une injuſtice qu'il puſt empeſ-

cher ? La juſtice demeurer conſtante, & pour ainſi dire, toûjours vierge & incorruptible parmi des occaſions ſi délicates : quelle merveille de la grace ! Aprés ce témoignage de ſa conſcience, qu'avoit-il beſoin de nos éloges ? Vous étonnez-vous de ſa tranquillité ? Quelle maladie ou quelle mort peut troubler celuy qui porte au fond de ſon cœur un ſi grand calme ? Que voy-je durant ce temps ? des enfans percez de douleur : car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, & c'eſt la ſeule loûange qu'ils peuvent écouter ſans peine. Que voy-je encore ? une femme forte, pleine d'aumônes & de bonnes œuvres, précédée malgré ſes deſirs par celuy que tant de fois elle avoit crû devancer. Tantoſt elle va offrir devant les autels cette plus chere & plus précieuſe partie d'elle-meſme : tantoſt elle rentre auprés du malade, non par foibleſſe, mais, dit-elle, *pour apprendre à mourir, & profiter de cét éxemple*. L'heureux vieillard joüït juſqu'à la fin des tendreſſes de ſa famille, où il ne voit rien de foible : mais pendant qu'il en gouſte la reconnoiſſance, comme un autre Abraham, il la ſacrifie, & en l'invitant à s'éloigner, *Je veux*, dit-il, *m'arracher juſqu'aux moindres veſtiges de l'humanité*. Reconnoiſſez-vous un chreſtien qui acheve ſon ſacrifice ; qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair & du ſang, & ne tient plus à la terre ? Ainſi parmi les ſouffrances & dans les approches de la mort, s'epure comme dans un feu l'ame chreſtienne. Ainſi elle ſe dépouïlle de ce qu'il y a de terreſtre & de trop ſenſible, meſme dans les affections les plus innocentes. Telles ſont les graces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'eſt quand on l'a ſouvent méditée ; quand on s'y eſt long-temps préparé par de bonnes œuvres : autrement la mort porte en elle-meſme ou l'inſenſibilité, ou un ſecret déſeſpoir, ou dans ſes

juſtes frayeurs l'image d'une pénitence trompeuſe, & enfin un trouble fatal à la piété. Mais voicy dans la perfection de la charité, la conſommation de l'œuvre de Dieu. Un peu aprés, parmi ſes langueurs & percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard ſe leve, & les bras en haut, aprés avoir demandé la perſévérance, *Je ne deſire point*, dit-il, *la fin de mes peines, mais je deſire de voir Dieu.* Que voy-je icy, CHRESTIENS? La foy véritable, qui d'un coſté ne ſe laſſe pas de ſouffrir : vray caractere d'un chreſtien : & de l'autre, ne cherche plus qu'à ſe développer de ſes ténebres, & en diſſipant le nuage ſe changer en pure lumiere & en claire viſion. O moment heureux où nous ſortirons des ombres & des énigmes pour voir la vérité manifeſte! Courons-y, MES FRERES, avec ardeur : haſtons-nous de *purifier noſtre cœur, afin de voir Dieu,* ſelon la promeſſe de l'Evangile. Là eſt le terme du voyage : là ſe finiſſent les gémiſſemens : là s'acheve le travail de la Foy, quand elle va, pour ainſi dire, enfanter la veûe. Heureux moment encore une fois! qui ne te deſire pas, n'eſt pas chreſtien. Aprés que ce pieux deſir eſt formé par le Saint-Eſprit dans le cœur de ce vieillard plein de foy, que reſte-t-il, CHRESTIENS, ſinon qu'il aille joüïr de l'objet qu'il aime? Enfin, preſt à rendre l'ame, *Je rends graces à Dieu*, dit-il, *de voir défaillir mon corps devant mon eſprit.* Touché d'un ſi grand bienfait, & ravi de pouvoir pouſſer ſes reconnoiſſances juſques au dernier ſoupir, il commença l'hymne des divines miſéricordes: *Miſericordias Domini in æternum cantabo : Je chanteray*, dit-il, *éternellement les miſéricordes du Seigneur.* Il expire en diſant ces mots, & il continuë avec les Anges le ſacré cantique. Reconnoiſſez maintenant que ſa perpetuelle modération venoit d'un cœur détaché de l'amour du monde; & réjoüïſſez-vous en Noſtre

Seigneur, de ce que riche il a mérité les graces & la récompenſe de la pauvreté. Quand je conſidere attentivement dans l'Evangile la parabole ou pluſtoſt l'hiſtoire du mauvais riche, & que je voy de quelle ſorte Jesus-Christ y parle des fortunez de la terre, il me ſemble d'abord qu'il ne leur laiſſe aucune eſpérance au ſiecle futur. Lazare pauvre & couvert d'ulceres *eſt porté par les Anges au ſein d'Abraham;* pendant que le riche toûjours heureux dans cette vie, *eſt enſeveli dans les Enfers.* Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un & à l'autre. Mais comment eſt-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cauſe? *Le riche*, dit-il, *a receû ſes biens, & le pauvre ſes maux dans cette vie :* & de là quelle conſequence? Ecoutez riches, & tremblez : *Et maintenant,* pourſuit-il, *l'un reçoit ſa conſolation, & l'autre ſon juſte ſupplice.* Terrible diſtinction! funeſte partage pour les grands du monde! Et toutefois ouvrez les yeux : c'eſt le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans ſon ſein; & il vous montre, ô riches du ſiecle, à quelle gloire vous pouvez aſpirer, ſi *pauvres en eſprit,* & détachez de vos biens, vous vous tenez auſſi preſts à les quitter, qu'un voyageur empreſſé à déloger de la tente où il paſſe une courte nuit. Cette grace, je le confeſſe, eſt rare dans le Nouveau Teſtament, où les afflictions & la pauvreté des enfans de Dieu, doivent ſans ceſſe repréſenter à toute l'Egliſe un Jesus-Christ ſur la Croix. Et cependant, Chrestiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils éxemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriſer les charmes de la grandeur, meſme préſente; & que les pauures apprennent à ne deſirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joye. Ce Miniſtre ſi fortuné & ſi détaché toute nſemble, leur doit inſpirer ce ſentiment. La mort a découvert le ſecret de ſes affaires; & le public,

rigide cenſeur des hommes de cette fortune & de ce rang, n'y a rien veû que de modéré. On a veû ſes biens accrus naturellement par un ſi long miniſtere & par une prévoyante œconomie; & on ne fait qu'ajouſter à la loûange de grand Magiſtrat & de ſage Miniſtre, celle de ſage & vigilant Pere de famille, qui n'a pas eſté jugée indigne des ſaints Patriarches. Il a donc, à leur éxemple, quitté ſans peine ce qu'il avoit aquis ſans empreſſement : ſes vrais biens ne luy ſont pas oſtez, & la juſtice demeure aux ſiecles des ſiecles. C'eſt d'elle que ſont découlées tant de graces & tant de vertus que ſa derniere maladie a fait éclater. Ses aumônes ſi bien cachées dans le ſein du pauvre ont prié pour luy : ſa main droite les cachoit à ſa main gauche; & à la réſerve de quelque ami qui en a eſté le miniſtre ou le témoin néceſſaire, ſes plus intimes confidens les ont ignorées : mais le *Pere qui les a veûës dans le ſecret luy en a rendu la récompenſe.* Peuples, ne le pleurez plus; & vous qui ébloûïs de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une ſi longue & ſi belle vie, portez plus haut vos penſées. Quoy donc, quatre-vingts-trois ans paſſez au milieu des proſpéritez, quand il n'en faudroit retrancher ni l'enfance où l'homme ne ſe connoiſt pas, ni les maladies où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on a toûjours tant de ſujet de ſe repentir, paroiſtront-ils quelque choſe à la veûë de l'Eternité où nous nous avançons à ſi grands pas? Aprés cent trente ans de vie, Jacob amené au Roy d'Egypte luy raconte la courte durée de ſon laborieux pélerinage, qui n'égale pas les jours de ſon pere Iſaac ni de ſon ayeul Abraham. Mais les ans d'Abraham & d'Iſaac qui ont fait paroiſtre ſi courts ceux de Jacob, s'évanoûïſſent auprés de la vie de Sem, que celle d'Adam & de Noé efface. Que ſi le temps comparé au temps, la meſure à la meſure & le

terme au terme, ſe réduit à rien : que ſera-ce ſi l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni meſure ni terme ? Comptons donc comme tres-court, CHRESTIENS, ou pluſtoſt comptons comme un pur neant tout ce qui finit; puis qu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, viſiblement ce ne ſera rien, quand nous ſerons arrivez au terme fatal. Mais peut-eſtre que preſt à mourir, on comptera pour quelque choſe cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans ſa famille qu'on croira laiſſer ſolidement établie. Qui ne voit, MES FRERES, combien vaines, mais combien courtes & combien fragiles ſont encore ces ſecondes vies que noſtre foibleſſe nous fait inventer pour couvrir en quelque ſorte l'horreur de la mort. Dormez voſtre ſommeil, riches de la terre, & demeurez dans voſtre pouſſiere. Ha ſi quelques générations; que dis-je, ſi quelques années aprés voſtre mort, vous reveniez, hommes oubliez, au milieu du monde, vous vous haſteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas voſtre nom terni, voſtre mémoire abolie, & voſtre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, & plus encore dans vos héritiers & dans vos enfans. Eſt-ce là le fruit du travail, dont vous vous eſtes conſumez ſous le ſoleil, vous amaſſant un treſor de haine & de colere éternelle au juſte jugement de Dieu? Sur tout, mortels, deſabuſez-vous de la penſée dont vous vous flatez, qu'aprés une longue vie, la mort vous ſera plus douce & plus facile. Ce ne ſont pas les années ; c'eſt une longue préparation qui vous donnera de l'aſſeûrance. Autrement un philoſophe vous dira en vain que vous devez eſtre raſſaſié d'années & de jours, & que vous avez aſſez veû les ſaiſons ſe renouveller, & le monde rouler autour de vous ; ou pluſtoſt, que vous vous eſtes aſſez veû rouler

vous-meſme & paſſer avec le monde. La derniere heure n'en ſera pas moins inſupportable, & l'habitude de vivre ne fera qu'en accroiſtre le deſir. C'eſt de ſaintes méditations, c'eſt de bonnes œuvres, c'eſt ces véritables richeſſes, que vous envoyerez devant vous au ſiecle futur, qui vous inſpireront de la force; & c'eſt par ce moyen que vous affermirez voſtre courage. Le vertueux Michel le Tellier vous en a donné l'éxemple : la Sageſſe, la Fidelité, la Juſtice, la Modeſtie, la Prévoyance, la Piété; toute la troupe ſacrée des vertus, qui veilloient, pour ainſi dire, autour de luy, en ont banni les frayeurs, & ont fait du jour de ſa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de ſa vie.

EXTRAIT DV PRIVILEGE.

Par Lettres Patentes du Roy données à Chaville le 12. Aouſt 1682. ſignées JONQUIERES, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune, il eſt permis à Meſſire JACQUES BENIGNE BOSSUET Eveſque de Meaux, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, cy-devant Précepteur de Monſeigneur le DAUPHIN, premier Aumoſnier de Madame la DAUPHINE, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, en telle forme & de tel caractere qu'il trouvera bon, *tous les Livres qu'il aura compoſez, ou qu'il jugera à propos de faire imprimer pour l'utilité publique,* & ce pendant vingt années, à compter du jour que chacun deſdits ouvrages ſera achevé d'imprimer. Fait Sa Majeſté tres-expreſſes défenſes à tous Imprimeurs ou Libraires autres que celuy qui aura eſté choiſi par ledit Seigneur Eveſque, & à toutes perſonnes, de quelque qualité ou condition qu'elles ſoient, d'imprimer ou faire imprimer leſdits Livres, ſous quelque prétexte que ce ſoit, meſme de traduction, à peine de ſix mille livres d'amende, payable ſans déport par chacun des contrevenans, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intereſts, comme il eſt porté plus amplement par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le dix-ſeptiéme Aouſt mil ſix cens quatre-vingts-deux. Signé, C. ANGOT, Sindic.

L'Oraiſon Funebre de Meſſire Michel Le Tellier, Chancelier de France, a eſté achevée d'imprimer le 8. jour de Mars 1686.

ORAISON FUNEBRE

DE TRES-HAUT
ET TRES-PUISSANT PRINCE

LOUIS DE BOURBON

PRINCE DE CONDÉ

PREMIER PRINCE DU SANG

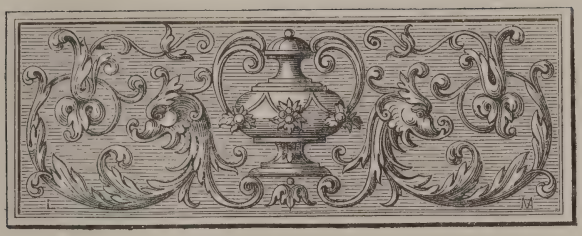
Prononcee dans l'Eglife de Noftre-Dame de Paris le 10. jour de Mars 1687.

Par MESSIRE JACQUES BENIGNE BOSSUET

Evefque de Meaux,
Confeiller du Roy en fes Confeils,
Cy-devant Précepteur de Monfeigneur LE DAUPHIN, Premier Aumofnier de Madame LA DAUPHINE.

A PARIS

CHEZ SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY
PREMIER IMPRIMEUR DU ROY ET DIRECTEUR DE SON IMPRIMERIE ROYALE
Rue S. Jacques, aux Cicognes.
M. DC. LXXXVII.
Avec Privilege de Sa Majefté



ORAISON FUNEBRE

DE

LOUIS DE BOURBON

PRINCE DE CONDÉ.

Dominus tecum, virorum fortiſſime..... Vade in hac fortitudine tuâ..... Ego ero tecum.

Le Seigneur eſt avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes. Allez avec ce courage dont vous eſtes rempli. Je feray avec vous. AUX JUGES. IV. 12. 14. 16.

A M. LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

U MOMENT que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, je me ſens également confondu, & par la grandeur du ſujet, & s'il m'eſt permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du Prince de Condé, & les merveilles de ſa vie? On les raconte

par tout : le François qui les vante, n'apprend rien à l'étranger; & quoy que je puiſſe aujourd'hui vous en rapporter, toûjours prévenu par vos penſées j'auray encore à répondre au ſecret reproche que vous me ferez, d'eſtre demeuré beaucoup au deſſous. Nous ne pouvons rien, foibles orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires. Le Sage a raiſon de dire, que *leurs ſeules actions les peuvent louër :* toute autre louange languit auprés des grands noms ; & la ſeule ſimplicité d'un récit fidelle pourroit ſoutenir la gloire du Prince de Condé. Mais en attendant que l'hiſtoire, qui doit ce récit aux ſiecles futurs, le faſſe paroiſtre; il faut ſatiſfaire, comme nous pourrons, à la reconnoiſſance publique, & aux ordres du plus grand de tous les Rois. Que ne doit point le royaume à un Prince qui a honoré la Maiſon de France, tout le nom François, ſon ſiecle, & pour ainſi dire, l'humanité toute entiere? Louis le Grand eſt entré luy-meſme dans ces ſentimens. Aprés avoir pleuré ce grand Homme, & luy avoir donné par ſes larmes, au milieu de toute ſa Cour, le plus glorieux éloge qu'il puſt recevoir : il aſſemble dans un Temple ſi célebre, ce que ſon royaume a de plus auguſte pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce Prince; & il veut que ma foible voix anime toutes ces triſtes repréſentations & tout cét appareil funebre. Faiſons donc cét effort ſur noſtre douleur. Ici un plus grand objet, & plus digne de cette chaire, ſe préſente à ma penſée. C'eſt Dieu qui fait les Guerriers & les Conquerans. *C'eſt vous,* luy diſoit David, *qui avez inſtruit mes mains à combatre, & mes doigts à tenir l'épée.* S'il inſpire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualitez naturelles & ſurnaturelles, & du cœur & de l'eſprit. Tout part de ſa puiſſante main : c'eſt luy qui envoye du ciel les généreux ſentimens, les ſages con-

ſeils, & toutes les bonnes penſées. Mais il veut que nous ſçachions diſtinguer entre les dons qu'il abandonne à ſes ennemis, & ceux qu'il réſerve à ſes ſerviteurs. Ce qui diſtingue ſes amis d'avec tous les autres, c'eſt la piété : juſqu'à ce qu'on ait receu ce don du ciel, tous les autres non ſeulement ne ſont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en ſont ornez. Sans ce don ineſtimable de la piété, que ſeroit-ce que le Prince de Condé avec tout ce grand cœur & ce grand génie? Non, MES FRERES, ſi la piété n'avoit comme conſacré ſes autres vertus, ni ces Princes ne trouveroient aucun adouciſſement à leur douleur, ni ce religieux Pontife aucune confiance dans ſes prieres, ni moy-meſme aucun ſoutien aux louanges que je dois à un ſi grand Homme. Pouſſons donc à bout la gloire humaine par cét éxemple : détruiſons l'idole des ambitieux : qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons en un aujourd'hui, car nous le pouvons dans un ſi noble ſujet, toutes les plus belles qualitez d'une excellente nature ; & à la gloire de la vérité, montrons dans un Prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les Heros, ce qui porte la gloire du monde juſqu'au comble ; valeur, magnanimité, bonté naturelle ; voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur & ſublimité de génie ; voilà pour l'eſprit : ne ſeroient qu'une illuſion, ſi la piété ne s'y eſtoit jointe : & enfin, que la piété eſt le tout de l'homme. C'eſt, MESSIEURS, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de TRES-HAUT, ET TRES-PUISSANT PRINCE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG.

DIEU nous a révélé que luy ſeul il fait les Conquerans, & que ſeul il les fait ſervir à ſes deſſeins. Quel autre a fait un Cyrus, ſi ce n'eſt Dieu, qui l'avoit nommé deux cens ans avant ſa naiſſance dans les oracles d'Iſaïe ?

Tu n'es pas encore, luy difoit-il, *mais je te voy, & je t'ay nommé par ton nom : tu t'appeleras Cyrus : je marcheray devant toy dans les combats : à ton approche je mettray les Rois en fuite : je briferay les portes d'airain : c'eft moy qui étends les Cieux, qui foutiens la terre, qui nomme ce qui n'eft pas comme ce qui eft :* c'eft à dire, c'eft moy qui fais tout, & moy qui voy dés l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, fi ce n'eft ce mefme Dieu, qui en a fait voir de fi loin & par des figures fi vives l'ardeur indomptable à fon Prophete Daniel? *Le voyez-vous*, dit-il, *ce Conquerant; avec quelle rapidité il s'éleve de l'occident comme par bonds, & ne touche pas à terre?* Semblable dans fes fauts hardis & dans fa légere démarche à ces animaux vigoureux & bondiffans, il ne s'avance que par vives & impétueufes faillies, & n'eft arrefté ni par montagnes ni par précipices. Déja le Roy de Perfe eft entre fes mains : *à fa veuë il s'eft animé : efferatus eft in eum*, dit le Prophete ; *il l'abbat, il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il luy porte, ni luy arracher fa proye.* A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, MESSIEURS, fous cette figure, Alexandre ou le Prince de Condé? Dieu donc luy avoit donné cette indomptable valeur pour le falut de la France durant la minorité d'un Roy de quatre ans. Laiffez-le croiftre ce Roy chéri du Ciel : tout cédera à fes exploits : fupérieur aux fiens comme aux ennemis, il fçaura tantoft fe fervir, tantoft fe paffer de fes plus fameux capitaines; & feul fous la main de Dieu qui fera continuellement à fon fecours, on le verra l'affeûré rempart de fes Etats. Mais Dieu avoit choifi le Duc d'Anguien pour le défendre dans fon enfance. Auffi vers les premiers jours de fon regne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conceût un

deſſein où les vieillards expérimentez ne purent atteindre : mais la victoire le juſtifia devant Rocroy. L'armée ennemie eſt plus forte, il eſt vrai : elle eſt compoſée de ces vieilles bandes Valonnes, Italiennes & Eſpagnoles, qu'on n'avoit pu rompre juſqu'alors. Mais pour combien falloit-il compter le courage qu'inſpiroit à nos troupes le beſoin preſſant de l'Etat, les avantages paſſez, & un jeune Prince du Sang qui portoit la victoire dans ſes yeux? Dom Franciſco de Mellos l'attend de pied-ferme; & ſans pouvoir reculer, les deux Généraux & les deux armées ſemblent avoir voulu ſe renfermer dans des bois & dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas? Le jeune Prince parut un autre homme. Touché d'un ſi digne objet, ſa grande ame ſe déclara toute entiere : ſon courage croiſſoit avec les périls, & ſes lumieres avec ſon ardeur. A la nuit qu'il fallut paſſer en préſence des ennemis, comme un vigilant capitaine il repoſa le dernier : mais jamais il ne repoſa plus paiſiblement. A la veille d'un ſi grand jour, & dés la prémiere bataille, il eſt tranquille; tant il ſe trouve dans ſon naturel : & on ſçait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond ſommeil cét autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Auſſitoſt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il eſtoit animé, on le vit preſque en meſme temps pouſſer l'aiſle droite des ennemis, ſoutenir la noſtre ébranlée, rallier le François à demi vaincu, mettre en fuite l'Eſpagnol victorieux, porter par tout la terreur, & étonner de ſes regards étincellans ceux qui échapoient à ſes coups. Reſtoit cette redoutable infanterie de l'armée d'Eſpagne, dont les gros bataillons ſerrez, ſemblables à autant de tours, mais à des tours qui ſçauroient réparer leurs brêches,

demeuroient inébranlables au milieu de tout le reſte en déroute, & lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combatans : trois fois il fut repouſſé par le valeureux Comte de Fontaines, qu'on voyoit porté dans ſa chaiſe, & malgré ſes infirmitez montrer qu'une ame guerriere eſt maiſtreſſe du corps qu'elle anime. Mais enfin, il faut céder. C'eſt en vain qu'à travers des bois avec ſa cavalerie toute fraiſche, Bek précipite ſa marche pour tomber ſur nos ſoldats épuiſez : le Prince l'a prévenu : les bataillons enfoncez demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le Duc d'Anguien que le combat. Pendant qu'avec un air aſſeuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-cy toûjours en garde craignent la ſurpriſe de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les noſtres en furie : on ne voit plus que carnage : le ſang ennivre le ſoldat : juſqu'à ce que le grand Prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, & joignit au plaiſir de vaincre celuy de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes & de leurs braves officiers, lors qu'ils virent qu'il n'y avoit plus de ſalut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ? De quels yeux regarderent-ils le jeune Prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clemence ajoutoit de nouvelles graces ? Qu'il euſt encore volontiers ſauvé la vie au brave Comte de Fontaines ! Mais il ſe trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Eſpagne ſent encore la perte. Elle ne ſçavoit pas que le Prince, qui luy fit perdre tant de ſes vieux régimens à la journée de Rocroy, en devoit achever les reſtes dans les plaines de Lens. Ainſi la premiere victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le genouïl, & dans

le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il luy envoyoit. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à ſa honte, la régence affermie, la France en repos ; & un regne qui devoit eſtre ſi beau, commencé par un ſi heureux préſage. L'armée commença l'action de graces : toute la France ſuivit : on y élevoit juſqu'au ciel le coup d'eſſai du Duc d'Anguien : c'en ſeroit aſſez pour illuſtrer une autre vie que la ſienne ; mais pour luy, c'eſt le premier pas de ſa courſe.

Dés cette premiere campagne, aprés la priſe de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroy, il paſſa pour un capitaine également redoutable dans les ſieges & dans les batailles. Mais voici dans un jeune Prince victorieux quelque choſe qui n'eſt pas moins beau que la victoire. La Cour qui luy préparoit à ſon arrivée les applaudiſſemens qu'il méritoit, fut ſurpriſe de la maniere dont il les receut. La Reine régente luy a témoigné que le Roy eſtoit content de ſes ſervices. C'eſt dans la bouche du Souverain la digne récompenſe de ſes travaux. Si les autres oſoient le louer, il repouſſoit leurs louanges comme des offenſes ; & indocile à la flaterie, il en craignoit juſqu'à l'apparence. Telle eſtoit la délicateſſe, ou plûtoſt telle eſtoit la ſolidité de ce Prince. Auſſi avoit-il pour maxime : écoutez, c'eſt la maxime qui fait les grands hommes : que dans les grandes actions il faut uniquement ſonger à bien faire, & laiſſer venir la gloire aprés la vertu. C'eſt ce qu'il inſpiroit aux autres, c'eſt ce qu'il ſuivoit luy-meſme. Ainſi la fauſſe gloire ne le tentoit pas : tout tendoit au vrai & au grand. De-là vient qu'il mettoit ſa gloire dans le ſervice du Roy, & dans le bonheur de l'Eſtat : c'eſtoit là le fond de ſon cœur ; c'eſtoient ſes premieres & ſes plus cheres inclinations. La Cour ne le retint gueres, quoy-

qu'il en fuſt la merveille. Il falloit montrer par tout, & à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenſeur intrépide que Dieu nous donnoit. Arreſtez ici vos regards. Il ſe prépare contre le Prince quelque choſe de plus formidable qu'à Rocroy ; & pour éprouver ſa vertu, la guerre va épuiſer toutes ſes inventions & tous ſes efforts. Quel objet ſe préſente à mes yeux ? Ce n'eſt pas ſeulement des hommes à combatre ; c'eſt des montagnes inacceſſibles ; c'eſt des ravines & des précipices d'un coſté ; c'eſt de l'autre un bois impénétrable, dont le fond eſt un marais ; & derriere des ruiſſeaux, de prodigieux retranchemens : c'eſt par tout des forts élevez, & des foreſts abbatuës qui traverſent des chemins affreux : & au dedans, c'eſt Merci avec ſes braves Bavarois enflez de tant de ſuccés & de la priſe de Fribourg ; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats ; Merci que le Prince de Condé & le vigilant Turenne n'ont jamais ſurpris dans un mouvement irrégulier, & à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avoit perdu un ſeul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs deſſeins, comme s'il euſt aſſiſté à leurs conſeils. Ici donc durant huit jours, & à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut ſoutenir & entreprendre à la guerre. Nos troupes ſemblent rebutées autant par la réſiſtance des ennemis que par l'effroyable diſpoſition des lieux ; & le Prince ſe vit quelque temps comme abandonné. Mais comme un autre Macabée, *ſon bras ne l'abandonna pas, & ſon courage irrité par tant de perils vint à ſon ſecours*. On ne l'eut pas plûtoſt veû pied à terre forcer le premier ces inacceſſibles hauteurs, que ſon ardeur entraîna tout aprés elle. Merci voit ſa perte aſſeurée : ſes meilleurs régimens ſont défaits : la nuit ſauve les reſtes de ſon armée : mais que des pluyes exceſſives s'y joignent encore, afin

que nous ayons à la fois, avec tout le courage & tout l'art, toute la nature à combatre : quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, & dans quelque affreuſe montagne qu'il ſe retranche de nouveau ; pouſſé de tous coſtez, il faut qu'il laiſſe en proye au Duc d'Anguien, non ſeulement ſon canon & ſon bagage, mais encore tous les environs du Rhein. Voyez comme tout s'ébranle. Philiſbourg eſt aux abois en dix jours malgré l'hiver qui approche : Philiſbourg qui tint ſi long-temps le Rhein captif ſous nos loix, & dont le plus grand des Rois a ſi glorieuſement réparé la perte. Vormes, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, & ne paroiſt plus devant ſon vainqueur : ce n'eſt pas aſſez : il faut qu'il tombe à ſes pieds, digne victime de ſa valeur : Nordlingue en verra la chute : il y ſera décidé qu'on ne tient non plus devant les François en Allemagne qu'en Flandre, & on devra tous ces avantages au meſme Prince. Dieu Protecteur de la France, & d'un Roy qu'il a deſtiné à ſes grands ouvrages, l'ordonne ainſi.

Par ces ordres tout paroiſſoit ſeur ſous la conduite du Duc d'Anguien : & ſans vouloir ici achever le jour à vous marquer ſeulement ſes autres exploits, vous ſçavez parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une ſeule qui puſt échaper à ſes mains ; encore releva-t-elle la gloire du Prince. L'Europe qui admiroit la divine ardeur dont il eſtoit animé dans les combats, s'étonna qu'il en fuſt le maiſtre, & dés l'âge de vingt-ſix ans auſſi capable de ménager ſes troupes, que de les pouſſer dans les hazards, & de céder à la fortune que de la faire ſervir à ſes deſſeins. Nous le viſmes par tout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obſtacles. La promp-

titude de ſon action ne donnoit pas le loiſir de la traverſer. C'eſt là le caractere des Conquerans. Lors que David un ſi grand guerrier déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venoit de perdre, il leur donna cét éloge : *Plus viſtes que les aigles, plus courageux que les lions.* C'eſt l'image du Prince que nous regretons. Il paroiſt en un moment comme un éclair dans les païs les plus éloignez. On le voit en meſme temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lors qu'occupé d'un coſté, il envoye reconnoiſtre l'autre, le diligent officier qui porte ſes ordres, s'étonne d'eſtre prévenu, & trouve déja tout ranimé par la préſence du Prince : il ſemble qu'il ſe multiplie dans une action : ni le fer ni le feu ne l'arreſtent. Il n'a pas beſoin d'armer cette teſte qu'il expoſe à tant de périls ; Dieu luy eſt une armure plus aſſeurée : les coups ſemblent perdre leur force en l'approchant, & laiſſer ſeulement ſur luy des marques de ſon courage & de la protection du ciel. Ne luy dites pas que la vie d'un premier Prince du Sang ſi néceſſaire à l'Etat doit eſtre épargnée : il répond qu'un Prince du Sang, plus intéreſſé par ſa naiſſance à la gloire du Roy & de la Couronne, doit dans le beſoin de l'Etat eſtre dévoûé plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Aprés avoir fait ſentir aux ennemis durant tant d'années l'invincible puiſſance du Roy ; s'il fallut agir au dedans pour la ſoutenir, je dirai tout en un mot, il fit reſpecter la Regente : & puis qu'il faut une fois parler de ces choſes dont je voudrois pouvoir me taire éternellement, juſqu'à cette fatale priſon il n'avoit pas ſeulement ſongé qu'on puſt rien attenter contre l'Etat ; & dans ſon plus grand credit, s'il ſouhaitoit d'obtenir des graces, il ſouhaitoit encore plus de les mériter. C'eſt ce qui luy faiſoit dire : je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ay recueïllies de ſa bouche,

puis qu'elles marquent ſi bien le fond de ſon cœur : il diſoit donc, en parlant de cette priſon malheureuſe, qu'il y eſtoit entré le plus innocent de tous les hommes, & qu'il en eſtoit ſorti le plus coupable. *Helas*, pourſuivoit-il, *je ne reſpirois que le ſervice du Roy, & la grandeur de l'Etat !* On reſſentoit dans ſes paroles un regret ſincere d'avoir eſté pouſſé ſi loin par ſes malheurs. Mais ſans vouloir excuſer ce qu'il a ſi hautement condamné luy-meſme, diſons, pour n'en parler jamais : que comme dans la gloire éternelle les fautes des ſaints pénitens couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, & de l'éclat infini de la divine miſéricorde, ne paroiſſent plus : ainſi dans des fautes ſi ſincérement reconnuës, & dans la ſuite ſi glorieuſement réparées par de fideles ſervices, il ne faut plus regarder que l'humble reconnoiſſance du Prince, qui s'en repentit, & la clemence du grand Roy qui les oublia.

Que s'il eſt enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laiſſé avilir la grandeur de ſa Maiſon chez les eſtrangers. Malgré la majeſté de l'Empire, malgré la fierté d'Auſtriche, & les couronnes héréditaires attachées à cette maiſon, meſme dans la branche qui domine en Allemagne; réfugié à Namur, ſoutenu de ſon ſeul courage & de ſa ſeule réputation, il porta ſi loin les avantages d'un Prince de France, & de la premiere Maiſon de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de luy, fut qu'il conſentit de traiter d'égal avec l'Archiduc, quoy-que frere de l'Empereur, & fils de tant d'Empereurs : à condition qu'en lieu tiers ce Prince feroit les honneurs des Païs-bas. Le meſme traitement fut aſſeuré au Duc d'Anguien, & la maiſon de France garda ſon rang ſur celle d'Auſtriche, juſque dans Bruxelle. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant

que le Prince ſe ſoutenoit ſi hautement avec l'Archiduc qui dominoit, il rendoit au Roy d'Angleterre, & au Duc d'Yorck, maintenant un Roy ſi fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur eſtoient deûs; & il apprit enfin à l'Eſpagne trop dédaigneuſe, quelle eſtoit cette majeſté que la mauvaiſe fortune ne pouvoit ravir à de ſi grands Princes. Le reſte de ſa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultez que ſes intéreſts apportoient au Traité des Pirénées, écoutez quels furent ſes ordres ; & voyez ſi jamais un particulier traita ſi noblement ſes intéreſts. Il mande à ſes agens dans la conférence, qu'il n'eſt pas juſte que la paix de la Chrétienté ſoit retardée davantage à ſa conſidération : qu'on ait ſoin de ſes amis; & pour luy, qu'on luy laiſſe ſuivre ſa fortune. Ha, quelle grande victime ſe ſacrifie au bien public ! Mais quand les choſes changerent, & que l'Eſpagne luy voulut donner ou Cambray & ſes environs, ou le Luxembourg, en pleine ſouveraineté ; il déclara qu'il préféroit à ces avantages, & à tout ce qu'on pouvoit jamais luy accorder de plus grand : quoy ? ſon devoir & les bonnes graces du Roy. C'eſt ce qu'il avoit toûjours dans le cœur ; c'eſt ce qu'il répétoit ſans ceſſe au Duc d'Anguien. Le voilà dans ſon naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, & avec ce je ne ſçai quoy d'achevé que les malheurs ajouſtent aux grandes vertus : elle le revit dévoué plus que jamais à l'Etat & à ſon Roy. Mais dans ſes premieres guerres il n'avoit qu'une ſeule vie à luy offrir : maintenant il en a une autre qui luy eſt plus chere que la ſienne. Aprés avoir à ſon éxemple glorieuſement achevé le cours de ſes études, le Duc d'Anguien eſt preſt à le ſuivre dans les combats. Non content de luy enſeigner la guerre comme il a fait juſqu'à la fin par ſes diſcours, le Prince le mene aux leçons vivantes

& à la pratique. Laiſſons le paſſage du Rhein, le prodige de noſtre ſiecle & de la vie de Louis le Grand. A la journée de Senef, le jeune Duc, quoy-qu'il commandaſt, comme il avoit déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerre aux coſtez du Prince ſon pere. Au milieu de tant de périls il voit ce grand Prince renverſé dans un foſſé, ſous un cheval tout en ſang. Pendant qu'il luy offre le ſien & s'occupe à relever le Prince abbatu, il eſt bleſſé entre les bras d'un pere ſi tendre, ſans interrompre ſes ſoins, ravi de ſatisfaire à la fois à la piété & à la gloire. Que pouvoit penſer le Prince, ſi ce n'eſt que pour accomplir les plus grandes choſes, rien ne manqueroit à ce digne fils que les occaſions ? Et ſes tendreſſes ſe redoubloient avec ſon eſtime.

Ce n'eſtoit pas ſeulement pour un fils, ni pour ſa famille qu'il avoit des ſentimens ſi tendres. Je l'ay veû, & ne croyez pas que j'uſe ici d'éxagération : je l'ay veû vivement émeû des périls de ſes amis : je l'ay veû, ſimple & naturel, changer de viſage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choſes comme dans les plus importantes ; dans les accommodemens calmer les eſprits aigris avec une patience & une douceur qu'on n'auroit jamais attenduë d'une humeur ſi vive ni d'une ſi haute élevation. Loin de nous les héros ſans humanité. Ils pourront bien forcer les reſpects, & ravir l'admiration comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lors que Dieu forma le cœur & les entrailles de l'homme, il y mit premierement la bonté comme ſon propre caractere, & pour eſtre comme la marque de cette main bienfaiſante dont nous ſortons. La bonté devoit donc faire comme le fonds de noſtre cœur, & devoit eſtre en meſme temps le premier attrait que nous aurions en

nous-mefmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par deffus, loin d'affoiblir la bonté, n'eft faite que pour l'aider à fe communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on éleve pour la répandre. Les cœurs font à ce prix : & les Grands dont la bonté n'eft pas le partage; par une jufte punition de leur dédaigneufe infenfibilité, demeureront privez éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'eft à dire des douceurs de la focieté. Jamais homme ne les gouta mieux que le Prince dont nous parlons : jamais homme ne craignit moins que la familiarité bleffaft le refpect. Eft-ce-là celuy qui forçoit les villes, & qui gagnoit les batailles? Quoy, il femble avoir oublié ce haut rang qu'on luy a veû fi bien défendre! Reconnoiffez le héros, qui toûjours égal à luy-mefme, fans fe hauffer pour paroiftre grand, fans s'abbaiffer pour eftre civil & obligeant, fe trouve naturellement tout ce qu'il doit eftre envers tous les hommes : comme un fleuve majeftueux & bienfaifant qui porte paifiblement dans les villes l'abondance qu'il a répanduë dans les campagnes en les arrofant; qui fe donne à tout le monde, & ne s'éleve & ne s'enfle que lors qu'avec violence on s'oppofe à la douce pente qui le porte à continuer fon tranquille cours. Telle a efté la douceur, & telle a efté la force du prince de Condé. Avez-vous un fecret important? verfez-le hardiment dans ce noble cœur : voftre affaire devient la fienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince que les droits facrez de l'amitié. Lors qu'on luy demande une grace, c'eft luy qui paroift l'obligé; & jamais on ne vit de joye ni fi vive ni fi naturelle que celle qu'il reffentoit à faire plaifir. Le premier argent qu'il receût d'Efpagne avec la permiffion du Roy, malgré les néceffitez de fa maifon épuifée, fut donné à fes amis, encore

qu'aprés la paix il n'euſt rien à eſpérer de leur ſecours: & quatre cens mille écus diſtribuez par ſes ordres firent voir, choſe rare dans la vie humaine, la reconnoiſſance auſſi vive dans le Prince de Condé, que l'eſpérance d'engager les hommes l'eſt dans les autres. Avec luy la vertu eût toûjours ſon prix. Il la louoit juſques dans ſes ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ſes actions, & meſme dans les relations qu'il en envoyoit à la Cour, il vantoit les conſeils de l'un, la hardieſſe de l'autre, chacun avoit ſon rang dans ſes diſcours; & parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne ſçavoit où placer ce qu'il avoit fait luy-meſme. Sans envie, ſans fard, ſans oſtentation, toûjours grand dans l'action & dans le repos, il parut à Chantilly comme à la teſte des troupes. Qu'il embelliſt cette magnifique & délicieuſe maiſon, ou bien qu'il muniſt un camp au milieu du païs ennemi, & qu'il fortifiaſt une place; qu'il marchaſt avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduiſiſt ſes amis dans ces ſuperbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne ſe taiſoient ni jour ni nuit: c'eſtoit toûjours le meſme homme, & ſa gloire le ſuivoit par tout. Qu'il eſt beau aprés les combats & le tumulte des armes, de ſçavoir encore gouſter ces vertus paiſibles & cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le ſoldat non plus qu'avec la fortune: où tout charme, & rien n'éblouït: qu'on regarde ſans eſtre étourdi ni par le ſon des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des bleſſez: où l'homme paroiſt tout ſeul auſſi grand, auſſi reſpecté que lors qu'il donne des ordres, & que tout marche à ſa parole!

Venons maintenant aux qualitez de l'eſprit; & puiſque pour noſtre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'eſt-à-dire l'art militaire, eſt en meſme temps ce qu'elle a de plus ingénieux & de plus habile, conſi-

dérons d'abord par cét endroit le grand génie de noſtre Prince. Et premierement, quel Général porta jamais plus loin ſa prévoyance? C'eſtoit une de ſes maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de prés, & ſe réjoüïr à leur approche. Le voyez-vous comme il conſidere tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? avec quelle vivacité il ſe met dans l'eſprit en un moment, les temps, les lieux, les perſonnes, & non ſeulement leurs intéreſts & leurs talens, mais encore leurs humeurs & leurs caprices? Le voyez-vous comme il compte la cavalerie & l'infanterie des ennemis, par le naturel des païs ou des Princes confédérez? Rien n'échappe à ſa prévoyance. Avec cette prodigieuſe compréhenſion de tout le détail & du plan univerſel de la guerre, on le voit toûjours attentif à ce qui ſurvient : il tire d'un deſerteur, d'un transfuge, d'un priſonnier, d'un paſſant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il ſçait, & pour ainſi dire ce qu'il ne ſçait pas; tant il eſt ſeur dans ſes conſéquences. Ses partis luy rapportent juſqu'aux moindres choſes : on l'éveille à chaque moment; car il tenoit encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bien eſtre vaincu, mais qu'il ne luy eſt pas permis d'eſtre ſurpris. Auſſi luy devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais eſté. A quelque heure & de quelque coſté que viennent les ennemis, ils le trouvent toûjours ſur ſes gardes; toûjours preſt à fondre ſur eux, & à prendre ſes avantages : comme une aigle qu'on voit toûjours, ſoit qu'elle vole au milieu des airs, ſoit qu'elle ſe poſe ſur le haut de quelque rocher, porter de tous coſtez des regards perçans, & tomber ſi ſeurement ſur ſa proye, qu'on ne peut éviter ſes ongles non plus que ſes yeux. Auſſi vifs eſtoient les regards, auſſi viſte & impétueuſe eſtoit l'attaque, auſſi fortes & inévitables eſtoient les mains du

Prince de Condé. En ſon camp on ne connoiſt point les vaines terreurs, qui fatiguent & rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entieres pour les vrais périls : tout eſt preſt au premier ſignal ; & comme dit le Prophete, *Toutes les fleches ſont aiguiſées, & tous les arcs ſont tendus.* En attendant on repoſe d'un ſommeil tranquille, comme on feroit ſous ſon toit & dans ſon enclos. Que dis-je qu'on repoſe ? A Piéton, prés de ce corps redoutable que trois puiſſances réunies avoient aſſemblé, c'eſtoit dans nos troupes de continuels divertiſſemens : toute l'armée eſtoit en joye, & jamais elle ne ſentit qu'elle fuſt plus foible que celle des ennemis. Le Prince par ſon campement avoit mis en ſeûreté non ſeulement toute noſtre frontiere & toutes nos places, mais encore tous nos ſoldats : il veille, c'eſt aſſez. Enfin l'ennemi décampe ; c'eſt ce que le Prince attendoit. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée Hollandoiſe avec ſes ſuperbes étendarts, ne luy échapera pas : tout nage dans le ſang, tout eſt en proye : mais Dieu ſçait donner des bornes aux plus beaux deſſeins. Cependant les ennemis ſont pouſſez par tout. Oudenarde eſt délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-meſmes de celles du Prince, le Ciel les couvre d'un brouïllard épais : la terreur & la deſertion ſe met dans leurs troupes ; on ne ſçait plus ce qu'eſt devenuë cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui aprés avoir achevé le rude ſiege de Beſançon, & avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe, eſtoit revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ſes armées de Flandre & d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alſace les merveilles que vous ſcavez ; & parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avoit faits en perſonne, que par ceux qu'il fit faire à ſes Généraux.

Quoy-qu'une heureuſe naiſſance euſt apporté de ſi grands dons à noſtre Prince, il ne ceſſoit de l'enrichir par ſes réfléxions. Les campemens de Céſar firent ſon étude. Je me ſouviens qu'il nous raviſſoit, en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine par l'avantage des poſtes contraignit cinq legions Romaines, & deux chefs expérimentez à poſer les armes ſans combat; luy-meſme il avoit eſté reconnoiſtre les rivieres & les montagnes qui ſervirent à ce grand deſſein : & jamais un ſi digne maiſtre n'avoit expliqué par de ſi doctes leçons les Commentaires de Céſar. Les capitaines des ſiecles futurs luy rendront un honneur ſemblable. On viendra étudier ſur les lieux ce que l'hiſtoire racontera du campement de Piéton, & des merveilles dont il fut ſuivi. On remarquera dans celuy de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand Capitaine, & le ruiſſeau dont il ſe couvrit ſous le canon du retranchement de Seleſtad. Là on luy verra mépriſer l'Allemagne conjurée ; ſuivre à ſon tour les ennemis, quoy-que plus forts; rendre leurs projets inutiles ; & leur faire lever le ſiege de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant celuy de Haguenau. C'eſt par de ſemblables coups, dont ſa vie eſt pleine, qu'il a porté ſi haut ſa réputation, que ce ſera dans nos jours s'eſtre fait un nom parmi les hommes, & s'eſtre aquis un mérite dans les troupes, d'avoir ſervi ſous le Prince de Condé ; & comme un titre pour commander, de l'avoir veû faire.

Mais ſi jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut eſtre éclairé, & voir tranquillement toutes choſes : c'eſt dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, & dans l'ardeur du combat. Par tout ailleurs il délibere; docile il preſte l'oreille à tous les conſeils : ici, tout ſe préſente à la fois; la multitude

des objets ne le confond pas; à l'inſtant le parti eſt pris; il commande & il agit tout enſemble, & tout marche en concours & en ſeureté. Le diray-je? mais pourquoy craindre que la gloire d'un ſi grand homme puiſſe eſtre diminuée par cét aveu? Ce n'eſt plus ces promptes ſaillies qu'il ſçavoit ſi viſte & ſi agréablement réparer, mais enfin qu'on luy voyoit quelquefois dans les occaſions ordinaires: vous diriez qu'il y a en luy un autre homme, à qui ſa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne ſe meſler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naiſtre tout-à-coup je ne ſçay quoy de ſi net, de ſi poſé, de ſi vif, de ſi ardent, de ſi doux, de ſi agréable pour les ſiens, de ſi hautain & de ſi menaçant pour les ennemis, qu'on ne ſçait d'où luy peut venir ce mélange de qualitez ſi contraires. Dans cette terrible journée, où aux portes de la ville & à la veuë de ſes citoyens, le ciel ſembla vouloir décider du ſort de ce Prince; où avec l'élite des troupes il avoit en teſte un Général ſi preſſant où il ſe vit plus que jamais expoſé aux caprices de la fortune: pendant que les coups venoient de tous coſtez, ceux qui combatoient auprés de luy nous ont dit ſouvent, que ſi l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on euſt pu choiſir de ces momens où tout eſtoit en feu autour de luy: tant ſon eſprit s'élevoit alors, tant ſon ame leur paroiſſoit éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres: ſemblable à ces hautes montagnes dont la cime au deſſus des nuës & des tempeſtes, trouve la ſérénité dans ſa hauteur, & ne perd aucun rayon de la lumiere qui l'environne. Ainſi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'Archiduc contre ſon deſſein tiré d'un poſte invincible par l'apas d'un ſuccés trompeur; par un ſoudain mouvement du Prince qui luy oppoſe des troupes fraiſches à la place des troupes fatiguées, eſt

contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périſſent; ſon canon où il avoit mis ſa confiance eſt entre nos mains; & Bek qui l'avoit flaté d'une victoire aſſeurée, pris & bleſſé dans le combat, vient rendre en mourant un triſte hommage à ſon vainqueur par ſon deſeſpoir. S'agit-il ou de ſecourir ou de forcer une ville? le Prince ſçaura profiter de tous les momens. Ainſi, au premier avis que le hazard luy porta d'un ſiege important, il traverſe, trop promptement, tout un grand païs; & d'une premiere veûë il découvre un paſſage aſſeuré pour le ſecours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore aſſez munir. Aſſiége-t-il quelque place? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conqueſte. On croit qu'il expoſe les troupes : il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups ſurprenans, les Gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promeſſes qu'ils ont faites à leurs Généraux : Dunkerque eſt pris en treize jours au milieu des pluyes de l'automne; & ſes barques ſi redoutées de nos alliez paroiſſent tout-à-coup dans tout l'Ocean avec nos étendards.

Mais ce qu'un ſage Général doit le mieux connoiſtre, c'eſt ſes ſoldats & ſes chefs. Car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un ſeul corps, ou pour parler avec l'Ecriture, *comme un ſeul homme : Egreſſus eſt Iſraël tanquam vir unus*. Pourquoy comme un ſeul homme? parce que ſous un meſme chef, qui connoiſt & les ſoldats & les chefs comme ſes bras & ſes mains, tout eſt également vif & meſuré. C'eſt ce qui donne la victoire; & j'ay oüï dire à noſtre grand Prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'aſſeuroit du ſuccés, c'eſt qu'il connoiſſoit M. de Turenne, dont l'habileté conſommée n'avoit beſoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de

ſon coſté qu'il agiſſoit ſans inquiétude, parce qu'il connoiſſoit le Prince, & ſes ordres toûjours ſeurs. C'eſt ainſi qu'ils ſe donnoient mutuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à ſon action : ainſi finit heureuſement la bataille la plus hazardeuſe & la plus diſputée qui fut jamais.

Ç'a été dans noſtre ſiecle un grand ſpectacle, de voir dans le meſme temps & dans les meſmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des ſiecles paſſez : tantoſt à la teſte de corps ſéparez ; tantoſt unis plus encore par le concours des meſmes penſées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantoſt oppoſez front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance : comme ſi Dieu, dont ſouvent, ſelon l'Ecriture, la ſageſſe ſe joüë dans l'univers, euſt voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer enſemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardieſſes, que de précautions, que de périls, que de reſſources ! Vit-on jamais en deux hommes les meſmes vertus, avec des caracteres ſi divers, pour ne pas dire ſi contraires ? L'un paroiſt agir par des réfléxions profondes ; & l'autre par de ſoudaines illuminations : celui-ci par conſéquent plus vif, mais ſans que ſon feu euſt rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid ſans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, réſolu & déterminé au dedans lors meſme qu'il paroiſſoit embaraſſé au dehors. L'un dés qu'il parut dans les armées donne une haute idée de ſa valeur, & fait attendre quelque choſe d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par degrez aux prodiges qui ont fini le cours de ſa vie : l'autre, comme un homme inſpiré, dés ſa premiere bataille s'égale aux

maiſtres les plus conſommez. L'un par de vifs & continuels efforts force l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie : l'autre jette d'abord une ſi vive lumiere, qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de ſon génie & les incroyables reſſources de ſon courage, s'éleve au deſſus des plus grands périls, & ſçait meſme profiter de toutes les infidélitez de la fortune : l'autre, & par l'avantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le ciel envoye, & par une eſpece d'inſtinct admirable dont les hommes ne connoiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune dans ſes deſſeins, & forcer les deſtinées. Et afin que l'on viſt toûjours dans ces deux hommes de grands caracteres, mais divers, l'un emporté d'un coup ſoudain meurt pour ſon païs, comme un Judas le Machabée ; l'armée le pleure comme ſon pere, & la Cour & tout le peuple gemit ; ſa piété eſt loûée comme ſon courage, & ſa mémoire ne ſe flétrit point par le temps : l'autre élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme luy meurt dans ſon lit en publiant les louanges de Dieu & inſtruiſant ſa famille ; & laiſſe tous les cœurs remplis tant de l'éclat de ſa vie que de la douceur de ſa mort. Quel ſpectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'eſtime que méritoit l'autre ! C'eſt ce qu'a veû noſtre ſiecle : & ce qui eſt encore plus grand, il a veû un Roy ſe ſervir de ces deux grands chefs, & profiter du ſecours du Ciel ; & aprés qu'il en eſt privé par la mort de l'un & les maladies de l'autre, concevoir de plus grands deſſeins, éxécuter de plus grandes choſes, s'élever au deſſus de luy-meſme, ſurpaſſer & l'eſpérance des ſiens, & l'attente de l'univers : tant eſt haut ſon courage, tant eſt vaſte ſon intelligence, tant ſes deſtinées ſont glorieuſes.

Voilà, Messieurs, les ſpectacles que Dieu donne à

l'univers ; & les hommes qu'il y envoye quand il y veut faire éclater tantoſt dans une nation, tantoſt dans une autre, ſelon ſes conſeils éternels, ſa puiſſance ou ſa ſageſſe. Car ces divins attributs paroiſſent-ils mieux dans les cieux qu'il a formez de ſes doigts, que dans ces rares talens qu'il diſtribuë comme il luy plaiſt aux hommes extraordinaires? Quel aſtre brille davantage dans le firmament, que le Prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'eſtoit pas ſeulement la guerre qui luy donnoit de l'éclat : ſon grand génie embraſſoit tout ; l'antique comme le moderne, l'hiſtoire, la philoſophie, la théologie la plus ſublime, & les arts avec les ſciences. Il n'y avoit livre qu'il ne leuſt : il n'y avoit homme excellent, ou dans quelque ſpéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretinſt : tous ſortoient plus éclairez d'avec luy, & réctifioient leurs penſées ou par ſes pénétrantes queſtions, ou par ſes réfléxions judicieuſes. Auſſi ſa converſation eſtoit un charme, parce qu'il ſçavoit parler à chacun ſelon ſes talens ; & non ſeulement aux gens de guerre de leurs entrepriſes, aux courtiſans de leurs intéreſts, aux politiques de leurs négotiations, mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avoient découvert ou dans la nature ou dans le gouvernement ou dans le commerce, à l'artiſan de ſes inventions, & enfin aux ſçavans de toutes les ſortes de ce qu'ils avoient trouvé de plus merveilleux. C'eſt de Dieu que viennent ces dons : qui en doute ? Ces dons ſont admirables : qui ne le voit pas ? Mais pour confondre l'eſprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ſes ennemis. Saint Auguſtin conſidere parmi les payens tant de ſages, tant de conquerans, tant de graves legiſlateurs, tant d'excellens citoyens, un Socrate, un Marc-Aurele, un Scipion, un Céſar, un Aléxandre, tous privez de la

connoiſſance de Dieu, & exclus de ſon royaume éternel. N'eſt-ce donc pas Dieu qui les a faits ? Mais quel autre les pouvoit faire, ſi ce n'eſt celuy qui fait tout dans le ciel & dans la terre ? Mais pourquoy les a-t-il faits ? & quels eſtoient les deſſeins particuliers de cette Sageſſe profonde qui jamais ne fait rien en vain ? Ecoutez la réponſe de Saint Auguſtin. *Il les a faits*, nous dit-il, *pour orner le ſiecle preſent : ut ordinem ſæculi præſentis ornaret.* Il a fait dans les grands hommes ces rares qualitez, comme il a fait le ſoleil. Qui n'admire ce bel aſtre ? qui n'eſt ravi de l'éclat de ſon midi, & de la ſuperbe parure de ſon levé & de ſon couché ? Mais puis que Dieu le fait luire ſur les bons & ſur les mauvais, ce n'eſt pas un ſi bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir & pour éclairer ce grand théatre du monde. De meſme, quand il a fait dans ſes ennemis auſſi-bien que dans ſes ſerviteurs, ces belles lumieres d'eſprit, ces rayons de ſon intelligence, ces images de ſa bonté : ce n'eſt pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches préſens ; c'eſt une décoration de l'univers, c'eſt un ornement du ſiecle préſent. Et voyez la malheureuſe deſtinée de ces hommes qu'il a choiſis pour eſtre les ornemens de leur ſiecle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, ſinon des louanges & la gloire que les hommes donnent ? Peut-eſtre que pour les confondre, Dieu refuſera cette gloire à leurs vains deſirs ? Non : il les confond mieux en la leur donnant, & meſme au-delà de leur attente. Cét Alexandre qui ne vouloit que faire du bruit dans le monde, y en fait plus qu'il n'auroit oſé eſpérer. Il faut encore qu'il ſe trouve dans tous nos panégyriques ; & il ſemble par une eſpece de fatalité glorieuſe à ce conquerant, qu'aucun Prince ne puiſſe recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompenſe à ces grandes actions des

Romains, Dieu leur en a ſceû trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs deſirs. Il leur donne pour récompenſe l'empire du monde, comme un préſent de nul prix : ô Rois, confondez-vous dans voſtre grandeur : Conquerans, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompenſe la gloire des hommes : récompenſe qui ne vient pas juſqu'à eux ; qui s'efforce de s'attacher, quoy ? peut-eſtre à leurs médailles, ou à leurs ſtatuës déterrées, reſtes des ans & des Barbares ; aux ruines de leurs monumens & de leurs ouvrages qui diſputent avec le temps ; ou pluſtoſt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, & dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, raſſaſiez-vous, Grands de la terre : ſaiſiſſez-vous, ſi vous pouvez, de ce fantoſme de gloire, à l'éxemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu qui punit leur orgueïl dans les enfers, ne leur a pas envié, dit Saint Auguſtin, cette gloire tant deſirée ; & *vains ils ont receû une récompenſe auſſi vaine que leurs déſirs. Receperunt mercedem ſuam, vani vanam.*

Il n'en sera pas ainſi de noſtre grand Prince : l'heure de Dieu eſt venuë, heure attenduë, heure deſirée, heure de miſéricorde & de grace. Sans eſtre averti par la maladie, ſans eſtre preſſé par le temps, il éxécute ce qu'il méditoit. Un ſage Religieux qu'il appelle exprés, regle les affaires de ſa conſcience : il obéït, humble Chreſtien, a ſa déciſion ; & nul n'a jamais douté de ſa bonne foy. Deſlors auſſi on le vit toûjours ſérieuſement occupé du ſoin de ſe vaincre ſoy-meſme, de rendre vaines toutes les attaques de ſes inſupportables douleurs, d'en faire par ſa ſoumiſſion un continuel ſacrifice. Dieu qu'il invoquoit avec foy, luy donna le gouſt de ſon Ecriture, & dans ce livre divin la ſolide nourriture de la piété.

Ses conſeils ſe régloient plus que jamais par la juſtice : on y ſoulageoit la veuve & l'orphelin ; & le pauvre en approchoit avec confiance. Sérieux autant qu'agréable pere de famille, dans les douceurs qu'il goutoit avec ſes enfans il ne ceſſoit de leur inſpirer les ſentimens de la véritable vertu ; & ce jeune Prince ſon petit-fils ſe ſentira éternellement d'avoir eſté cultivé par de telles mains. Toute ſa maiſon profitoit de ſon éxemple. Pluſieurs de ſes domeſtiques avoient eſté malheureuſement nourris dans l'erreur, que la France toléroit alors : combien de fois l'a-t-on veu inquiété de leur ſalut, affligé de leur réſiſtance, conſolé par leur converſion? Avec quelle incomparable netteté d'eſprit, leur faiſoit-il voir l'antiquité & la vérité de la Religion Catholique? Ce n'eſtoit plus cét ardent vainqueur, qui ſembloit vouloir tout emporter : c'eſtoit une douceur, une patience, une charité qui ſongeoit à gagner les cœurs, & à guérir des eſprits malades. C'eſt, Messieurs, ces choſes ſimples, gouverner ſa famille, édifier ſes domeſtiques, faire juſtice & miſéricorde, accomplir le bien que Dieu veut, & ſouffrir les maux qu'il envoye ; c'eſt ces communes pratiques de la vie Chreſtienne, que Jesus-Christ louera au dernier jour devant ſes ſaints Anges, & devant ſon Pere céleſte. Les hiſtoires ſeront abolies avec les empires, & il ne ſe parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles ſont pleines. Pendant qu'il paſſoit ſa vie dans ces occupations, & qu'il portoit audeſſus de ſes actions les plus renommées la gloire d'une ſi belle & ſi pieuſe retraite ; la nouvelle de la maladie de la Ducheſſe de Bourbon vint à Chantilli comme un coup de foudre. Qui ne fut frapé de la crainte de voir éteindre cette lumiere naiſſante ? On appréhenda qu'elle n'euſt le ſort des choſes avancées. Quels furent les ſentimens du Prince de Condé, lorſqu'il ſe vit menacé de

perdre ce nouveau lien de ſa famille avec la perſonne du Roy! C'eſt donc dans cette occaſion que devoit mourir ce Héros! celuy que tant de ſieges & tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par ſa tendreſſe! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, ſon cœur qui le ſoutient ſeul depuis ſi long-temps, acheve à ce coup de l'accabler : les forces qu'il luy fait trouver, l'épuiſent. S'il oublie toute ſa foibleſſe à la veûë du Roy qui approche de la Princeſſe malade; ſi tranſporté de ſon zele, & ſans avoir beſoin de ſecours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les perils que ce grand Roy ne craignoit pas, & qu'il l'empeſche enfin d'avancer : il va tomber évanoüï à quatre pas; & on admire cette nouvelle maniere de s'expoſer pour ſon Roy. Quoy-que la Ducheſſe d'Anguien, Princeſſe dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à ſa famille & à ſes devoirs, euſt obtenu de demeurer auprés de luy pour le ſoulager, la vigilance de cette Princeſſe ne calme pas les ſoins qui le travaillent; & aprés que la jeune Princeſſe eſt hors de péril, la maladie du Roy va bien cauſer d'autres troubles à noſtre Prince. Puis-je ne m'arreſter pas en cét endroit! A voir la ſérénité qui reluiſoit ſur ce front auguſte, euſt-on ſoupçonné que ce grand Roy, en retournant à Verſailles, allaſt s'expoſer à ces cruelles douleurs, où l'Univers a connu ſa piété, ſa conſtance, & tout l'amour de ſes peuples? De quels yeux le regardions-nous lors qu'aux dépens d'une ſanté qui nous eſt ſi chere, il vouloit bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la conſolation de le voir; & que maiſtre de ſa douleur comme de tout le reſte des choſes, nous le voyions tous les jours non ſeulement régler ſes affaires ſelon ſa coutume, mais encore entretenir ſa Cour attendrie, avec la meſme tranquillité qu'il luy fait paroiſtre dans ſes jardins en-

chantez! Beni ſoit-il de Dieu & des hommes, d'unir ainſi toûjours la bonté à toutes les autres qualitez que nous admirons! Parmi toutes ſes douleurs, il s'informoit avec ſoin de l'état du Prince de Condé; & il marquoit pour la ſanté de ce Prince une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la ſienne. Il s'affoibliſſoit ce grand Prince, mais la mort cachoit ſes approches. Lors qu'on le crut en meilleur état, & que le Duc d'Anguien, toûjours partagé entre les devoirs de fils & de ſujet, eſtoit retourné par ſon ordre auprés du Roy, tout change en un moment, & on déclare au Prince ſa mort prochaine. Chrestiens, ſoyez attentifs, & venez apprendre à mourir : ou pluſtoſt, venez apprendre à n'attendre pas la derniere heure pour commencer à bien vivre. Quoy, attendre à commencer une vie nouvelle, lors qu'entre les mains de la mort, glacez ſous ſes froides mains, vous ne ſçaurez ſi vous eſtes avec les morts ou encore avec les vivans! Ha, prévenez par la pénitence cette heure de troubles & de ténebres! Par là, ſans eſtre étonné de cette derniere ſentence qu'on luy prononça, le Prince demeure un moment dans le ſilence; & tout-à-coup, *O mon Dieu*, dit-il, *vous le voulez, voſtre volonté ſoit faite : je me jette entre vos bras; donnez-moy la grace de bien mourir*. Que deſirez-vous davantage? Dans cette courte priere, vous voyez ſa ſoumiſſion aux ordres de Dieu, l'abandon à ſa providence, la confiance en ſa grace, & toute la piété. Deſlors auſſi, tel qu'on l'avoit veû dans tous ſes combats, réſolu, paiſible, occupé ſans inquiétude de ce qu'il falloit faire pour les ſoutenir : tel fut-il à ce dernier choc; & la mort ne luy parut pas plus affreuſe, paſle & languiſſante, que lors qu'elle ſe préſente au milieu du feu ſous l'éclat de la victoire qu'elle montre ſeule. Pendant que les ſanglots éclatoient de toutes parts, comme ſi un autre que luy

en euſt eſté le ſujet, il continuoit à donner ſes ordres ; & s'il défendoit les pleurs, ce n'eſtoit pas comme un objet dont il fuſt troublé, mais comme un empeſchement qui le retardoit. A ce moment, il étend ſes ſoins juſqu'aux moindres de ſes domeſtiques. Avec une libéralité digne de ſa naiſſance & de leurs ſervices, il les laiſſe comblez de ſes dons, mais encore plus honorez des marques de ſon ſouvenir. Comme il donnoit des ordres particuliers & de la plus haute importance, puis qu'il y alloit de ſa conſcience & de ſon ſalut éternel, averti qu'il falloit écrire & ordonner dans les formes : quand je devrois, MONSEIGNEUR, renouveller vos douleurs, & rouvrir toutes les playes de voſtre cœur, je ne tairay pas ces paroles qu'il répéta ſi ſouvent : qu'il vous connoiſſoit, qu'il n'y avoit ſans formalité qu'à vous dire ſes intentions ; que vous iriez encore au-delà, & ſupplériez de vous-meſme à tout ce qu'il pourroit avoir oublié. Qu'un Pere vous ait aimé, je ne m'en étonne pas ; c'eſt un ſentiment que la nature inſpire : mais qu'un Pere ſi éclairé vous ait témoigné cette confiance juſqu'au dernier ſoupir, qu'il ſe ſoit repoſé ſur vous de choſes ſi importantes, & qu'il meure tranquillement ſur cette aſſeûrance, c'eſt le plus beau témoignage que voſtre vertu pouvoit remporter ; & malgré tout voſtre mérite, VOSTRE ALTESSE n'aura de moy aujourd'hui que cette louange.

Ce que le Prince commença en ſuite pour s'aquiter des devoirs de la Religion, mériteroit d'eſtre raconté à toute la terre : non à cauſe qu'il eſt remarquable ; mais à cauſe, pour ainſi dire, qu'il ne l'eſt pas, & qu'un Prince ſi expoſé à tout l'univers ne donne rien aux ſpectateurs. N'attendez donc pas, MESSIEURS, de ces magnifiques paroles qui ne ſervent qu'à faire connoiſtre, ſinon un orgueïl caché, du moins les efforts d'une ame

agitée, qui combat ou qui diſſimule ſon trouble ſecret. Le Prince de Condé ne ſçait ce que c'eſt que de prononcer de ces pompeuſes ſentences; & dans la mort, comme dans la vie, la vérité fit toûjours toute ſa grandeur. Sa confeſſion fut humble, pleine de componction & de confiance. Il ne luy fallut pas long-temps pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'eſt de ne les attendre pas. Mais, Messieurs, preſtez l'oreille à ce qui va ſuivre. A la veuë du ſaint Viatique qu'il avoit tant deſiré, voyez comme il s'arreſte ſur ce doux objet. Alors il ſe ſouvint des irrévérences, dont, helas, on deshonore ce divin myſtere! Les Chreſtiens ne connoiſſent plus la ſainte frayeur dont on eſtoit ſaiſi autrefois à la veuë du ſacrifice. On diroit qu'il euſt ceſſé d'eſtre terrible, comme l'appelloient les ſaints Peres; & que le ſang de noſtre Victime n'y coule pas encore auſſi véritablement que ſur le Calvaire. Loin de trembler devant les autels, on y mépriſe Jesus-Christ préſent; & dans un temps où tout un royaume ſe remuë pour la converſion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriſer les blaſphêmes. Gens du monde, vous ne penſez pas à ces horribles profanations : à la mort vous y penſerez avec confuſion & faiſiſſement. Le Prince ſe reſſouvint de toutes les fautes qu'il avoit commiſes; & trop foible pour expliquer avec force ce qu'il en ſentoit, il emprunta la voix de ſon Confeſſeur pour en demander pardon au monde, à ſes domeſtiques, & à ſes amis. On luy répondit par des ſanglots : ha, répondez-luy maintenant en profitant de cét éxemple! Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la meſme piété & la meſme préſence d'eſprit. Avec quelle foy, & combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames, en baiſant ſa Croix, que ſon Sang répandu pour luy ne le fuſt pas inutilement? C'eſt ce qui juſtifie

le pécheur; c'eſt ce qui ſoutient le juſte; c'eſt ce qui raſſeûre le Chreſtien. Que diray-je des ſaintes prieres des agonizans, où dans les efforts que fait l'Egliſe on entend ſes vœux les plus empreſſez, & comme les derniers cris par où cette ſainte mere acheve de nous enfanter à la vie céleſte! Il ſe les fit répéter trois fois, & il y trouva toûjours de nouvelles conſolations. En remerciant ſes médecins, *Voilà*, dit-il, *maintenant mes vrais médecins :* il montroit les Eccléſiaſtiques dont il écoutoit les avis, dont il continuoit les prieres; les Pſeaumes toûjours à la bouche, la confiance toûjours dans le cœur. S'il ſe plaignit, c'eſtoit ſeulement d'avoir ſi peu à ſouffrir pour expier ſes péchez : ſenſible juſques à la fin à la tendreſſe des ſiens, il ne s'y laiſſa jamais vaincre; & au contraire il craignoit toûjours de trop donner à la nature. Que diray-je de ſes derniers entretiens avec le Duc d'Anguien? Quelles couleurs aſſez vives pourroient vous repréſenter & la conſtance du Pere & les extrêmes douleurs du Fils? D'abord le viſage en pleurs, avec plus de ſanglots que de paroles, tantoſt la bouche collée ſur ces mains victorieuſes & maintenant défaillantes, tantoſt ſe jettant entre ces bras & dans ce ſein paternel, il ſemble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ſes reſpects & de ſes tendreſſes. Les forces luy manquent : il tombe à ſes pieds. Le Prince ſans s'émouvoir, luy laiſſe reprendre ſes eſprits : puis appellant la Ducheſſe ſa belle-fille qu'il voyoit auſſi ſans parole & preſque ſans vie, avec une tendreſſe qui n'eut rien de foible il leur donne ſes derniers ordres où tout reſpiroit la piété. Il les finit en les beniſſant avec cette foy & avec ces vœux que Dieu exauce; & en béniſſant avec eux, ainſi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfans en particulier : & on vit de part & d'autre tout ce qu'on affoiblit en le répétant. Je ne vous oublieray

pas, ô Prince ſon cher neveu, & comme ſon ſecond fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu conſtamment à voſtre mérite, ni ſes tendres empreſſemens & la lettre qu'il évrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes graces du Roy, le plus cher objet de vos vœux; ni tant de belles qualitez qui vous ont fait juger digne d'avoir ſi vivement occupé les dernieres heures d'une ſi belle vie. Je n'oublieray pas non plus les bontez du Roy quï prévinrent les deſirs du Prince mourant, ni les généreux ſoins du Duc d'Anguien qui ménagea cette grace; ni le gré que luy ſceût le Prince d'avoir eſté ſi ſoigneux en luy donnant cette joye d'obliger un ſi cher parent. Pendant que ſon cœur s'épanche, & que ſa voix ſe ranime en louant le Roy, le Prince de Conti arrive pénétré de reconnoiſſance & de douleur. Les tendreſſes ſe renouvellent : les deux Princes ouïrent enſemble ce qui ne ſortira jamais de leur cœur : & le Prince conclut, en leur confirmant qu'ils ne ſeroient jamais ni grands hommes, ni grands princes, ni honneſtes gens, qu'autant qu'ils ſeroient gens de bien, fideles à Dieu & au Roy. C'eſt la derniere parole qu'il laiſſa gravée dans leur mémoire; c'eſt avec la derniere marque de ſa tendreſſe, l'abregé de leurs devoirs. Tout retentiſſoit de cris, tout fondoit en larmes : le Prince ſeul n'eſtoit pas émeu, & le trouble n'arrivoit pas dans l'aſile où il s'eſtoit mis. O Dieu, vous eſtiez ſa force, ſon inébranlable refuge, &, comme diſoit David, ce ferme rocher où s'appuyoit ſa conſtance! Puis-je taire durant ce temps ce qui ſe faiſoit à la Cour & en la préſence du Roy? Lors qu'il y fit lire la derniere lettre que luy écrivit ce grand homme, & qu'on y vit dans les trois temps que marquoit le Prince, ſes ſervices qu'il y paſſoit ſi légérement au commencement & à la fin de ſa vie, & dans le milieu ſes fautes dont il faiſoit une ſi fin-

cére reconnoiſſance : il n'y eut cœur qui ne s'attendrit à l'entendre parler de luy-meſme avec tant de modeſtie ; & cette lecture ſuivie des larmes du Roy fit voir ce que les héros ſentent les uns pour les autres. Mais lors qu'on vint à l'endroit du remerciment, où le Prince marquoit qu'il mouroit content, & trop heureux d'avoir encore aſſez de vie pour témoigner au Roy ſa reconnoiſſance, ſon dévouëment, & s'il l'oſoit dire, ſa tendreſſe : tout le monde rendit témoignage à la vérité de ſes ſentimens ; & ceux qui l'avoient oüï parler ſi ſouvent de ce grand Roy dans ſes entretiens familiers, pouvoient aſſeurer que jamais ils n'avoient rien entendu ni de plus reſpectueux & de plus tendre pour ſa perſonne ſacrée, ni de plus fort pour célébrer ſes vertus royales, ſa piété, ſon courage, ſon grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en diſoit ce grand Prince avec auſſi peu d'éxagération que de flaterie. Pendant qu'on luy rendoit ce beau témoignage, ce grand homme n'eſtoit plus. Tranquille entre les bras de ſon Dieu où il s'eſtoit une fois jetté, il attendoit ſa miſéricorde & imploroit ſon ſecours, juſqu'à ce qu'il ceſſa enfin de reſpirer & de vivre. C'eſt ici qu'il faudroit laiſſer éclater ſes juſtes douleurs à la perte d'un ſi grand homme : mais pour l'amour de la vérité, & la honte de ceux qui la méconnoiſſent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il luy rendit en mourant. Averti par ſon Confeſſeur que ſi noſtre cœur n'eſtoit pas encore entierement ſelon Dieu, il falloit, en s'adreſſant à Dieu meſme, obtenir qu'il nous fiſt un cœur comme il le vouloit, & luy dire avec David ces tendres paroles, *O Dieu, créez en moy un cœur pur :* à ces mots le Prince s'arreſte comme occupé de quelque grande penſée ; puis appellant le ſaint Religieux qui luy avoit inſpiré ce beau ſentiment, *Je n'ay jamais douté,* dit-il, *des myſteres de la Religion, quoy qu'on ait dit.* Chreſ-

un cher entretien; ainſi puiſſiez-vous profiter de ſes vertus : & que ſa mort, que vous déplorez, vous ſerve à la fois de conſolation & d'éxemple. Pour moy, s'il m'eſt permis aprés tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô PRINCE, le digne ſujet de nos louanges & de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : voſtre image y ſera tracée, non point avec cette audace qui promettoit la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verray tel que vous eſtiez à ce dernier jour ſous la main de Dieu, lors que ſa gloire ſembla commencer à vous apparoiſtre. C'eſt là que je vous verray plus triomphant qu'à Fribourg & à Rocroy; & ravi d'un ſi beau triomphe, je diray en actions de graces ces belles paroles du bienaimé Diſciple : *Et hæc eſt victoria quæ vincit mundum, fides noſtra : La véritable victoire, celle qui met ſous nos pieds le monde entier, c'eſt noſtre Foy.* Jouïſſez, PRINCE, de cette victoire, jouïſſez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce ſacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connuë. Vous mettrez fin à tous ces diſcours. Au lieu de déplorer la mort des autres, GRAND PRINCE, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne ſainte : heureux, ſi averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon adminiſtration, je réſerve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les reſtes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint.

TABLE DES MATIÈRES

Oraiſon funèbre de la Reine d'Angleterre 1
— de Madame, Duchesse d'Orléans. . . 37
— de Marie Thérèse d'Autriche . . . 71
— de la Princesse Palatine. 111
— de Michel Le Tellier 149
— du Prince de Condé 189

Paris. — Imprimerie Motteroz, rue du Dragon. 31.

TO PENSES
VŒUVRE
IMP
C.MOTTEROZ

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ÉTRANGES AVENTURES DE ROBINSON CRUSOE, (par DANIEL DE FOE). Traduction de l'édition *princeps* (1719), avec une étude sur l'auteur, par BATTIER, Agrégé de l'Université, 8 dessins par JULES FESQUET, gravés par LEGENISEL, PAQUIEN, RAMUS. Lettres ornées, fleurons, culs-de-lampe par L. M. — Un vol. in-8° écu imprimé en *caractères Elzéviriens* par CHAMEROT, avec titre *rouge* et *noir*, tiré à 1 exemplaire sur *parchemin*, 10 sur *Japon* (50 fr.), 20 sur *Whatman* (45 fr.), 15 sur *Chine véritable* (40 fr.), *tous numérotés*, et 954 sur *Hollande* (20 fr.). L'EXEMPLAIRE UNIQUE contient les *dessins originaux* ; les exempl. sur *Japon*, *Whatman* et *Chine*, des épreuves, *avant lettre*, sur leur papier respectif. Quelques séries d'épreuves, *avant lettre*, sur chaque papier, sont vendues séparément. Prix : sur *Chine monté* 10 fr., sur *Chine véritable* en *noir* 12 fr., en *bistre* 15 fr., sur *Whatman* en *noir* 15 fr., en *bistre* 18 fr., sur *Japon* en *noir* 20 fr., en *bistre* 25 fr.

LES MÉMOIRES DU COMTE DE GRAMMONT, *contenant l'histoire amoureuse de la Cour d'Angleterre sous Charles II* (par ANTOINE HAMILTON). Réimpression conforme à l'édition *princeps* (1713). Préface et notes par BENJAMIN PIFTEAU. Frontispice, six eaux-fortes par J. CHAUVET. Lettres ornées, fleurons, culs-de-lampe par LÉON LEMAIRE. — Un vol. in-8° écu imprimé en *caractères anciens*, avec titre *rouge* et *noir*, tiré à un exemplaire sur *parchemin*, 10 sur *Japon* (50 fr.), 30 sur *Whatman* (45 fr.), 10 sur *Chine véritable* (40 fr.), tous numérotés, et 800 sur *Hollande* (20 fr.). Quelques séries d'épreuves, *avant lettre*, sur chaque papier et sur *Chine monté*, sont vendues séparément.

LE THEATRE FRANÇOIS, par SAMUEL CHAPPUSEAU. Réimpression conforme à l'édition de 1674. Préface et notes par GEORGES MONVAL, artiste du Théâtre national de l'Odéon. — Un vol. in-8° écu, imprimé par CLAYE, en *caractères anciens*, avec titre *rouge* et *noir*, tiré à 1 exemplaire sur *parchemin*, 10 sur *Japon* (30 fr.), 12 sur *Whatman* (25 fr.), 10 sur *Chine véritable* (20 fr.) et 267 sur *Hollande* (10 fr.), *tous numérotés*.

LA VIE DE SCARAMOUCHE, par MEZETIN, Comédien-Italien. Réimpression conforme à l'édition *princeps* (1695). Préface et notes par LOUIS MOLAND. Portrait sur acier d'après *Bonnart*, par EUG. GERVAIS. — Un vol. in-8° écu imprimé en *caractères anciens* par GAUTHIER-VILLARS, avec titre *rouge* et *noir*, tiré à 1 exemplaire sur parchemin, 10 sur *Japon* (30 fr.), 12 sur *Whatman* (25 fr.), 10 sur *Chine véritable* (20 fr.) et 267 sur *Hollande* (10 fr.), *tous numérotés*. — Quelques épreuves, *avant lettre*, sur chaque papier et sur *Chine monté*, sont vendues séparément.

AGENDAS HISTORIQUES ET CHRONOLOGIQUES DES THÉATRES DE PARIS, *années* 1735, 1736 et 1737, par FRANÇOIS PARFAICT. Reproduction exacte du *seul exemplaire connu* de ces petits livres, qui forment le complément indispensable des collections d'almanachs Duchesne. Préface par ARTHUR POUGIN. — Trois in-32 et un carton tirés à 100 exemplaires sur *Hollande, tous numérotés*. Prix : 15 fr. Les années ne sont point vendues séparément.

LA SALLE DE MOLIÈRE AU PORT SAINT-PAUL, avec 2 plans, par COLLARDEAU. Br. in-8°. Mise en vente : 5 exempl. sur *Hollande* (5 fr.), 145 sur pap. ordin. (3 fr.).

Paris. — Typographie Motteroz, 31, rue du Dragon.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 041668499